

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Les 3 p'tits cochons

Christian Boivin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CHRISTIAN BOIVIN

LES CONTES
INTERDITS



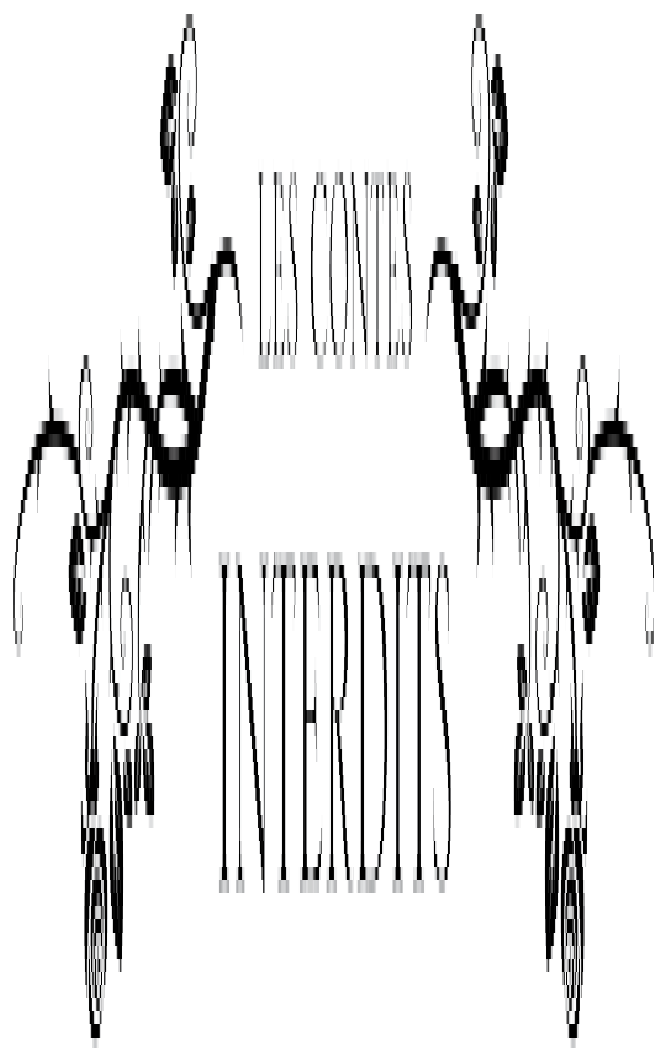
LES 3 P'TITS
COCHONS

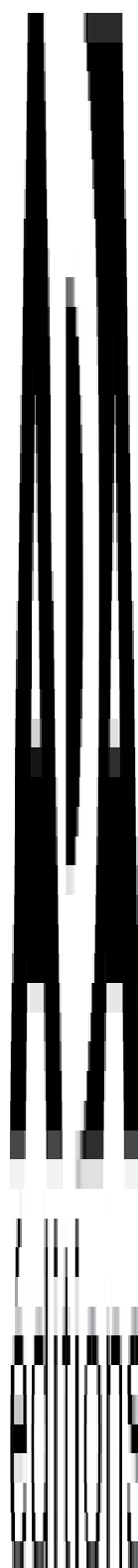
A.A

les 3 p'tits
cochons



christian boivin





Avertissement : Cette histoire est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des gens, des lieux ou des événements existants ou ayant existé est totalement fortuite.

Copyright © 2017 Christian Boivin

Copyright © 2017 Éditions AdA Inc.

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Éditeur : François Doucet

Révision linguistique : Daniel Picard

Correction d'épreuves : Nancy Coulombe, Émilie Leroux

Conception de la couverture : Mathieu C. Dandurand

Photo de la couverture : © Getty images

Mise en pages : Sébastien Michaud

ISBN papier 978-2-89786-152-0

ISBN PDF numérique 978-2-89786-153-7

ISBN ePub 978-2-89786-154-4

Première impression : 2017

Dépôt légal : 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives nationales du Canada

Éditions AdA Inc.

1385, boul. Lionel-Boulet

Varenes (Québec) J3X 1P7, Canada

Téléphone : 450 929-0296

Télécopieur : 450 929-0220

www.ada-inc.com

info@ada-inc.com

Diffusion

Canada : Éditions AdA Inc.

France : D.G. Diffusion

Z.I. des Bogues

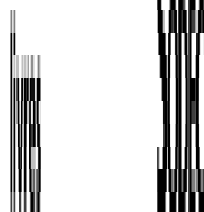
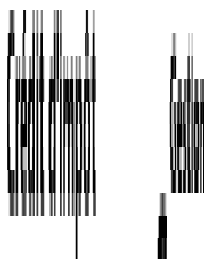
31750 Escalquens — France

Téléphone : 05.61.00.09.99

Suisse : Transat — 23.42.77.40

Belgique : D.G. Diffusion — 05.61.00.09.99

Imprimé au Canada



Participation de la SODEC.

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Conversion au format ePub par:

LAB ||| URBAIN
Plus qu'une agence

www.laburbain.com

Remerciements

Tout d'abord, je tiens à remercier Simon, l'instigateur du projet, de m'avoir offert l'opportunité d'y participer et de m'avoir si bien conseillé pendant les phases de réécritures. Tu m'as fait sortir de ma zone de confort, et j'en avais besoin !

Merci également à mes collègues du projet, pour vos conseils toujours avisés et vos encouragements.

Merci aux Éditions ADA et leur filiale, Éditions Pochette, de continuer de croire en moi.

Merci à ma femme, Chantal, et à mes enfants, Alexandra et Stéphan, de m'accompagner dans cette aventure.

Et pour finir, merci à toi, cher lecteur, de continuer de lire mes histoires malgré le changement de style (désolé, les jeunes, cette histoire-là n'est pas pour vous).

Facebook : www.facebook.com/christianboivinauteur

Blog : www.christianboivinauteur.blogspot.com

« Le loup gonfla ses joues, il souffla, et souffla de toutes ses forces, et la maison s'envola. »

— Les Trois Petits Cochons,
conte traditionnel européen datant du XVIII^e siècle.

Chapitre 1

Peter franchit l'entrée principale de la morgue de Québec sous le regard intéressé de la jeune réceptionniste blonde. Alors qu'il traverse calmement la pièce dans sa direction, celle-ci l'accueille de son plus beau sourire, affichant une dentition étincelante qu'il n'est possible d'obtenir que grâce à un traitement de blanchiment clinique. S'il ne savait pas qu'il venait d'entrer à la morgue, Peter pourrait croire qu'il se trouve dans la salle d'accueil d'un cabinet d'avocats ou d'une simple compagnie manufacturière. Cependant, il sait que l'arrière-boutique est totalement différente de celle d'une entreprise normale.

— Je m'appelle Peter Wolf, annonce-t-il en s'accoudant au comptoir de la réception, les narines envahies par le parfum fruité de la demoiselle aux yeux pervenche savamment maquillés. Je dois rencontrer le coroner.

La réceptionniste, délaissant à regret les biceps musclés couverts de tatouages du nouvel arrivant, interroge son ordinateur en pianotant agilement sur le clavier de ses doigts aux ongles vernis d'un rouge aussi éclatant que ses lèvres charnues. Peter profite du fait qu'elle ne le regarde plus pour lorgner son décolleté exposant exagérément ses rondeurs fermes sous sa blouse blanche et, aussitôt, son imagination s'emballe.

Il imagine la réceptionniste agenouillée devant lui, sa bouche gourmande asticotant avec avidité son membre durci, laissant au passage des traces de rouge à lèvres sur son sexe, pendant qu'il s'agripperait à sa chevelure pour guider ses coups de tête, enfonçant sa queue encore plus profondément dans sa gorge. Puis, au moment de jouir, il s'imaginerait dirigeant ses jets de sperme chaud sur sa lourde poitrine dénudée.

La voix mélodieuse de la réceptionniste met abruptement fin au fantasme de Peter :

— Nous vous attendions, Monsieur Wolf, déclare-t-elle en s'emparant de la souris d'ordinateur sans pour autant quitter l'écran des yeux. Le coroner sera prêt à vous recevoir dans quelques minutes, je l'ai prévenu par messagerie électronique. En attendant, vous aurez des formulaires à lire

puis à signer. Veuillez vous asseoir pendant que les documents s'impriment, je vais vous apporter tout ça dans un instant.

La réceptionniste termine sa phrase en adressant un autre sourire à Peter, consciente de l'effet que son aspect physique provoque chez lui, puis elle se lève de sa chaise et se dirige lentement vers l'imprimante qui venait de s'activer. Peter, encore installé derrière le comptoir, examine sans gêne son postérieur mis en valeur par sa jupe étroite, excité par ses hanches qui ondulent au même rythme que le claquement de ses escarpins rouges sur le carrelage.

— Si ça ne vous dérange pas, je préférerais les remplir debout ici, dit-il en chassant les nouvelles images salaces qui venaient de faire irruption dans son esprit à la vue de ce cul invitant. Mon vol d'hier a été long ; je ressens le besoin de me dégourdir les jambes.

— Vous habitez à Vancouver, selon ce que j'ai pu lire dans le système informatique. Pourtant, vous parlez un français presque impeccable.

— Je suis né et j'ai grandi à Charlesbourg, se sent-il obligé de justifier. Mes parents ont divorcé quand j'avais 15 ans et, peu de temps après, mon père s'est trouvé un emploi à Vancouver. J'ai donc décidé de le suivre. Dans le cadre de mon travail, je fréquente régulièrement la communauté francophone là-bas ; alors ça m'aide à garder un niveau de français acceptable.

— Et que faites-vous comme travail ?

— Je bosse dans le domaine de l'import-export...

« ... de stupéfiants », termine mentalement Peter. En fait, il offre plutôt ses services comme tueur à gages auprès d'un gang de la Colombie-Britannique cherchant à s'emparer du contrôle du marché de la drogue ; cependant, il sait que ce genre d'information se glisse mal dans une discussion. Qui voudrait réellement apprendre à propos de lui que ses seuls talents dans la vie sont la violence, le sadisme et la bagarre ? Il n'a pas envie de raconter que dès son arrivée à Vancouver, son attrait pour l'anarchie et la délinquance l'a amené à s'enrôler dans un groupe criminalisé, et que ce sont justement ses aptitudes particulières qui lui ont permis de devenir un des hommes de main du chef de la bande.

De plus, elle ne voudrait jamais le croire quand il dirait qu'il est « clean ». En effet, s'il trempe dans le milieu de la drogue, ce n'est pas parce qu'il en consomme. Il a besoin de toutes ses facultés pour accomplir son travail

et ne pas se faire descendre par les petites frappes ayant des retards de paiement. S'il exerce ce métier, c'est parce qu'il aime ça, qu'il est doué et que ça paye bien. Aussi simple que ça.

— Vous savez, ose la réceptionniste en présentant à Peter les documents imprimés accompagnés d'un stylo, j'aime bien ce que je fais ici, mais c'est un lieu de travail plutôt morbide. Je ressens toujours un certain inconfort quand je rencontre de nouveaux mecs et que je leur dis que je bosse dans une morgue, s'esclaffe-t-elle nerveusement.

— *You're single ?* demande Peter pour la forme, comprenant très bien où la réceptionniste veut en venir.

— Et je suis bilingue, ajoute-t-elle en acquiesçant. Et je n'ai pas l'intention de terminer ma carrière ici... Et je suis très compétente, minaude-t-elle en papillonnant des cils.

— Donnez-moi votre numéro de téléphone, *miss...* euh...

— Laurence.

— Donnez-moi votre numéro de téléphone, Laurence, *and I'll see what I can do for you.*

Pendant que Peter commence à lire les documents, la réceptionniste, tout sourire, s'empresse d'inscrire ses coordonnées sur un bout de papier, qu'elle complète en y apposant ses lèvres peintes en guise de signature. Peter termine sa lecture, signe son nom aux endroits prévus sur les formulaires administratifs, puis remet le tout à Laurence, qui lui donne le précieux bout de papier en échange. Au passage, elle remarque les lettres « RS » tatouées sur son poignet droit. Intriguée, elle n'ose lui demander à qui réfèrent ces initiales.

— Vous finissez de travailler à quelle heure habituellement, Laurence ?

— À 17 h. N'oubliez pas que je suis fonctionnaire, plaisante-t-elle.

— Je vais rester à Québec pendant quelques jours, le temps de finir de régler tout ça. On pourrait manger ensemble avant mon départ, et vous pourriez ainsi me démontrer vos... compétences particulières ?

— Vous n'aurez qu'à m'appeler lorsque vous serez disponible, répond-elle les yeux pétillants. Vous savez maintenant comment me joindre.

Le téléphone de la morgue sonne, contraignant Laurence à retourner à ses obligations professionnelles ; néanmoins, Peter n'abandonne pas son poste d'observation, béat d'admiration devant ce corps de déesse, rêvassant à propos de ce qu'il pourrait lui faire subir.

– Monsieur Wolf ? l'interpelle une voix masculine à l'autre extrémité de la pièce. Je suis le docteur Tremblay, le coroner en chef. Veuillez me suivre.

Peter se dirige vers l'homme aux cheveux poivre et sel élégamment vêtu dont le visage autoritaire trahit le sérieux de sa profession. Il serre la main que celui-ci lui présente, puis ils traversent en silence le couloir par lequel le coroner est arrivé, le claquement de leurs chaussures sur le plancher faisant compétition au grésillement produit par les néons industriels. Le coroner invite Peter à entrer dans une pièce décorée avec austérité, l'éclairage tamisé contrastant avec la clarté artificielle de celle du couloir, puis referme la porte derrière eux. Il s'avance jusqu'à un long rideau de velours tendu contre le mur opposé et bascule un interrupteur. Un mécanisme s'active, et le rideau s'ouvre, révélant une grande fenêtre. À travers celle-ci, Peter découvre une pièce stérile, semblable à celles dans les émissions de télévision, dans laquelle un corps inanimé repose sur une civière. Seule la tête d'Alicia est découverte, le reste du corps étant dissimulé sous un linceul.

– Mes condoléances, Monsieur Wolf, déclare solennellement le coroner en posant une main réconfortante sur l'épaule de l'exploré.

Le docteur Tremblay semble plus attristé par la mort de la jeune femme de 22 ans que Peter lui-même, qui ressent quand même une légère vague de chagrin l'envahir dès que ses yeux se posent sur Alicia. « Elle est devenue une femme », pense-t-il aussitôt, les yeux rivés sur ce corps étranger, « même si elle a conservé son visage de chérubin... Elle a simplement l'air endormie, elle semble si paisible. »

– Ça faisait 15 ans qu'on ne s'était pas revus, ma sœur et moi, explique-t-il d'une voix affligée, comme pour expliquer l'absence de larmes sur son visage. La dernière fois que j'ai vu son visage d'aussi près, c'était après le divorce de nos parents. Elle devait avoir 7 ans, ce n'était qu'une gamine... Est-ce que je peux aller la retrouver ? demande-t-il en pointant en direction de la fenêtre.

– Non, désolé, ce n'est pas permis. Seuls les membres du personnel de la morgue peuvent se trouver dans la même salle que les défunts. Vous n'êtes pas le seul à vous imaginer que les morgues au Québec fonctionnent comme dans la série télévisé CSI.

– *Oh... Okay, I understand.*

À travers la fenêtre, Peter contemple le visage d'Alicia, toujours encadré

de ses longs cheveux blonds dont elle était si fière. Aussitôt, il se revoit 15 ans plus tôt, quand il était obligé d'aller la border dans son lit, car leur mère n'était pas encore rentrée du bar où elle travaillait et parce que leur père était de nouveau saoul mort devant le téléviseur. Il lui racontait une histoire, puis la rassurait en vérifiant qu'il n'y avait pas de monstre tapi sous son lit avant d'éteindre la lumière de sa lampe de chevet.

— On avait repris contact récemment grâce aux réseaux sociaux. On tentait de rattraper le temps perdu, puisqu'on était pratiquement devenus des étrangers l'un pour l'autre. On avait pensé se rencontrer en personne, un jour, sans jamais réussir à fixer une date précise... Si j'avais su que le temps jouait contre nous..., ajoute-t-il en lâchant un long soupir de contrariété, que le coroner interprète plutôt comme du dépit.

Des cadavres, Peter en a laissé des centaines dans son sillage. Il est l'ange destructeur, l'ange de la mort, le monstre dans le placard que les enfants craignent, l'ombre qui vous suit partout et qui hante vos cauchemars. Son patron décide qui va mourir ; néanmoins, c'est Peter qui choisit à quel moment et dans quelles circonstances. À ses yeux, les gens qu'il assassine méritent de mourir, peu importe les bonnes actions qu'ils ont pu accomplir auparavant, et il agit donc tel le bourreau qui exécute sans remords la sentence de mise à mort.

Cependant, le décès d'Alicia vient lui rappeler qu'ultimement, c'est toujours la Grande Faucheuse qui a le dernier mot et, cette fois-ci, elle s'est bien moquée de lui en lui laissant croire qu'il aurait tout le temps voulu pour renouer avec sa sœur.

— Est-ce que la cause de la mort est connue ?

— L'urgéologue qui l'a examinée à son arrivée à l'Hôtel-Dieu de Lévis a inscrit dans son rapport qu'elle souffrait d'hyperthermie sévère ainsi que de tachycardie. Avant même qu'il ait eu le temps de traiter ses symptômes, elle a fait un arrêt cardiaque qui lui a été fatal.

Peter se retourne vers le coroner, vivement surpris.

— À Lévis ? *What the fuck was she doing there ?*

— La police de la Ville de Lévis a intercepté votre sœur alors qu'elle marchait complètement nue en pleine nuit au beau milieu de l'autoroute 20. Elle manifestait des symptômes de délire paranoïaque avec violence, vociférant des propos incohérents. Ils ont jugé plus approprié de la reconduire à l'hôpital plutôt qu'au poste de police, estimant qu'elle devait

être sous l'effet de drogues hallucinogènes. Lors de l'autopsie effectuée par le médecin légiste, l'analyse toxicologique sanguine a révélé un taux très élevé de Flakka, qui serait à l'origine de ses symptômes et qui aurait vraisemblablement causé la mort.

— Du Flakka ? Vous voulez dire des sels de bain ?

— C'est exact. Vous avez entendu parler de cette drogue ? Elle est très en vogue chez les jeunes, ces temps-ci. Toutefois, c'est le premier cas de décès par surdose de Flakka que je rencontre.

— Je ne comprends pas... Alicia ne se droguait pas !

— Vraiment ? En êtes-vous réellement convaincu ? Vous venez de dire que vous étiez devenus des étrangers... Les policiers ont retrouvé les vêtements et les effets personnels d'Alicia à quelques kilomètres du lieu où ils l'ont interceptée. Dans son sac à main, ils ont découvert une fiole pleine de cette merde. Les analyses du laboratoire ont confirmé qu'il s'agissait de la même substance.

— Je n'arrive toujours pas à y croire, marmonne Peter en tournant le dos à la fenêtre, dégoûté.

Le rideau se referme, puis le coroner invite Peter à le raccompagner jusqu'à la réception.

— Au fait, comment avez-vous obtenu mes coordonnées ? demande Peter, suspicieux, tout en longeant le couloir en sens inverse.

En effet, Peter s'était méticuleusement appliqué à effacer toutes traces de sa vie d'antan, ce qu'il croyait avoir plutôt bien réussi.

— Eh bien, je dois vous avouer que ça n'a pas été une mince affaire. L'une des responsabilités du coroner est de faire enquête afin de retrouver les proches du défunt et leur remettre la dépouille. Nous avons facilement retrouvé l'acte de décès de vos parents ; cependant, nous n'arrivions pas à découvrir ce qu'il était advenu de vous, puisque nous vous cherchions sous le nom de Pierre Wolf. Nous n'avons pas pensé un instant que vous aviez pu angliciser votre prénom. Il n'y avait aucun acte de décès, et pourtant, vous aviez complètement disparu de la circulation. Heureusement pour nous, votre sœur avait laissé sa carte d'identité de l'université dans son sac à main, grâce à quoi nous avons pensé obtenir son dossier étudiant dans lequel elle avait inscrit votre nom ainsi que votre numéro de téléphone mobile dans la section des personnes à contacter en cas d'urgence. Sans cette clairvoyance de la part de votre sœur, nous serions toujours en train

de vous chercher.

De retour à l'accueil, le coroner signe un dernier formulaire que lui remet Laurence, qui avait terminé son appel et qui les attendait avec son sourire étincelant.

— Puis-je remettre à Monsieur Wolf les effets personnels de la défunte ?

— Oui, Laurence, nous avons terminé. Merci.

Pendant que la fonctionnaire déverrouille un énorme classeur gris, le même modèle horrible qui pullule dans tous les ministères provinciaux, le coroner serre une dernière fois la main de Peter en réitérant ses condoléances.

— Soyez assuré que l'entreprise de pompes funèbres que je vous ai préalablement recommandée traitera votre sœur dans le plus grand des respects, conclut-il avant de disparaître derrière la porte qu'ils venaient de franchir.

Maintenant seuls à la réception, Laurence remet deux enveloppes scellées à Peter en lui souhaitant une agréable fin de journée, sans abandonner son sourire Colgate.

— *See ya soon, sweetie*, lui répond-il simplement, avant de quitter la morgue.

Une fois assis dans sa BMW louée à l'Aéroport international Jean-Lesage de Québec, Peter démarre le moteur en laissant la boîte de vitesse au point mort et allume la climatisation en la réglant au maximum en cette chaude matinée. Il s'intéresse d'abord à la plus petite des deux enveloppes jaunes, intrigué par ce qu'elle pourrait contenir. Il l'ouvre sans ménagement et découvre à l'intérieur un string noir dégageant le doux parfum fruité de Laurence. Il sent immédiatement son pénis durcir dans son jeans, excité par l'ingéniosité dont l'affriolante réceptionniste venait de faire preuve. Il porte le bout de tissu à son nez, inspire à pleins poumons les odeurs corporelles de la coquine, puis range le vêtement dans le coffre à gants.

Il s'attaque ensuite à la deuxième enveloppe, beaucoup plus grande que la précédente, qu'il éventre de la même manière. Celle-ci révèle les effets personnels de sa sœur, comme prévu. Peter découvre ainsi un sac à main en cuirette contenant peu de choses : un trousseau de clés, un tube de rouge à lèvres, une serviette hygiénique, un boîtier de comprimés contre la douleur vendus sans ordonnance dans toute bonne pharmacie, ainsi qu'un petit portefeuille. En l'ouvrant, il aperçoit une carte d'identité, une

carte de crédit et un peu d'argent liquide.

Peter programme le GPS de la voiture en se fiant à l'adresse inscrite sur la carte d'Alicia, préférant suivre les instructions de l'appareil même s'il conserve plusieurs souvenirs de Sainte-Foy, puis engouffre la BMW dans la circulation.

Tout au long du trajet, Peter n'arrive pas à faire taire le doute qui le taraude depuis qu'il a entendu les explications du coroner. Sa sœur, une droguée ? Non, il n'arrive pas à y croire, ça ne peut pas être vrai. Même si Alicia était presque devenue une étrangère, même s'il ne connaissait que peu de choses à propos de sa vie d'adulte, il ne peut tout simplement pas concevoir ça comme étant possible. De plus, les circonstances insolites de sa mort contribuent à son scepticisme. Que faisait-elle à Lévis, alors qu'elle habite dans l'arrondissement de Sainte-Foy ? Pourquoi marchait-elle nue en plein milieu de l'autoroute ? Était-elle devenue suicidaire ?

Chapitre 2

—
M^{es} condoléances, Alicia.

« Qu'ils aillent tous chier, avec leurs maudites condoléances », pensa rageusement Alicia alors que les rares personnes présentes quittaient le cimetière. Cependant, elle ne démontra aucun signe d'animosité, à l'image de la fille sage et respectueuse qu'elle était, et offrit un sourire las en guise de remerciement à celui qui avait été le patron de sa mère.

Pourtant, elle aurait pu projeter sa rage au visage de l'homme ventru en toute légitimité, puisqu'il était en grande partie responsable de son décès. En effet, le propriétaire du bar *Le Loup hurleur* avait insisté pendant de nombreuses années afin que la mère d'Alicia subisse une intervention d'augmentation mammaire. « Ce serait bon pour les affaires, qu'il n'arrêterait pas de lui répéter, ce serait bon pour tes pourboires. » Devant son refus obstiné, il avait même proposé de lui prêter une partie du montant nécessaire, à un taux d'intérêt amical, bien entendu. Puis, au fil du temps, après des années de harcèlement quasi continu, elle avait fini par abdiquer. Son patron avait raison, avait-elle fini par se convaincre, elle n'était plus aussi « fraîche » qu'auparavant, elle n'était plus de taille à compétitionner contre les jeunes poules aux seins fermes et à la taille fine qu'il venait d'engager. Toutefois, le problème demeurerait le même : n'ayant que peu de moyens depuis son divorce, elle ne savait pas comment elle allait s'offrir une poitrine digne des attentes de son patron.

Désespérée, elle avait cru que celui-ci allait la congédier incessamment, jusqu'à ce qu'elle entende parler d'un concours à une radio-poubelle de Québec dont le prix était justement une augmentation mammaire. N'ayant rien à perdre, elle avait décidé de s'inscrire et elle avait gagné le concours, contre toutes attentes. Cependant, si elle avait su ce qui l'attendait, elle aurait probablement préféré le congédiement à un plus gros parechoc, puisqu'elle avait fait un arrêt cardiaque pendant la procédure chirurgicale.

Comble de malheur, toutes les compagnies d'assurance impliquées dans le dossier avaient refusé d'indemniser Alicia puisque le concours avait été jugé illégal.

Alicia avait pensé traîner la station de radio en justice afin d'obtenir un certain dédommagement ; cependant, un éminent avocat de Québec l'avait dissuadée de le faire, arguant qu'elle avait peu de chances d'avoir gain de cause. Sa seule consolation était que sa mère s'était déjà occupée de ses préarrangements funéraires et que le solde du compte était rendu à zéro.

— Tu sais, Alicia, enchaîna le tenancier en lorgnant les genoux de la jeune femme tout en se léchant les lèvres, si tu as besoin d'argent, tu peux venir travailler à mon bar ; il y aura toujours une place pour toi.

Quand il l'examinait avec ce regard concupiscent, Alicia avait l'impression d'être un morceau de viande crue devant un fauve affamé. Pourtant, sa tenue de fille endeuillée n'avait rien d'obscène : sa robe noire à manches longues lui arrivait à mi-cuisse et des collants de la même couleur masquaient le moindre bout de chair que ses jambes auraient pu exposer. Même son décolleté, quasi inexistant à cause du modèle de la robe, n'avait rien d'impudique.

— J'ai déjà un travail, répliqua-t-elle d'un ton ferme et sans équivoque. Et puis, avec l'horaire de fou que j'ai à l'université, je serais incapable de travailler dans un bar.

— Les pourboires au bar sont meilleurs qu'au restaurant où tu travailles.

— C'est non, n'insistez pas !

Le tenancier, certain qu'Alicia n'avait pas toute sa raison à cause du chagrin, tourna les talons et quitta le cimetière à son tour, estimant qu'il saurait la convaincre à un meilleur moment.

Le propriétaire des pompes funèbres, se tenant en retrait, s'approcha d'Alicia et la prit affectueusement par les épaules. Celle-ci dut se faire violence pour ne pas s'écrouler de chagrin à nouveau, estimant qu'elle avait déjà versé trop de larmes. Pleurer davantage ne lui ramènerait pas sa mère. Elle était désormais seule au monde, ayant été incapable de retrouver son père et son frère Pierre, qui habitaient en Colombie-Britannique. Si au moins ils étaient restés au Québec ! Cette épreuve aurait été tellement plus facile à surmonter en leur présence. Cependant, la vie en avait décidé autrement, comme si le mauvais sort s'acharnait constamment contre elle.

Le propriétaire la conduisit jusqu'à la Cadillac noire avec laquelle ils

étaient arrivés plus tôt et, une fois à l'intérieur, ils prirent le chemin du domicile appartenant désormais à Alicia. Elle tomba dans la lune au début du trajet, le cerveau embrumé par la tristesse et l'amertume, ne reprenant contact avec la réalité qu'une fois rendue chez elle. Elle s'extirpa mollement de la voiture, entra dans l'immeuble à pas lents, gravit l'escalier sans entrain, déverrouilla sa porte puis se dirigea automatiquement dans sa chambre où elle s'écroula, complètement dévastée par le chagrin.

Elle se réveilla le lendemain sur son lit, désorientée, les yeux bouffis ainsi que les narines rougies à cause des mouchoirs de mauvaise qualité que sa mère s'obstinait à acheter au rabais — aussi bien se moucher avec du papier sablé, pensait-elle chaque fois. En pensant à sa mère, elle éprouva un petit pincement au cœur et s'obligea aussitôt à penser à autre chose. « Je dois me changer les idées si je ne veux pas me remettre à brailler toute la journée. » Elle se leva machinalement, puis fit un détour à la salle de bain pour uriner avant de se rendre devant le réfrigérateur, où elle demeura longuement immobile en examinant son contenu. Elle essaya de se convaincre qu'elle avait faim, sans réellement y parvenir.

Un doux carillon électronique, accompagné par une courte vibration de faible intensité, la sortit de sa torpeur. Intriguée, elle referma la porte du réfrigérateur et tourna la tête, cherchant l'origine. Elle posa les yeux sur son téléphone intelligent sur la table, un voyant lumineux clignotant pour indiquer qu'il requerrait son attention. Dépendante de cet appareil, comme tous les jeunes de son âge, elle se précipita avec anticipation et s'en empara, puis consulta la précieuse notification que son téléphone souhaitait lui livrer avec servilité.

Sa curiosité se changea en un vif étonnement, puis en une explosion de joie. Pierre avait accepté sa demande d'amitié sur *Facebook*. Enfin !

Quelques semaines avant la mort de sa mère, comme si elle avait eu une prémonition quant à ces malheureux événements, Alicia s'était mise en tête de retrouver son père et son frère, qui avaient rompu tous liens avec elles depuis leur déménagement en Colombie-Britannique. Elle avait déniché, non sans peine, un bottin téléphonique de Vancouver vieux de quelques années dans lequel elle avait passé un temps interminable à sillonner les pages à leur recherche. Elle avait trouvé une cinquantaine de personnes inscrites sous le nom Wolf ; cependant, aucun ne correspondait aux membres de sa famille. Déçue, mais refusant d'abandonner, elle s'était

tournée vers les réseaux sociaux, espérant que son frère y était inscrit. Elle avait d'abord cherché Pierre Wolf, son nom de baptême, puis elle avait eu l'intuition de reprendre son enquête avec le nom de Peter Wolf, sa version anglicisée. Elle en avait trouvé plusieurs, mais un seul semblait ressortir du lot, puisque la majorité des champs d'intérêt de celui-ci étaient en lien avec le Québec ou avec la langue française. Le jour du décès de sa mère, quelques heures avant qu'un policier ne l'informe du tragique événement, elle lui avait envoyé une demande d'amitié, le cœur gonflé d'espoir.

Le souffle court, le cœur cognant désormais à un rythme effréné, Alicia fixait les mots sur l'écran comme s'ils menaçaient de disparaître au moindre battement de cils. D'une main tremblotante, elle déverrouilla l'appareil et accéda à l'application. Peter lui avait même laissé un message privé !

« *Hey ! Alicia ! Damn, tu es rendue belle ! Heureusement que tu as publié sur ton mur des photos de notre famille datant d'avant le divorce des parents, sinon j'aurais été incapable de te reconnaître. Tu n'es plus la gamine de 7 ans comme dans mes souvenirs, LOL ! So... hum... shit ! J'allais te demander quoi de 9 ! Stupid question, hey ?* Après toutes ces années, c'est comme si on était des étrangers qui apprenaient à se connaître ; alors tout est nouveau. *Tell me, how's mom ?* »

Dès le début de leurs retrouvailles virtuelles, Alicia avait annoncé la mort de leur mère par texto, mais surtout elle avait expliqué dans quelles circonstances.

« *What !?!* » avait aussitôt réagi Peter en apprenant qu'Alicia blâmait grandement le patron de sa mère pour son décès. « *That stinking pig, I'm gonna kill that motherfucker !* »

Alicia, qui avait été surprise par la réaction colérique excessive de son frère, avait alors compris que celui-ci était devenu très différent de l'adolescent boutonneux de 15 ans dont elle avait conservé un vague souvenir. Elle se rappelait qu'il n'avait jamais été un enfant de cœur, mais pas au point de proférer des menaces de mort.

À son tour, elle s'informa à propos de leur père.

« *Well... il est mort il y a quelques années.* »

« *De quelle façon ?* »

« *It was a silly accident.* »

« *De quelle façon, Pierre ?* »

« *Coma éthylique. Il est entré par effraction dans une micro-brasserie, puis il a plongé dans une cuve pleine de bière afin d'en boire jusqu'à pu-soif.*

Old fart ! »

Alicia aurait éclaté de rire si l'histoire n'avait pas concerné son propre père. Étrangement, l'annonce de la mort de son paternel la peinait moins que celle de sa mère, probablement parce qu'il avait coupé les ponts avec elle depuis trop longtemps.

« Même après votre départ, maman continuait d'affirmer que la boisson aurait raison de lui. »

« Elle n'aurait jamais cru si bien dire. »

Au fil des semaines, Alicia surmonta son chagrin en renouant avec son frère par Internet. Parfois, sa discrétion au sujet de son travail à Vancouver l'exaspérait ; cependant, il n'était pas avare de détails à propos des autres aspects de sa vie là-bas. Il publia régulièrement pour elle des photos de la ville, des musées, des monuments, ainsi que des anecdotes de sa vie tout en prenant les précautions nécessaires afin de ne jamais révéler d'indices à propos de ses activités de tueur à gages. Il lui partagea même la vidéo du but victorieux des Canucks de Vancouver contre les Canadiens de Montréal lors de la dernière partie de hockey à laquelle il avait assisté au Rogers Arena quelques mois plus tôt, simplement pour la narguer. Elle avait été surprise d'apprendre qu'à son âge, Peter n'avait pas encore d'enfant. Il n'était même pas en couple !

« Es-tu homo ? » avait enfin osé demander Alicia.

Pour toute réponse, Peter lui avait envoyé des dizaines d'émoticônes hilares.

Alicia, quant à elle, lui parla de ses études à l'université en littérature, ainsi que de son travail à temps partiel dans un restaurant chinois. Puis, quand elle se sentit assez forte pour aborder le sujet, elle lui relata tout ce qu'il voulait savoir à propos de leur mère.

Malgré le décalage horaire ainsi que les milliers de kilomètres les séparant, Alicia avait graduellement surmonté son deuil grâce aux longues conversations virtuelles avec son frère et envisageait dorénavant le futur sous un angle enfin positif.

Chapitre 3

P ris au piège dans une circulation routière qui n'avance pas assez rapidement à son goût, Peter sent son exaspération s'accroître au même rythme que les secondes interminables qui s'écoulent dans le sablier du temps. Il s'étonne de voir à quel point les quartiers ont changé en 15 ans. Ou bien est-ce ses souvenirs qui sont inexacts ? Au moins, s'il y a une chose dont il se souvient clairement, c'est que le trafic était moins bordélique auparavant.

— Si au moins le vieux con en avant voulait avancer à une vitesse qui a de l'allure, rage-t-il tout haut, je ne serais pas toujours en train d'attendre à chaque *fucking* lumière rouge ! On dirait que Québec est devenue une maudite ville de retraités.

Pour essayer de se calmer, Peter monte le volume de la radio, syntonisée sur CXXX Radio Capitale.

« ..., pis moé j'pense qu'le ministre est juste un *hostie* d'cave. C'est quoi cette idée-là de vouloir donner plus d'argent aux B.S. ? Eille ! Le ministre ! Faut pas leur en donner plus, faut leur en couper, maudit niaiseux ! »

— *Shit*, c'est pas ça qui va m'aider à me calmer. Quel animateur imbécile... Aussi bien mettre de la musique.

Encore en train d'attendre que le feu de circulation change au vert, Peter joue avec les boutons de la radio, espérant trouver une meilleure station. Il arrête de chercher quand il entend enfin de la musique.

« *Straddle the line in discord and rhyme*

I'm on the hunt down I'm after you.

Mouth is alive with juices like wine

And I'm hungry like the wolf »

— *Great ! Duran Duran ! I so fucking love the 80's !*

Grâce à la musique des années 1980, Peter arrive graduellement à refouler son impatience. Le reste du trajet se déroule dans la bonne humeur, malgré la personne âgée dans la voiture devant la sienne qui s'obstine à diriger son véhicule comme si elle conduisait un corbillard.

Vous êtes arrivé à destination, annonce le GPS avec sa voix robotisée dépourvue d'émotion.

— Enfin ! s'exclame-t-il en s'engageant dans l'immense stationnement adjacent au bâtiment.

Il gare sa BMW dans une place de stationnement pour visiteurs, puis sort de la voiture en emportant l'enveloppe contenant les effets d'Alicia. Alors qu'il marche en direction de l'entrée principale de l'immeuble, la porte s'ouvre et révèle trois jolies filles hilares léchant un cornet de crème molle. À vue de nez, Peter estime que ce sont des collégiennes, d'autant plus que ce quartier a toujours été populaire auprès des étudiants à cause de sa proximité avec le cégep et l'université. Toutefois, il remarque surtout l'absence de soutien-gorge sous leur camisole moulante ainsi que leur short trop court.

« *Sweet Jesus !* s'exclame-t-il mentalement. Les filles de Québec n'avaient pas l'air aussi salopes dans mon temps. Je peux parfaitement voir leur *cameltoe*. »

Alors que les deux premières filles sortant du bâtiment ignorent totalement Peter, la dernière, au contraire, s'arrête sur le seuil afin de lui maintenir la porte grande ouverte et l'examine sans vergogne d'un sourire complaisant.

Il faut dire que la physionomie de Peter impressionne souvent les filles, lui qui sait mettre ses muscles fermes en valeur avec des T-shirts moulants afin d'exposer les tatouages de ses gros bras. Évidemment, sa belle gueule glabre à la mâchoire carrée l'aide également à séduire les demoiselles, qui tombent souvent en pâmoison devant ses yeux bruns charmeurs. Il sait qu'il serait probablement plus attirant s'il se laissait pousser les cheveux au lieu de les raser à la tondeuse ; cependant, il estime qu'avoir le crâne dégarni est plus pratique dans le cadre de son travail.

S'approchant de la fille, Peter lui rend son sourire tout en contemplant la jolie poitrine ferme que celle-ci dissimule difficilement sous sa camisole, ses mamelons durcis menaçant de déchirer le tissu. Pendant un bref instant, il se demande s'il ne devrait pas en profiter pour faire plus ample connaissance avec elle, mais les deux autres filles ont remarqué l'absence de leur amie et manifestent ouvertement leur mécontentement. Le sourire de celle-ci s'efface, remplacé par une moue exaspérée, puis elle s'empresse d'aller les rejoindre. Peter franchit donc le seuil et laisse la porte se refermer

derrière lui. Il gravit les marches menant au deuxième étage et se dirige vers la porte d'Alicia, qu'il déverrouille à l'aide du trousseau de clés dans l'enveloppe.

Le petit trois pièces et demie d'Alicia, renfermant peu de meubles, est sens dessus dessous. Il y a davantage de vaisselle dans l'évier que dans les armoires, et du linge sale traîne un peu partout, dont un soutien-gorge noir en dentèle suspendu à la poignée de porte du réfrigérateur. Sur la table de cuisine, des circulaires sont éparpillées sur lesquelles trône fièrement une assiette sale avec un restant de pizza devant dater de plusieurs jours. Peter fait lentement le tour de l'appartement afin d'avoir une idée du train de vie qu'Alicia avait. Il ouvre un tiroir par-ci, soulève une pile de linge par-là, s'intéresse au contenu de la pharmacie de la salle de bain.

Peter comprend aisément que ce fatras n'est pas le résultat d'un cambriolage, mais que c'est seulement l'appartement bordélique d'une étudiante qui priorise ses travaux scolaires ainsi que son emploi à temps partiel plutôt que le ménage. De plus, rien ne laisse présager qu'Alicia aurait pu se droguer ou s'adonner à des activités illicites.

De retour dans le salon, il finit par trouver l'ordinateur portable d'Alicia sous une pile de coussins. Curieux de découvrir ce que l'appareil recèle, il l'apporte sur la table de cuisine, mais auparavant il doit débarrasser celle-ci de son contenu. Pendant qu'il jette la tonne de circulaires dans le bac de recyclage, il tombe par hasard sur le téléphone intelligent de sa sœur, dissimulé sous le désordre. Toutefois, celui-ci refuse de s'ouvrir, la pile étant à plat. Peter termine de ramasser les publicités, puis jette la pointe de pizza à la poubelle. En allant porter l'assiette sale avec ses semblables, il repère le chargeur du téléphone branché sur la prise du comptoir. Il y connecte l'appareil puis, pendant que celui-ci se recharge, ouvre enfin l'ordinateur et s'installe sur une des chaises inconfortables du mobilier de cuisine.

Une sympathique image de licorne produisant des cornets de crème glacée de couleur arc-en-ciel à l'aide de son cul s'affiche sur le bureau de l'ordinateur, puis les icônes apparaissent à leur tour. Peter clique un peu partout, inspectant les différents sous-répertoires, pour finalement s'intéresser à un dossier qui semble contenir ses documents personnels. Les fichiers portent des noms assez évocateurs, si bien que Peter n'a pas besoin de les ouvrir pour savoir ce qu'ils contiennent : ce sont les travaux universitaires d'Alicia.

Il continue à fouiller ici et là, ne sachant pas trop ce qu'il cherche exactement, quand une fenêtre intempestive apparaît, lui indiquant qu'il vient de gagner un prix et l'invitant à le réclamer en cliquant sur un horrible bouton clignotant.

« Hummm... *A pop-up window*. Son ordinateur est probablement infecté par un virus. »

Peter ferme la fenêtre qui, à sa grande surprise, ne réapparaît pas, puis il ouvre l'historique du navigateur Internet. À travers les différents liens qui le dirigent vers des sites dont le sujet semble concerner la littérature, il est surpris d'y découvrir plusieurs pages qui mènent à des adresses de pornographie.

« J'ai de la difficulté à croire qu'Alicia visitait ce genre de sites. »

Une autre fenêtre indésirable s'ouvre, mais cette fois-ci elle contient une publicité pour un site pornographique de type « collégiennes en chaleur ».

« *Nice tits, bitch*. Mais je vais devoir installer un logiciel antivirus ou contre les *malwares* si je veux réussir à examiner le contenu de l'ordinateur sans être constamment dérangé. »

Peter ferme cette nouvelle fenêtre, puis il lance une recherche sur Internet afin de télécharger une solution qui règlera le problème. Alors qu'il épiluche les résultats que Google lui propose, il entend la poignée de porte s'activer de l'extérieur de l'appartement, mais étant donné qu'il l'avait verrouillée à son arrivée, celle-ci refuse de collaborer. Il tressaille à cause des cliquetis qui contrastent avec le silence du logis, puis aussitôt ses réflexes reprennent le dessus. Tout en se levant silencieusement de la chaise, il porte la main à son flanc par habitude, pensant y retrouver son fidèle Glock ; cependant sa paume rencontre du vide. Évidemment. Il n'avait pas été stupide au point d'apporter son arme à feu dans l'avion ; toutefois, il lui faudra un certain temps avant de s'accoutumer à son absence.

La sonorité des cliquetis change pendant que Peter s'approche furtivement de l'entrée, le poussant à croire que la personne possède la clé et qu'elle s'apprête à pénétrer dans l'appartement. Il sait qu'il ne devrait pas tant s'inquiéter, mais c'est plus fort que lui ; son expérience lui a appris à se méfier de tout. Il s'adosse donc au mur de façon à ce que l'étranger ne puisse le voir en entrant et se tient aux aguets, prêt à sauter sur quiconque franchira le seuil.

Peter entend le son familier du mécanisme de la serrure libérant enfin

le verrou, puis la porte grince sur ses gonds. Dès qu'une ombre entre dans son champ de vision, Peter projette brutalement ses 90 kilogrammes contre l'intrus sans même prendre le temps de vérifier son identité. En un éclair, il le plaque contre le mur de l'appartement tout en claquant la porte, l'agrippe violemment à la gorge de sa main gauche et serre le poing droit en relevant le coude. Il s'apprête à lui asséner un direct en plein visage ; toutefois, il suspend son geste quand il entend le hoquet aigu que la fille vient de pousser.

Il se fige aussitôt, ayant l'air de se demander s'il devait la frapper quand même ou bien la libérer et lui présenter des excuses, puis il verrouille son regard dans celui de l'intruse. La frayeur et la surprise qu'il capte d'abord dans ses beaux yeux verts s'estompent rapidement, laissant la place à des sentiments plus complexes qui le déroutent. Il perçoit une certaine forme d'appréhension sur son visage aux traits délicats couvert de taches de rousseur ; il a l'impression qu'elle se retient pour ne pas sourire. Est-ce qu'il se fait des idées ? Elle semble apprécier la position dans laquelle elle se trouve, excitée par l'accueil que Peter vient de lui réserver. D'ailleurs, alors qu'elle commence à mordiller sensuellement sa lèvre inférieure peinte en noir, sa respiration se fait plus haletante. Étrangement, elle ne cherche nullement à se défendre.

— Vas-tu continuer ce que tu as commencé, ou je vais devoir te supplier de le faire ? minaude-t-elle effrontément en le fixant d'un regard espiègle.

Peter prend soudainement conscience qu'il la maintient encore plaquée contre le mur et que ses doigts enserrant toujours aussi fermement sa gorge. Confus, il relâche lentement sa prise afin de libérer la demoiselle.

— Dommage, marmonne-t-elle en affichant une moue de déception.

En examinant la fille devant lui, Peter pense automatiquement à Lisbeth, la jeune gothique du film *Millénium* basé sur les romans de l'auteur suédois Stieg Larsson, Lisbeth étant incarnée par l'actrice Noomi Rapace. Petite, ses traits sont fins, elle a le même teint pâle, ses ongles sont vernis du même noir que ses lèvres, et elle a le regard vif mais insolent. Toutefois, la comparaison avec Lisbeth s'arrête là, puisque la fille devant Peter arbore une chevelure cuivrée flamboyante qu'elle a solidement attachée en une grosse tresse française, ainsi qu'une paire de seins à faire rougir de jalousie une actrice porno. De plus, elle porte un corset émeraude en cuir lui comprimant les côtes, relevant davantage sa poitrine déjà ferme,

ainsi qu'une jupette noire très courte, des bas en résille et des bottes à talons atrocement hauts arrivant presque aux genoux.

Un silence tendu s'installe entre eux, pendant que Peter s'intéresse aux rondeurs de sa poitrine comprimée qui se gonfle effrontément à chacune de ses respirations. Puis, des yeux, il suit le chemin tracé par ses taches de rousseur qui remontent jusqu'à ses joues, en passant par ses frêles épaules dénudées. Il remarque alors la quantité astronomique de piercings qu'elle porte au visage : elle en a aux fossettes, aux lèvres, à chaque narine, aux sourcils, au pavillon de ses oreilles... Mais le plus étrange, c'est qu'elle porte un tunnel à chacun de ses lobes devant bien mesurer un centimètre de diamètre.

— Désolé, cafouille Peter désarçonné par la situation, je croyais que tu étais...

— Le proprio ? termine-t-elle à sa place d'un air malicieux. Moi aussi, j'ai parfois envie de le frapper.

— Comment as-tu réussi à entrer ?

— Par la porte. C'est très facile. Tu veux que je te montre ?

— Non, je veux dire... la porte était verrouillée.

— Alicia m'a laissé un double de la clé.

— Parce que... ?

— Je suis Juliette, déclare-t-elle toute guillerette en présentant une main gantée de résille verte dont la manche lui monte jusqu'au coude.

Peter fronce les sourcils tout en lui serrant la main, remarquant au passage que l'autre bras est complètement dénudé. Ce nom lui semble familier... Puis, ça lui revient en un éclair.

— Tu es la voisine de palier d'Alicia !

— Exact. Et toi, tu es son père ?

— Quoi ? J'ai l'air si vieux que ça ? s'exclame-t-il, outré, tout en libérant la main de la jolie rousse.

— Mais non, je plaisante. Tu es son frère, c'est évident.

Puis, elle détourne le regard et elle marmonne :

— Note à moi-même : le frère sexy d'Alicia n'a pas trop le sens de l'humour, il a des gros bras et un penchant évident pour la violence.

Peter n'en croit pas ses oreilles (ni ses yeux, d'ailleurs). Il vient de passer à un cheveu de la brutaliser, et pourtant, elle trouve le moyen de plaisanter. Quel genre de fille est-ce donc ?

— Et comment se fait-il que tu aies la clé de l'appartement de ma sœur ?

— Simple précaution. Elle a déjà perdu la sienne à quelques reprises. Et puis, c'est pratique quand elle part pendant longtemps : je peux venir arroser les plantes durant son absence.

Étonné, Peter balaye la cuisine et le salon du regard, ne se souvenant pas d'avoir vu quoi que ce soit de végétal dans l'appartement, pas même dans le réfrigérateur.

— Quelles plantes ?

— Oups ! fait-elle en feignant l'embarras. On les a toutes fumées, on dirait.

— Quoi ? Ma sœur fumait du *weed* ?

— Oooh... c'est trop mignon, rigole-t-elle, le grand frère s'inquiétant des mœurs de sa petite sœur. Du calme, la brute. Tous les universitaires se tapent un joint ou deux en période d'examen. Ça permet de faire passer le stress.

— Tu es à l'université aussi ? En littérature également ?

— Tu es sérieux ? Non, mais, tu m'as bien regardée ? Est-ce que j'ai l'air d'une intello passant ses soirées à lire du Michel Tremblay ou à réciter par cœur des poèmes de Baudelaire ?

Peter hausse les épaules, ne sachant pas s'il devait répondre.

— Non, moi, je suis plutôt en administration des affaires, répond-elle enfin, le plus sérieusement du monde.

« Est-ce une autre de ses plaisanteries ? » se demande alors mentalement Peter.

— Est-ce que tu vas finir par me dire ton nom ou bien je vais devoir te le soutirer par la force ? lance-t-elle avec un air de défi, les poings sur les hanches.

— Peter.

— Trouillard, le nargue-t-elle avec une pointe de déception.

— Écoute, Juliette, soupire-t-il, je ne sais pas ce que tu es venue faire chez ma sœur...

— Je suis inquiète pour Alicia, le coupe-t-elle d'un air grave. On n'a aucun cours en commun, mais on finit toujours par se croiser une fois ou deux par semaine à l'école. Sauf que depuis deux semaines, je ne l'ai pas vue une seule fois. Au début, je ne m'inquiétais pas trop, je me disais que

c'était normal, surtout que nos cours ne se donnent pas dans les mêmes pavillons. Même quand je venais à son appartement et qu'elle n'y était pas, je finissais par me convaincre qu'il y avait une raison logique, genre un chum dont elle ne m'aurait pas parlé...

Dès qu'elle s'arrête de parler, elle cesse aussitôt de triturer le piercing de sa joue droite, comme si ce geste anodin trahissait autre chose que son inquiétude.

— L'autre jour, enchaîne-t-elle, quand je suis passée Chez Majjal — c'est le restaurant chinois où elle travaille comme serveuse — afin de lui présenter ma nouvelle blonde et que j'ai constaté qu'elle n'y était pas, j'ai été intriguée, sans plus. J'ai supposé qu'elle avait peut-être enfin donné sa démission sans m'en informer. Ce n'est que depuis ce matin, après y avoir bien réfléchi, que j'ai compris que ce n'était pas normal. Rassure-moi, Peter. Alicia était bien avec toi depuis tout ce temps, non ?

Devenue muette, Juliette attend la réponse d'un regard suppliant, toute insolence ayant disparu de son joli minois. Peter comprend alors qu'elle était plus que la voisine d'Alicia. Elle était également son amie. Il estime donc qu'il lui doit une explication.

— Viens t'asseoir avec moi sur le divan, Juliette.

Celle-ci a envie de répliquer « Sur tes genoux ? » ; cependant, l'air solennel de Peter ne fait que l'inquiéter davantage. Elle s'exécute, ses talons claquant sur la parqueterie usée, puis expédie les coussins à l'autre bout de la pièce. Une fois tous deux installés, il lui explique qu'il arrive de la morgue où il a identifié le cadavre d'Alicia. Au début, Juliette n'en croit pas ses oreilles, elle pense que c'est une mauvaise plaisanterie. Cependant, le visage sérieux de Peter la convainc de la véracité de ses propos. Juliette le bombarde alors de questions, auxquelles il s'efforce de répondre du mieux qu'il peut. Quand ses interrogations prennent fin, elle fixe le vide, triste, perdue dans ses pensées, puis quelques larmes émergent de ses yeux, qu'elle chasse en clignant des paupières. Celles-ci glissent sur ses joues en traçant de longs sillons de mascara noir. Juliette sort enfin de sa torpeur en effaçant ses joues humides avec ses doigts tout en constatant l'ampleur des dégâts.

— *Shit !* Je dois avoir l'air d'un panda, maintenant ! s'écrie-t-elle en se relevant. Je dois aller nettoyer tout ça avant...

Elle laisse sa phrase en suspens, puis elle se tourne vers Peter.

— Mes sincères condoléances, Peter. Alicia était une fille bonne et généreuse. Tu as raison d'avoir des doutes, je t'encourage à poursuivre ton investigation. À bientôt.

— *Wait !* lance-t-il en comprenant qu'elle s'apprête à repartir. Comment je peux te joindre si j'ai des questions à te poser ?

— On vient à peine de se rencontrer que tu espères déjà une *date* ? ose-t-elle plaisanter en s'efforçant de reprendre contenance, tout en lui adressant un clin d'œil. Donne-moi ton téléphone.

Comprenant les intentions de Juliette, Peter coopère sans poser de questions. Celle-ci pianote agilement sur l'appareil, inscrivant ses coordonnées dans la liste de contacts, et termine ses manipulations en prenant un *selfie* agrémenté d'un *duckface*. Puis, elle remet le téléphone à Peter.

Pendant que Juliette marche en direction de la sortie, il remarque pour la première fois les étranges piercings qu'elle a dans le dos, partiellement dissimulés sous son corset. Deux rangées parallèles d'anneaux incrustés dans sa peau partent de sa nuque et descendent jusqu'au bas de ses reins, dans lesquels elle a savamment tressé des rubans verts et noirs. *Nice corset piercing...*, s'exclame mentalement Peter.

Juliette claque la porte, laissant Peter seul sur le divan avec ses doutes et ses interrogations. Il passe en revue la discussion qu'il vient d'avoir avec elle quand un détail pique enfin sa curiosité. L'exubérante rousse pensait voir Alicia hier au restaurant où elle travaillait, sauf que sa sœur n'y était pas, et elle s'en était étonnée. Et son patron, lui ? Une employée ne se présentant pas à son quart de travail, ça doit se remarquer, non ? Peter ne connaît pas les horaires de sa sœur ; cependant, il se doute bien qu'elle doit y travailler plus d'une fois par semaine.

Il se redresse prestement et se dirige vers le téléphone intelligent de sa sœur continuant de se recharger. Il appuie sur le bouton de mise en marche, et le logo du fabricant s'affiche, signe que l'appareil a accumulé assez d'énergie pour répondre aux ordres. Cependant, dès que l'écran d'accueil s'allume, il exige un code d'accès à quatre chiffres pour le déverrouiller. Peter essaie les combinaisons les plus populaires — 1234, 1111, 0000, 6969, 6666, les chiffres de son adresse, les chiffres de son numéro de téléphone, l'année de sa naissance — sans succès. Pris par une soudaine inspiration, il entre l'année de mariage de leurs parents. Ça fonctionne !

Peter est soulagé, d'autant plus qu'il craignait que l'appareil finisse par se bloquer définitivement après autant de tentatives infructueuses.

Peter inspecte l'historique téléphonique, s'intéressant particulièrement aux appels en absence des deux dernières semaines ; cependant, il ne trouve aucune tentative de la part du restaurant pour essayer de la contacter. Même la boîte vocale est vide. Il fouille également dans les textos, sans plus de succès. « Étrange », pense-t-il. Avait-elle remis sa démission ? Sinon, pourquoi personne au restaurant ne s'est inquiété de son absence injustifiée ?

Peter décide qu'il ira voir là-bas directement afin de tirer cette histoire au clair. Une recherche dans Google Maps lui révèle que le commerce se trouve sur le Chemin des Quatre-Bourgeois tout en lui indiquant le trajet pour s'y rendre. Satisfait, il laisse l'appareil branché afin de lui permettre de terminer de se recharger, puis quitte l'appartement.

En verrouillant la porte, il entend des bruits de pas derrière lui. Il se retourne, pensant découvrir Juliette ou bien un autre locataire de l'immeuble. L'homme se tenant devant lui affiche la cinquantaine bien avancée dans un bleu de travail taché de graisse et transporte une boîte à outils.

— Vous êtes le concierge de l'immeuble ? demande Peter.

— Pourquoi tout le monde pense que je suis le putain de concierge ? se plaint-il avec un léger accent européen. Je suis Varken. Je suis le propriétaire.

— Oh, je suis désolé, c'est la boîte à outils qui m'a confondu.

— Je suis venu réparer certains trucs.

L'homme à la calvitie prononcée et aux tempes grisonnantes est incapable de regarder Peter dans les yeux. Il lui parle en fixant continuellement le sol à ses pieds, comme s'il craignait constamment d'établir un contact visuel avec tout inconnu. L'expression sur son visage sillonné de rides est sévère, presque antipathique.

— Vous êtes venu voir Alicia ? demande abruptement le propriétaire, comme s'il s'agissait d'un reproche.

— Je suis Peter, son frère.

Peter lui explique la raison de sa présence sans broncher, certain que le propriétaire refuserait de serrer la main qu'il lui tendrait. Le cinquantenaire écoute le monologue en fixant ses pieds, sans exprimer la moindre

émotion.

— Des policiers sont venus m'aviser de la mort de votre sœur, l'autre jour, finit-il par expliquer d'une voix revêche. Vous arrivez juste à temps, j'étais sur le point de jeter ses affaires au conteneur à déchets. Son loyer est payé jusqu'à la fin du mois. Soit vous payez les mois suivants, soit vous débarrassez l'appartement, sinon c'est moi qui m'en occupe, et je vous refile la facture.

Varken fait demi-tour et s'engouffre dans l'escalier sans attendre une quelconque réplique de la part de Peter, interloqué dans le couloir. Une fois remis de sa surprise, il serre les poings en sentant des envies de meurtre l'envahir.

— *Fucking pig !*

Le restaurant étant situé à quelques coins de rue, il décide de s'y rendre à pied, estimant qu'une bonne marche sous ce soleil radieux l'aiderait à se calmer.

1. Traduction : un rendez-vous galant.

Chapitre 4

C'était un lundi soir très calme au restaurant Chez Majjal. Même si Alicia était la seule serveuse sur le plancher, elle avait eu souvent l'occasion de faire une pause et de continuer une lecture obligatoire pour son cours sur *Le Comte de Monte-Cristo*. Toutefois, après le départ des derniers clients, au lieu de remettre le nez dans son livre, elle avait décidé de feuilleter les petites annonces du Journal de Québec.

Majjal, le propriétaire du restaurant, un homme bedonnant au visage jowflu qui n'avait plus un poil sur le crâne, fit irruption dans la salle à manger en examinant Alicia de son regard jovial habituel. Il essuya ses mains pleines de sang sur son tablier blanc, ayant passé une partie de la soirée à dépecer une pièce de viande.

— Tu as terminé ton livre ? demanda-t-il en prenant place à la même table qu'elle afin de faire une pause à son tour.

— Non. C'est simplement que je n'ai plus la tête à ça, ce soir.

— Que cherches-tu dans le journal ?

— Un nouvel appart'. Quand j'arrive de l'université et que j'entre chez moi, certains jours, je m'attends presque à y retrouver ma mère qui prépare le souper avant de partir travailler. Chaque fois, j'ai un petit pincement au cœur. Trop de souvenirs sont rattachés à cet endroit, tu comprends ? Et puis, de toute façon, c'est rendu trop cher pour mes moyens d'étudiante. Je dois me trouver autre chose de plus abordable.

— As-tu trouvé quelque chose ?

— Rien ! C'est vraiment décourageant ! En même temps, c'est normal, je suis hors-saison. J'aurais plus de choix si on était au printemps.

Majjal demeura silencieux un instant, pensif, puis il dit :

— Si je réussissais à te trouver un appartement pas trop cher, tout près d'ici de surcroît, qui serait libre dans quelques jours, serais-tu prête à me rendre un service en échange au moment opportun ?

Alicia, dont la curiosité avait été piquée au vif, avait envie de répondre par l'affirmative. Par contre, ce mystérieux service dont elle lui serait

redevable freina son enthousiasme. Elle fit part à Majjal de ses inquiétudes, et celui-ci éclata de rire.

— Allons ! Alicia ! Tu me connais ! Tu crois vraiment que j'oserais profiter de toi ?

Le restaurateur, encore hilare, sut convaincre Alicia de l'honnêteté de ses intentions. Rassurée, elle accepta sa proposition. Celui-ci fila aussitôt en cuisine, pour n'en ressortir que 10 bonnes minutes plus tard.

— C'est fait ! s'exclama-t-il encore avec cet air réjoui. J'ai appelé mon ami qui possède un immeuble à logements près d'ici ; il dit que l'appartement est encore disponible. Il a promis de te le faire visiter avant de le louer à toute autre personne. Je t'ai noté l'adresse sur ce bout papier, il t'attend.

— Quoi ? Maintenant ? Mais... et le restaurant ? Je n'ai pas terminé mon quart de travail !

— Va-t'en ! Je te donne congé pour la soirée. De toute façon, tu vois bien comme moi que c'est mort. Je saurai servir seul les rares clients qui pourraient se présenter.

— Merci, Majjal, t'es génial ! explosa-t-elle de joie.

Extatique, elle s'empressa de ramasser ses affaires dans le local minuscule dédié aux employés, puis sortit en trombe du restaurant. Elle franchit à pied la distance entre les deux bâtiments, l'air frais du soir chatouillant son visage angélique transpirant d'allégresse. Cet exercice modéré la réchauffa, si bien qu'elle décida de retirer sa veste en chemin.

Elle fondait beaucoup d'espoir en ce logis, puisqu'il représentait un nouveau départ — ainsi que des fins de mois possiblement moins compliquées d'un point de vue financier —, mais surtout cet appartement la rapprocherait de l'université ainsi que du restaurant. Elle épargnerait un temps fou à la marche et dans les transports en commun.

Quand elle arriva devant l'entrée du bâtiment, elle vit un homme d'une cinquantaine d'années vêtu d'un bleu de travail assis dans les marches en ciment. Elle se positionna devant lui.

— Excusez-moi, Monsieur le concierge, je dois voir le propriétaire.

L'homme l'examina silencieusement de la tête aux pieds d'un œil suspicieux, mais sans jamais croiser son regard. Alicia eut l'étrange impression qu'il la jugeait, qu'il l'évaluait. Il fixa longuement ses cheveux blonds retenus en un gros chignon sur sa tête, jeta un bref regard sur sa

bouche pulpeuse peinte en rose, puis s'attarda à sa menue poitrine dissimulée sous sa blouse blanche de serveuse. Alicia, inconfortable, réprima l'envie de remettre sa veste, ne voulant pas paraître faible. L'homme termina son examen visuel en lorgnant ses jambes enveloppées de collants noirs. Par chance, pensa Alicia, grâce à son uniforme traditionnel de serveuse, elle portait une jupe d'une longueur respectable. Elle n'osait imaginer le genre de regard qu'il lui adresserait si elle avait porté une mini-jupe.

L'homme ouvrit enfin la bouche en prenant une longue inspiration, sans quitter les genoux d'Alicia du regard.

— Pourquoi tout le monde pense que je suis le putain de concierge ? maugréa-t-il. C'est moi le propriétaire. Je suis Varken.

— Oh... je suis désolée, Monsieur. Je ne savais pas... C'est Majjal qui m'envoie. Je suis Alicia, son employée.

— Je sais, je t'attendais, répliqua-t-il sur un air de reproche.

Varken lui donna tous les détails — le coût de la location mensuelle, ce qui était inclus ou exclu dans le prix, ainsi que les règlements de l'immeuble. Alicia accepta, à la condition que le logement lui convienne. Affichant toujours cet air irascible, Varken se leva et la conduisit jusqu'à l'intérieur. Aussitôt, elle tomba amoureuse avec le petit trois pièces et demie défraîchi, d'autant plus que le prix demandé était vraiment moins cher que son logement actuel.

— J'accepte ! s'écria-t-elle, radieuse. Je le prends ! Je peux emménager quand ?

— Pas avant samedi. Il me reste quelques travaux de plomberie à terminer, ainsi qu'un truc ou deux à finir de bricoler.

— C'est parfait.

— Je serai ici samedi, toute la journée. Je te donnerai la clé à ton arrivée en échange du paiement pour les deux premiers mois.

Puisque la discussion s'était déroulée sans aucun échange visuel, Alicia jugea que Varken se sentait inconfortable en présence d'inconnus. Elle oublia donc l'idée de lui serrer la main et prit congé de lui.

Le reste de la semaine se déroula à une vitesse folle. Entre les cours à l'université, son travail au restaurant et ses affaires qu'elle devait mettre dans des cartons, il ne lui restait plus beaucoup de temps pour étudier ou pour dormir. Heureusement, quand elle informa son ancien propriétaire à propos

de son déménagement, celui-ci se montra très compréhensif, par respect pour la mémoire de sa mère qu'il avait bien connue. Grâce aux conseils avisés de Peter, Alicia réussit à tout emballer à temps avant samedi, s'étant débarrassée d'une grande partie des affaires de sa mère quelques semaines après les funérailles.

Pendant la semaine, elle avait sollicité l'aide de quelques-uns de ses camarades masculins de l'université, et ceux-ci se présentèrent à son ancien appartement samedi matin avec une minifourgonnette. Le déménagement se fit en un temps record et, bientôt, la bière coula à flots dans le nouvel appartement d'Alicia qui, reconnaissante de l'aide reçue, commanda des pizzas afin de récompenser ses bienfaiteurs.

Pendant les jours qui suivirent son emménagement, elle fut surprise de ne croiser que des filles dans l'immeuble, dont plusieurs de ses camarades de l'université. C'était comme si les garçons de l'immeuble ne sortaient jamais... Ou peut-être qu'il n'y en avait tout simplement pas ? Si elle avait étudié en statistiques, elle se serait sûrement amusée à calculer les probabilités qu'un tel phénomène puisse survenir, sauf qu'elle n'était pas vraiment douée pour les mathématiques. Son talent, c'était les mots, l'écriture, les romans, les auteurs. Elle ne savait pas trop ce qu'elle ferait à la fin de son cursus, une fois son diplôme en poche ; toutefois, elle estimait qu'il était important d'étudier dans un domaine la passionnant.

Un soir où elle avait congé, elle se rendit directement chez elle en quittant l'université. Devant sa porte, elle chercha ses clés, en vain. Elle avait beau fouiller dans sa bourse, dans ses poches, dans son sac à dos, partout, elle ne trouva nulle part cette fameuse clé. Frustrée, elle sentait une angoisse lancinante prendre forme au creux de son ventre, quand une magnifique rousse fit irruption dans le couloir. Celle-ci, remarquant aussitôt la détresse d'Alicia, s'en approcha.

— Oh ! Oh ! Ça n'a pas l'air de bien aller, sœurlette.

— J'ai perdu ma clé, je suis incapable d'entrer dans mon appartement, répondit Alicia en panique.

— Ah ! Si ce n'est que ça... Ce n'est pas un gros problème.

La plantureuse rousse fouilla dans sa chevelure bouclée cascasant sur ses épaules et en extirpa une bobépine, puis s'agenouilla devant la serrure qu'elle entreprit de crocheter. Alicia, en examinant l'étrange accoutrement de la flamboyante samaritaine, se demanda si elle se rendait à un bal

costumé. En effet, celle-ci portait une ample robe noire, du genre que les courtisanes revêtaient à l'époque victorienne et qui exposait exagérément leur décolleté, ainsi qu'un corset rouge lui comprimant douloureusement les côtes. En fait, en y réfléchissant bien, Alicia comprit que son style vestimentaire était plutôt d'inspiration gothique. Il ne lui manquait que le rouge à lèvres et les ongles noirs.

— Et voilà le travail, s'exclama la rousse en ouvrant la porte pendant qu'elle se remettait à la verticale.

— Merci infiniment ! Je te dois une fière chandelle ! Je m'appelle Alicia, j'ai emménagé ici il y a quelques semaines.

— Moi, c'est Juliette, répondit-elle en lui serrant la main. Je sais, tu étais facile à remarquer, avec tous ces beaux mâles en rut qui te tournaient autour... Tu devrais m'en présenter quelques-uns, un de ces jours.

Et ce fut ainsi que Juliette entra dans la vie d'Alicia.

Une amitié solide naquit rapidement entre les deux filles, n'ayant pourtant que très peu de choses en commun. Alicia, étant plus à l'aise avec les livres qu'avec les gens, possédait un tempérament plutôt taciturne et introverti. Elle s'habillait sobrement, respectait les lois et règlements, et s'adressait aux étrangers de manière courtoise et civilisée. Juliette, quant à elle, semblait chercher l'attention partout où elle passait. Véritable moulin à paroles autant avec ses amis qu'avec les inconnus, elle proférait des propos souvent offensants puisqu'elle parlait sans filtre. Elle s'habillait tous les jours comme si elle allait à un congrès de *cosplay*, endossant continuellement son personnage gothique et exhibant sans gêne ses attributs féminins, parfois même aux limites de l'indécence. Chaque semaine, Alicia avait l'impression de voir apparaître sur le visage de Juliette un piercing supplémentaire, donnant à penser qu'elle les collectionnait.

Du côté des relations amoureuses, elles étaient toutes deux célibataires malgré le fait qu'elles avaient des convictions diamétralement opposées sur le sujet. Même si elle avait déjà fréquenté des garçons et qu'elle avait perdu sa virginité, Alicia ne ressentait pas le besoin d'avoir un amoureux dans sa vie. Juliette, en revanche, était célibataire, car tous les hommes l'intéressaient, n'arrivant tout simplement pas à faire son choix. Et parfois, Alicia se demandait si Juliette n'avait pas également une certaine attirance pour les filles...

Elles avaient toutes deux une imagination débridée, l'un des rares traits de caractère qu'elles partageaient. Alicia aimait imaginer des univers merveilleux remplis de créatures aussi étranges que menaçantes, mettant en scène des personnages épiques devant accomplir des missions héroïques au péril de leur vie. Juliette, quant à elle, avait une imagination sans limites pour déformer la réalité, ainsi que pour choquer les gens avec son sens de la répartie hors du commun.

Les filles avaient fait le pacte de passer leur temps libre ensemble. Elles étudiaient ensemble, allaient au cinéma ensemble, magasinaient ensemble, se saoulaient ensemble. Quand Alicia ne passait pas la fin de semaine chez Juliette, c'est Juliette qui allait passer la nuit chez Alicia. Cependant, malgré cette complicité quasi fusionnelle, elles avaient décidé d'un commun accord que chacune garderait son appartement. « Je t'aime fort, sœurette, mais nous ne sommes pas encore un vrai couple », avait lancé un jour Juliette en plaisantant. En effet, sachant qu'il était important de conserver une certaine forme d'intimité, elles avaient convenu que chacune devait se réserver du temps pour soi. « Sinon, on va se mettre à s'engueuler comme un vieux couple, avait ajouté Juliette, et après on va être obligé d'avoir du *make-up sex* pour se réconcilier. »

Alicia, désormais ivre de bonheur, considérait que le premier jour du mois représentait le seul point négatif à propos de son nouvel appartement, c'est-à-dire quand Varken frappait à sa porte pour collecter le loyer. Non pas à cause du montant puisque la location était vraiment abordable, mais plutôt parce qu'elle avait toujours l'impression qu'il la déshabillait des yeux. Il avait cette étrange manie de la regarder sans jamais établir de contact visuel, la rendant inconfortable chaque fois. Également, Alicia ne discernait pas dans son regard ce désir concupiscent qu'avaient les détraqués sexuels. Elle y voyait quelque chose de plus sombre, de plus malsain.

— Tu as trop d'imagination, *bitch* ! avait lancé Juliette en plaisantant pour tenter de dédramatiser, Alicia lui ayant fait la remarque un soir qu'elles regardaient le DVD de *Pulp Fiction* sur son ordinateur portable tout en buvant de la *Smirnoff Ice* bleue. Varken ne peut pas être dangereux, il a peur des filles. À mon avis, c'est parce qu'il fantasme sur ton joli petit cul. Il espère sûrement un jour pouvoir le *spanker*.

— Pétasse, toi-même ! avait rétorqué Alicia sur le même ton humoristique. T'es juste jalouse de mes fesses parce que les tiennes sont

aussi énormes que celles de Nicki Minaj.

— Hé ! Espèce de blondasse frigide ! Mon cul n'est pas gros, il est simplement rebondi. Ça donne plus de poigne aux gars quand ils me prennent par en arrière.

— Quand ils te prennent DANS le derrière, tu veux dire !

Hormis pendant les cours à l'université, le seul moment où les filles étaient séparées était quand Alicia travaillait au restaurant chinois, puisque Juliette refusait obstinément d'entrer Chez Majjal. « C'est une question de principe, tu ne pourrais pas comprendre », avait-elle essayé d'expliquer. Alicia avait maintes fois tenté de savoir comment Juliette occupait son temps pendant qu'elle travaillait ; toutefois, la rousse se montrait constamment évasive et finissait par trouver une parade lui permettant d'éluder la question.

Un soir, appliquant du vernis sur leurs ongles chez Juliette, Alicia s'était rendu compte que son amie n'avait jamais expliqué comment elle arrivait à payer son loyer ou ses frais scolaires. Quand elle lui avait posé la question, la rousse avait affiché un air embarrassé avant de répondre le plus sérieusement du monde.

— Eh bien, j'hésitais avant de t'en parler. J'avais peur que tu me juges, je ne voulais pas gâcher notre amitié. Tu comprends, sœurte ? Promets-moi que tu vas rester mon amie, quoi qu'il arrive.

Alicia acquiesça, inquiétée par le ton dramatique employé. Juliette se mordit la joue en essayant de trouver la force de se confier.

— Je suis danseuse nue au Lady Mary Ann².

Alicia, figée d'étonnement, demeura coite longtemps après cette étrange révélation, estimant la chose probable puisque Juliette avait le physique de l'emploi, sans compter qu'elle avait une propension à l'exhibitionnisme. Puis, voyant la lueur de malice dans les yeux de son amie, elle comprit que celle-ci la faisait marcher, et elles éclatèrent de rire à l'unisson.

— Non, sérieusement, réponds à la question, exigea Alicia encore hilare.

— D'accord, d'accord. Je me fais du *cash* en suçant des bites.

— Arrête, je ne te crois pas, même si je sais que tu en serais bien capable.

— O.K., c'est bon, j'avoue. Je *deal* de la drogue. Tu es satisfaite ?

Alicia, cessant aussitôt de rire, croisa les bras tout en fixant son amie d'un regard qu'elle espérait sévère.

— Ça suffit, Juliette. Arrête tes niaiseries. Je veux savoir.

La rousse, cherchant à l'imiter, croisa les bras en toisant son amie, espérant lui faire perdre son air sérieux, sans succès. Elle finit par abdiquer puis, à contrecœur, expliqua sobrement :

— Je viens d'une famille d'entrepreneurs de Rivière-du-Loup qui ont plutôt bien réussi. Mon père était tellement ravi quand je lui ai annoncé mon intention de faire des études commerciales qu'il m'a offert de payer une partie de mes dépenses scolaires. Depuis le cégep, il me transfère un certain montant d'argent chaque mois. Voilà pourquoi j'hésitais à t'en parler. Je ne voulais pas que tu me prennes pour une *rich spoiled kid*. Je ne voulais pas que l'argent devienne un sujet de discorde entre nous.

Soulagée, Alicia gratifia son amie d'un sourire satisfait.

— Je comprends maintenant comment tu as fait pour t'offrir ce sac Gucci, même si c'est une imitation.

— Non, ça je l'ai volé, avoua Juliette candidement.

— Quoi ?!

— Mais non, je plaisante ! Qu'est-ce que tu peux être naïve...

Alicia lança un regard suspicieux à son amie, incertaine de la véracité de ses propos. Juliette n'avait aucune pudeur, aucune inhibition ; elle pouvait très bien être cleptomane de surcroît. Ou peut-être même souffrait-elle de mythomanie ?

En attendant que les ongles de leurs pieds sèchent tout en écoutant la chanson *She-Wolf* de la chanteuse colombienne Shakira, Alicia entreprit d'examiner les rares cadres de photos accrochés au mur du salon. L'une d'entre elles attira davantage son attention.

— C'est qui, le beau mec ? demanda-t-elle à son amie en pointant la photo du menton.

— C'était mon cousin William.

— C'était ?

— Ouais... Une histoire affreuse. On l'a sauvagement battu à mort. Il était journaliste et, d'après la police, il aurait fourré son nez là où il ne fallait pas. On n'a jamais trouvé le coupable... Il nous avait envoyé cette photo par *e-mail* quelques jours avant sa mort.

Sur la photo, le cousin de Juliette se trouvait au sommet d'une colline

verdoyante nimbée de lumière et souriait candidement devant l'appareil, ignorant le drame qui le frapperait quelques jours plus tard.

Tandis qu'Alicia continuait de contempler la photo, Juliette s'empara d'un sac et en ressortit une multitude de rubans de dentelle aux styles variés.

— J'ai besoin de toi, sœurlette, déclara-t-elle d'un ton un peu plus jovial. Tu vas m'aider à changer les rubans de mon corset.

Sans autre forme d'explications, Juliette retira son chandail puis dégrafa son soutien-gorge vert, exposant à l'air libre ses énormes seins blafards aux aréoles rose pâle parsemés de points de rousseur. Alicia, troublée, ne comprenait pas les intentions de son amie, jusqu'à ce que celle-ci lui tourne le dos. Elle ne put réprimer un hoquet d'ahurissement quand elle vit la quantité phénoménale de piercings dans son dos. Deux rangées parallèles d'anneaux incrustés dans sa peau partaient de la base de sa nuque et descendaient jusqu'au bas de ses reins, dans lesquels un long ruban blanc avait été élégamment enlacé.

— *Oh... my... fucking God !* s'écria-t-elle.

— On appelle ça un piercing en corset. C'est sexy, hein ?

— Depuis quand tu as ça dans le dos ? Pourquoi tu ne m'en as pas parlé plus tôt ?

— J'ai fait ça sur un coup de tête, l'autre jour. J'étais chez mon tatoueur en train de magasiner pour un autre piercing, hésitant entre le mamelon ou la langue, mais quand j'ai vu une fille ressortir avec ça dans le dos, j'ai tout de suite su que c'était ça qu'il me fallait.

Alicia, encore sous le choc, délaça délicatement, presque sensuellement, les rubans tout en comptant le nombre d'anneaux, mais elle s'arrêta après 20.

— Je ne comprendrai jamais cette obsession malade que tu nourris à l'égard des piercings. Je peux concevoir que tu en veuilles quelques-uns pour le côté sensuel et anticonformiste, mais on dirait que tu n'en as jamais assez. À mon avis, tu n'as pas besoin d'un autre piercing, tu as besoin d'une bonne thérapie.

— Dans ce cas, tu m'enverras ta facture de psychologue, ironisa-t-elle.

— Je ne te juge pas. C'est simplement que je n'arrive pas à imaginer le plaisir que tu retires à te faire torturer de la sorte.

— Justement, expliqua Juliette, c'est ce qui est paradoxal avec les

piercings. Chaque fois que l'aiguille perce ma chair, la douleur aiguë mais brève provoque des frémissements dans tout mon corps, de la tête aux pieds, en passant par mon vagin. Mon cerveau se déconnecte pendant le quart de seconde que dure la souffrance, puis je ressens une onde de plaisir jusque dans ma chatte. Se faire poser un seul piercing, c'est comme recevoir un seul coup de langue sur le clitoris. C'est agréable, mais on reste sur sa faim. Se faire poser un *corset piercing*, c'est comme se faire labourer le sexe par un étalon italien. C'était franchement jouissif ! Je suis ressortie de la boutique les bobettes inondées ! Rendue à l'appartement, j'ai envoyé ma petite culotte directement au lavage, puis je me suis ramoné le trou de la chatte avec un gros *dildo* pour calmer le feu que j'avais entre les deux jambes.

— Je crois qu'un enchevêtrement de rubans verts et noirs serait joli. Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Alicia.

Elle continua alors à fouiller dans le sac pour essayer d'orienter la conversation vers une autre direction, profondément troublée par les confessions intimes de Juliette.

[2.](#) Bar d'effeuilleuses à Québec.

Chapitre 5

Accueilli par un magnifique ciel bleu sans nuages où brille un soleil radieux, Peter sent son humeur s'améliorer à sa sortie de l'immeuble. « La journée s'annonce chaude », pense-t-il alors, réjoui, en prenant la direction du restaurant.

Il arrive à une intersection peu après un jeune couple patientant déjà au feu pour piétons et s'installe derrière eux. Le gars, avec ses longs cheveux grasseyeux, son chandail arborant le logo d'un groupe rock populaire et son vieux jeans troué, semble ridiculement catapulté des années 1980. « Il porte même une ceinture à balles de fusil, ricane mentalement Peter. Si au moins c'était des vraies balles. Je parie que ce gars-là n'a jamais touché à un *gun* de sa vie. »

La fille qui l'accompagne, en revanche, se révèle drôlement plus intéressante. « Une taille de guêpe, un p'tit cul ferme dans un short moulant, des jambes interminables... », observe-t-il.

— Hé ! Tête de gland ! C'est ma copine que tu reluques comme ça ?

Peter, ayant fixé les fesses de la fille depuis trop longtemps, comprend que son petit ami s'en est rendu compte. Celui-ci s'est retourné et jette maintenant un regard assassin sur Peter. Sa blonde, qui ne s'était rendu compte de rien avant de l'entendre se plaindre, se retourne également, intriguée.

Le regard de Peter abandonne les fesses de la fille pour se braquer sur le visage de son copain et, en découvrant l'horrible moustache agrémentant sa lèvre supérieure, Peter ne peut s'empêcher de pouffer de rire.

— Parce qu'en plus, tu trouves ça drôle, le cave ?

— *Calm down, buddy*, réplique Peter en s'efforçant de reprendre son sérieux. Je ne faisais rien de mal. Si ta copine a le droit de porter ce short, ça veut dire que j'ai le droit de la regarder. Si ça la dérange, elle a juste à ne pas s'habiller comme une *hooker*.

— Tu traites ma blonde de pute, criss de *bloke* ?

— Antoine, supplie la fille qui commence à être effrayée par l'agressivité

soudaine de son copain, c'est pas grave, oublie ça.

— Non, Isabelle, pas question de le laisser s'en tirer à si bon compte, s'emporte Antoine. Cet hostie d'anglais-là te dévore des yeux et il te traite de salope. C'est un détraqué qui mérite qu'on lui apprenne le respect.

Peter, nullement apeuré par les menaces d'Antoine, n'a pas envie de perdre son temps avec ce minable. Le feu pour piétons s'étant allumé, il s'apprête à les contourner afin de poursuivre son chemin, mais Antoine le retient fermement par l'épaule, lui bloquant le passage.

— J'ai pas fini avec toi, *douchebag*, rage Antoine.

— Moi, oui, réplique Peter.

D'un geste vif, il s'empare de la main d'Antoine sur son épaule et lui casse les doigts en les repliant brutalement dans le sens contraire de l'articulation, produisant un horrible craquement. Antoine, hurlant de souffrance, examine avec horreur les doigts de sa main décrivant un angle inhabituel. Puis, mû par la colère, il essaye de frapper Peter avec son poing valide. Celui-ci, habitué à se battre, esquivait facilement l'attaque et répliquait d'un direct du droit. Quand le poing de Peter s'abat sauvagement sur le nez d'Antoine, il en résulte un torrent de sang ainsi qu'un craquement qui ne laisse aucun doute quant à l'état du cartilage.

D'abord figé par le coup reçu, Antoine recommence à gémir de douleur. Il a le nez en compote, ses doigts cassés le font atrocement souffrir, ses yeux sont embués de larmes, sa bouche se remplit du sang qui pisse de ses narines et une partie de son visage est maintenant engourdie. Il pose délicatement sa main valide sur son visage, mais dès que ses doigts entrent en contact avec son nez, la douleur lancinante le fait sursauter. Il commence alors à pleurer comme un bébé.

La bagarre s'étant déroulée tellement rapidement, Isabelle n'a pas eu le temps de réagir. Elle écarquille d'abord les yeux d'effolement, puis tourne la tête vers Peter en le fusillant du regard.

— Maudit cave ! le vilipende-t-elle. Maudit sauvage ! Tu viens de lui casser le nez !

— Je sais, répond calmement Peter. Il a eu ce qu'il mérite.

Celle-ci, ne partageant pas son avis, tente rageusement de lui asséner des coups de pied sur les tibias avec ses souliers à talons, ce qu'elle réalise maladroitement d'ailleurs. Peter évite facilement les premières attaques à l'aide d'un agile jeu de jambes ; cependant, l'un des coups arrive à

l'atteindre. Surpris, il assène une gifle monumentale sur la joue d'Isabelle en guise de riposte. Celle-ci se fige aussitôt, stupéfiée par le choc ainsi que par le son produit par la claque, puis son visage se tord dans un rictus de souffrance et de haine. Elle porte la main à sa joue endolorie, ses yeux se remplissant de larmes.

— *Fucking frogs*, marmonne Peter en prenant congé du couple.

Il traverse la rue même s'il ne reste que deux secondes au feu de piétons, ignorant les automobilistes qui le klaxonnent, puis reprend sa route d'un rythme modéré, sifflotant gaiement. Curieux, il tourne la tête à gauche et à droite, observant la ville qui s'active autour de lui. Avant son départ du Québec, il se rendait rarement dans l'arrondissement de Sainte-Foy. Il conserve donc peu de souvenirs de ce coin de la ville. Seuls quelques bâtiments lui semblent familiers, si bien que tout le quartier paraît nouveau à ses yeux.

La devanture du restaurant Chez Majjal, aussi usée que démodée, donne à Peter une mauvaise première impression. Même s'il comprend que le bâtiment est âgé, il estime que le propriétaire aurait pu faire un effort pour moderniser la façade de son commerce afin de le faire entrer au XXI^e siècle. Habituellement, les universitaires préfèrent travailler dans des établissements branchés, des endroits à leur image où ils peuvent rejoindre leurs pairs, comme Starbucks³ ou Chez Victor⁴. Il ne comprend pas ce qu'Alicia pouvait apprécier dans ce restaurant pour y avoir travaillé pendant aussi longtemps.

Peter entre, nullement surpris par ce qu'il découvre à l'intérieur. Visiblement, la décoration a été refaite dernièrement, mais l'endroit dégage encore ce style vieillot et ancré dans le passé. L'ambiance n'est pas rétro chic, comme pouvaient l'être les restaurants Nickels dans les années 1990, elle est simplement démodée. Au moins, ça a l'air propre, se console-t-il.

« Comment un restaurant aussi déprimant a-t-il pu traverser les époques sans faire faillite ? »

La salle est vide malgré l'heure du dîner qui approche. Pourtant, les tables sont dressées et prêtes à recevoir les clients. Une femme d'âge mûr, affublée d'un tablier de serveuse, arrive en sortant des cuisines, la peau ridée de son visage la faisant paraître encore plus âgée.

— Ha ! Il me semblait bien avoir entendu quelqu'un entrer, s'exclame-t-elle d'une voix rauque, usée par des années de cigarettes. Choisissez une

table, Monsieur, je vous apporte le menu.

La femme enthousiaste parle trop fort, comme si elle avait un problème d'audition.

— Ce ne sera pas nécessaire, répond Peter sur le même ton pour être certain de se faire entendre, je ne suis pas venu pour manger. J'aimerais rencontrer le propriétaire.

— Majjal ? fait-elle en fronçant les sourcils. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a fait, encore ? Est-ce que vous travaillez pour la police ? demande-t-elle, suspicieuse.

— Non, Madame, je ne suis pas de la police. J'aimerais lui poser quelques questions à propos d'une employée.

— Vous voulez porter plainte ? Vous savez, on engage beaucoup d'étudiants. Et les jeunes aujourd'hui n'ont aucun respect pour les clients. Ils ne comprennent pas la notion de service à la clientèle et...

— Aucunement, Madame, la coupe-t-il, ne désirant pas entendre la suite de son monologue s'annonçant interminable. L'employée en question était ma sœur.

La femme plisse le nez en se grattant la tête avec ses doigts jaunis par la nicotine, cherchant à comprendre de quoi il s'agit. Abandonnant la partie, elle tourne les talons et part avertir Majjal se terrant aux cuisines.

Un homme bedonnant au visage joufflu arrive seul, quelques instants plus tard. Peter juge que son faux regard jovial lui donne un air sournois plutôt qu'amical. « Comment ce gars-là fait pour pisser ? » se demande-t-il en remarquant l'énorme ventre du propriétaire. « Il n'a probablement pas vu sa bite depuis des années. »

— Bonjour mon cher monsieur, s'exclame joyeusement Majjal en essuyant ses mains grasses sur son tablier déjà souillé de diverses substances que Peter est incapable d'identifier. Comment allez-vous ? J'ai cru comprendre que vous souhaitez que l'on parle de votre sœur ?

— En effet. Elle a mystérieusement disparu depuis quelques semaines en laissant son téléphone intelligent derrière elle, ce qui est plutôt inusité. Étant donné qu'elle travaillait ici, je croyais trouver sur son appareil des appels de votre part, ou des messages pour lui demander pourquoi elle ne se présentait pas au travail. Cette absence prolongée n'est certainement pas passée inaperçue.

— Vous savez, les jeunes... Ça fête trop et ça ne rentre pas travailler

sans même avertir. J'y suis habitué.

— Pourtant, ma sœur a travaillé ici pendant longtemps avant son incompréhensible disparition. Elle s'appelait Alicia.

Le restaurateur hausse les sourcils en écarquillant les yeux de ravissement. Peter comprend alors qu'il vient de faire le lien.

— Vous êtes le frère d'Alicia ? Il fallait le dire plus tôt !

— Une telle absence de sa part ne vous a pas inquiété ? D'après ce que j'en sais, son assiduité au travail était exemplaire.

— Écoutez..., commence-t-il en baissant le ton, comme s'il s'apprêtait à lui faire une confidence. Pour être honnête, je voyais bien qu'elle n'était pas trop dans son assiette, ces temps-ci.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demande Peter, plus étonné qu'intrigué.

— Je ne saurais dire, elle n'a pas cru bon m'en parler. Peut-être que la mort de votre mère l'a affectée davantage qu'elle ne le laissait paraître ? Je lui avais même suggéré de prendre quelques semaines de congé sans solde, question de mettre de l'ordre dans ses idées, ce qu'elle s'était empressée d'accepter. Puis un jour, je me suis rendu compte qu'on n'avait jamais convenu de sa date de retour.

— Son absence ne vous a pas mis dans l'embarras ? Une serveuse en moins...

— Bof ! Je suis habitué aux absences imprévues des universitaires. Au fil du temps, j'ai appris à me bâtir une bonne liste de serveuses suppléantes. Vous dites qu'Alicia a disparu ?

— En effet. Et je suis à sa recherche.

Le flair de Peter pour les affaires louches l'incite à se méfier de Majjal ; c'est pourquoi il choisit de demeurer vague à propos de sa sœur.

— Vous seriez aimable de me tenir au courant quand vous la retrouverez, d'accord ? Non pas que je m'inquiète, mais... Vous savez, je peux gérer le fait qu'elle ait décidé de démissionner sans m'avertir ; elle ne serait pas la première à l'avoir fait. Je ne lui en tiens pas rigueur. Toutefois, si elle souhaite toujours travailler ici, ça va me faire plaisir de lui redonner sa place. Elle faisait du bon travail et elle était agréable avec les clients. Ce genre d'employée modèle est rare à trouver, de nos jours.

— Bien sûr.

La vieille serveuse revient des cuisines avec, dans ses mains, des boîtes

blanches en carton sur lesquelles des sinogrammes rouges ont été imprimés. Majjal tourne la tête vers elle, insatisfait.

— Non, Georgette, je t'avais dit que le client avait annulé sa commande !

— Quoi ? Mais non, je n'ai rien entendu de tel !

— C'est parce que tu es rendue sourde. Il faut que tu en parles à ton médecin.

— Tu sais bien que je n'ai plus de médecin de famille, il a pris sa retraite. Je suis inscrite depuis des mois sur cette foutue liste d'attente du gouvernement, et ils ne m'ont toujours pas trouvé un nouveau docteur.

— Bon... encore de la nourriture que je vais devoir jeter...

Puis, Majjal se retourne vers Peter, comme s'il venait d'avoir une révélation.

— Prenez une boîte ! l'invite-t-il. C'est presque l'heure du dîner, vous devez avoir faim, non ? C'est la maison qui offre. Vous verrez, mes boulettes aigres-douces sont un vrai régal. On tuerait pour en manger chaque jour.

Sans même attendre la réponse, Majjal s'empare prestement d'une boîte et la donne à Peter. Celui-ci, surpris, la prend pour éviter qu'elle tombe par terre, tout en marmottant des remerciements.

— Je..., hésite Peter, je m'apprêtais à repartir...

— Pas de problèmes ! Vous les mangerez en chemin.

Peter prend l'emballage de baguettes que Majjal lui tend puis sort du restaurant. *Free meal...*, pense-t-il alors. *Why not ?*

Plutôt que de retourner à l'appartement d'Alicia, Peter décide de continuer à déambuler sur le Chemin des Quatre-Bourgeois et de manger son repas tout en marchant. En ouvrant la boîte, il découvre un mélange de nouilles de riz, de légumes sautés, de fèves germées et de boulettes de viande. Si le repas n'est pas attrayant visuellement, l'arôme, en revanche, le fait saliver. Il déchire l'emballage des baguettes avec ses dents, puis plonge les bâtonnets dans la boîte, extirpant une première bouchée qui le laisse perplexe. Peter ne se considère pas nécessairement comme un expert en gastronomie chinoise ; toutefois, il a dégusté assez de mets asiatiques à Vancouver pour savoir en apprécier la qualité. La première impression de son repas concorde avec celle du bâtiment : fade.

Il avale quand même sa bouchée et se laisse tenter par une des

boulettes qui, au dire de Majjal, sont délicieuses. Effectivement, en bouche, la sauce aigre-douce fait bien son travail ; cependant, quand il croque dans la viande, il reste surpris par sa texture quasi caoutchouteuse. Résistant à la tentation de recracher le tout, il se dit que c'est peut-être un mélange de viandes et de légumineuses. Il mastique longtemps avant d'avaler, puis jette un coup d'œil indécis au reste de son repas.

Relevant le nez de la boîte pour regarder devant lui, il aperçoit l'affiche d'un restaurant Subway. Aussitôt, sa décision est prise : à la première poubelle qu'il croise, il jette la boîte blanche pour aller s'acheter un bon sandwich. Or, avant d'arriver à destination, il passe devant un itinérant demandant l'aumône, assis sur une boîte en carton désassemblée. Plutôt que de lui donner de l'argent, puisqu'il sait très bien ce que le sans-abri en fera, Peter décide de lui offrir le reste de son repas. Le robineux, surpris, accepte quand même le don sans rouspéter, puis Peter continue son chemin silencieusement, satisfait de la bonne action qu'il vient d'accomplir. « Ça va être bon pour mon karma », pense-t-il en plaisantant.

Au Subway, il s'installe dans la file tout en appréciant l'air conditionné contrastant avec la chaleur du midi. Il compte ensuite le nombre de personnes devant lui, tout en estimant la durée que chacun peut prendre pour commander afin d'avoir une idée du temps qu'il risque d'attendre. Non pas qu'il soit pressé, c'est simplement une habitude.

« C'est un TOC », lui avait dit Alicia un jour, lors d'une de leurs discussions virtuelles où il lui avait révélé cette manie. « C'est un trouble obsessionnel compulsif. »

« Et alors ? » avait-il répliqué.

« Alors ? Ça veut dire que tu es bon pour être enfermé dans un asile ! » avait-elle répondu pour le taquiner.

« Pauvre Alicia, avait alors pensé Peter. Si tu savais toutes les horreurs dont je suis l'auteur, ce n'est pas dans un asile que tu m'enverrais, mais directement sur la chaise électrique. »

Peter se rappelle qu'à l'époque, il avait considéré la naïveté de sa sœur comme étant rafraîchissante et avait choisi de préserver le secret à propos de son travail le plus longtemps possible.

Pendant qu'il était dans la lune, la file d'attente avait considérablement diminué, si bien que c'est au tour de la vieille dame devant lui de commander. Toutefois, celle-ci prend son temps, hésite à chaque question

que lui pose l'employé qui doit souvent répéter pour qu'elle comprenne, change d'idée, puis modifie son choix... Peter sent son impatience se transformer en exaspération. « *Shit* ! Elle a eu 10 bonnes minutes pour y penser et faire son choix pendant qu'on attendait dans la file. C'est quoi son *hostie* de problème ? »

Peter réussit enfin à commander son sandwich. Il le paye et repart, les nerfs tendus. Ayant aperçu un parc urbain un peu plus loin avant d'entrer dans le bâtiment, il s'y dirige pour prendre son repas en pleine nature.

3. Chaîne de restauration réputée pour ses cafés hypercaloriques hors de prix.

4. Chaîne de restauration réputée pour ses hamburgers gourmets hors de prix.

Chapitre 6

Alicia verrouilla la porte derrière les derniers clients du restaurant qui portaient enfin, tout en soupirant de soulagement, ayant trouvé la soirée plus que pénible. Elle avait eu d'abord affaire à des clients capricieux à propos de la nourriture, qui avaient eu l'odieux de lui laisser un pourboire minuscule alors qu'elle leur avait offert un service irréprochable. Ensuite, elle avait dû endurer ce client pervers qui passait son temps à l'interpeller afin d'avoir l'occasion de la reluquer. Quand elle tournait les talons, elle sentait constamment son regard pénétrant fixer ses fesses. Ensuite, Majjal s'était trompé dans la préparation d'une commande. Du coup, elle avait dû subir à nouveau les foudres de clients mécontents ainsi que les conséquences négatives sur son pourboire.

Elle éteignit les lumières extérieures, puis fit un détour par le réfrigérateur afin de se servir une bonne canette de cola diète. La boisson glacée la fit frissonner en glissant dans sa gorge, comme si le liquide pétillant avait le pouvoir d'effacer ses tracas. Elle procéda ensuite à la fermeture de la caisse enregistreuse et du terminal de paiement.

Ces tâches accomplies, elle inséra l'argent ainsi que les différents relevés de vente dans une enveloppe, puis compta ses pourboires de la soirée. Tel qu'elle s'y attendait, le montant était ridicule en comparaison des recettes de son quart de travail. Elle se rendit dans la minuscule pièce servant de bureau à Majjal et lui remit l'enveloppe en échange de son chèque de paie. Celui-ci remarqua aussitôt son air dépité.

— Quoi ? demanda-t-il, inquiet. J'ai fait une erreur sur ton chèque ?

— Non, c'est le bon montant. C'est que... sans ma mère pour m'aider à payer mes études, les fins de mois sont difficiles, et ce, malgré mon nouvel appartement qui me coûte moins cher que le précédent. Et avec l'économie qui ralentit, les gens vont moins au restaurant, et ça paraît dans mes pourboires.

— Je suis désolé, Alicia, mais je ne peux pas augmenter ton salaire, si c'est ça que tu cherches à me dire.

— Non ! Aucunement. Je ne suis pas en train de te demander une augmentation. Tu m’as demandé ce qui n’allait pas, alors... voilà. C’est ça qui me tracasse. Je cherche une solution simple qui ne viendra pas encore chambouler toutes mes habitudes.

Alicia appuya son épaule contre le chambranle tout en croisant les bras, le regard dans le vague. Majjal pianota un instant sur le clavier de son ordinateur, puis s’arrêta, pensif, et dit :

— Tu te souviens du service que tu dois me rendre ?

Alicia hocha lentement la tête, cherchant à comprendre s’il y avait un lien avec ses soucis financiers.

— Il est temps que tu t’acquittes de ta dette.

Intriguée, elle décroisa les bras, puis s’approcha du restaurateur tout en replaçant une mèche rebelle derrière son oreille.

— Les membres d’un club privé aux habitudes... disons... « particulières » se rencontrent dans mon restaurant après la fermeture pour leurs réunions mensuelles. Ils me payent afin que je leur offre une expérience culinaire hors du commun, le tout accompagné de boissons excentriques. C’est le genre de gastronomie que je leur réserve et que je n’offre jamais à mes clients réguliers. Ils ont un budget assez impressionnant, car ils paient pour tout : la location de la salle à manger, la nourriture, les boissons, mon salaire ainsi que celui de mon hôtesse qui s’occupe du service. Leur prochaine réunion se tiendra dimanche, et je n’ai encore trouvé personne pour remplacer la fille qui me servait d’hôtesse depuis qu’elle m’a remis sa démission.

— J’accepte ! s’empressa de déclarer Alicia. C’est bien pour ça que tu m’en parles, n’est-ce pas ? Tu veux que je remplace ton hôtesse précédente ?

— Attends de connaître tous les détails avant d’accepter. Il y a une prime généreuse reliée à chaque réception, certes. Cependant, ils ont instauré une série de règlements inusités à respecter, et le plus important d’entre eux, c’est la confidentialité. Tout ce qui se passe pendant leurs réunions doit demeurer secret, même si ça te semble illégal. Tu comprends ?

— Tu sais que tu peux compter sur mon professionnalisme, acquiesça-t-elle en s’efforçant de dessiner un air sérieux sur son visage.

— Je vais t’envoyer par Internet le document contenant toutes les règles

que l'hôtesse doit respecter, ajouta-t-il en retournant son attention vers l'ordinateur. Prends-en connaissance et réfléchis-y bien, mais fais ça vite. J'ai besoin d'une réponse demain matin. Si tu acceptes, tu vas vraiment m'éviter une tonne d'ennuis.

Alicia prit congé du restaurateur, récupéra ses affaires et retourna chez elle à pied. En chemin, son téléphone intelligent l'avisa qu'elle avait reçu un nouveau message. C'étaient les fameuses règles que Majjal venait de lui envoyer. Intriguée par cette aura de mystère, elle examina le document pendant qu'elle marchait. À première vue, il n'y avait rien d'illégal dans ce qu'ils exigeaient, même que la plupart des règlements étaient assez banals. Cependant, elle sourcilla en lisant ceux qui étaient controversés, si bien qu'elle fut tentée de changer d'idée. Sur le coup, elle se dit qu'elle en discuterait avec Juliette pour avoir son opinion ; toutefois elle se ravisa. Elle savait très bien ce que son amie en penserait. Elle dirait : « Vas-y ! Fonce ! Arrête de faire ta sainte nitouche, espèce de blondasse frigide ! C'est de l'argent facile ! » Et elle aurait raison de penser ainsi. Alicia continua sa lecture et arriva à la section traitant de la rémunération.

— Bon sang ! s'exclama-t-elle à voix haute. Autant d'argent juste pour faire ça ?

Sa décision désormais prise, elle l'envoya aussitôt à Majjal par message texte.

Dimanche arriva rapidement. À l'heure prévue, elle entra dans le restaurant par l'accès arrière servant principalement aux livraisons, tel que mentionné dans le document, et suivit le couloir qui menait aux cuisines, où elle trouva le propriétaire refermant la porte du réfrigérateur.

— Je suis en retard ? demanda-t-elle puisqu'elle entendait déjà le brouhaha des invités situés dans la salle à manger.

— Mais non, il te reste encore une dizaine de minutes pour te préparer, la rassura Majjal. J'ai d'abord accueilli les membres du club à la porte avec une coupe de champagne, comme le veut la coutume. Les plateaux de nourriture et de boissons sont prêts, ils sont aux réfrigérateurs. Ils sont tous numérotés ; tu n'auras qu'à les apporter dans l'ordre selon l'horaire établi sur cette feuille. Tu as bien mémorisé les règles et effacé le message que je t'ai envoyé ?

Alicia acquiesça.

— Voici le complément à ton costume, tel que spécifié dans les

règlements, ajouta Majjal en remettant à Alicia une petite boîte en carton. J'ai accompli mes tâches ici ; alors je pars comme convenu. Je serai de retour à la fin.

Le restaurateur emprunta le même couloir qu'elle pour sortir du bâtiment, abandonnant Alicia à ses responsabilités. Celle-ci s'enferma dans le minuscule local dédié aux employés, retira sa veste ainsi que ses espadrilles, puis se débarrassa de tous ses vêtements, y compris son soutien-gorge, ne conservant que son string noir qu'elle réajusta sur ses hanches. Extirpant des souliers noirs à talons hauts de son sac à dos, elle les chaussa puis examina son reflet dans le miroir. De ses mains tremblotantes, elle ramassa ses cheveux en un chignon rapide tout en s'assurant que son rouge à lèvres était encore impeccable.

Elle paraissait nerveuse. Elle était nerveuse. « Quelle fille ne serait pas nerveuse avant de faire ça ? » demanda-t-elle à son reflet. C'était vraiment la chose la plus étrange qu'elle avait eue à faire à ce jour.

Ensuite, Alicia ouvrit la boîte remise par Majjal. Elle contenait un loup, c'est-à-dire un demi-masque en velours noir, du genre de ceux que portaient souvent les femmes dans les bals masqués. Elle le posa sur son visage, attacha les rubans de dentelle derrière sa tête afin de le maintenir en place, puis s'examina de nouveau dans le miroir. Étonnamment, le port du masque changeait totalement sa perspective ; elle avait l'impression qu'une étrangère se tenait désormais devant la glace. L'anonymat que le déguisement lui procurait l'aidait graduellement à lutter contre sa gêne. « Est-ce pour cette raison que Juliette porte toujours des vêtements aussi inusités ? Est-ce qu'en fait, elle porte un costume en permanence pour masquer sa véritable identité ? »

Elle inspira profondément en examinant sa menue poitrine qui se soulevait. Voilà. Elle était prête. Il ne lui restait qu'une chose à faire : mettre les bouchons d'oreilles, tel qu'exigé.

Ses talons claquant bruyamment sur le vieux plancher usé, elle retourna dans les cuisines d'un pas déterminé et étudia le plan de service.

1 h 00 : Plateau #1 - Délices de Patrice.

1 h 06 : Plateau #2 - Jus de Manu.

1 h 12 : Plateau #3 - Bouchées de Josée.

1 h 18 : Plateau #4 - Boisson de Marion.

1 h 24 : Plateau #5 - Salade de Jade.

Et la liste continuait ainsi jusqu'à 2 h, chaque service étant planifié à un intervalle de six minutes du suivant, chaque plateau portant un nom qui rime avec son contenu.

« On dirait des noms de déjeuners servis Chez Cora, ironisa Alicia. Ça doit être le nom de la personne ayant inventé la recette. »

Elle s'empara du premier plateau, remerciant Majjal de les avoir numérotés car elle aurait été incapable de déterminer lequel était lequel, puis se dirigea vers la salle à manger, ayant l'impression que la timidité la faisait rougir jusqu'à la racine des cheveux.

En franchissant le seuil, elle remarqua d'abord que toutes les tables ainsi que toutes les chaises avaient été retirées afin d'offrir un espace dégagé aux convives. L'éclairage était tamisé, et on avait tiré les rideaux devant les fenêtres afin de garantir la discrétion.

Alicia s'était attendue à voir tous les regards se tourner vers elle en pénétrant dans la pièce ; or, son arrivée passa pratiquement inaperçue. Une cinquantaine d'invités discutaient par petits groupes, tous élégamment vêtus de leur tenue de soirée. Les hommes portaient un chic smoking traditionnel noir, tandis que les femmes avaient revêtu d'élégantes robes de bal de la même couleur. Les jambes flageolantes, Alicia se promenait dans la pièce. Quand les gens l'apercevaient, ils se servaient à même le plateau tout en continuant de l'ignorer.

Le détail le plus insolite de ce rassemblement, outre le fait qu'elle se baladait quasiment nue parmi des étrangers, était le masque qu'ils portaient tous : un masque de cochon rose en plastique. Si ce n'avait été de sa nervosité galopante, elle aurait éclaté de rire.

« Ne pas établir de contact visuel », pensa-t-elle tout en commençant à distribuer la nourriture, se remémorant par cœur les règles afin de l'aider à se concentrer sur sa tâche. « Ne pas leur adresser la parole. Porter les bouchons afin de ne pas entendre leurs conversations. Ne pas les toucher. Respecter l'horaire. Ne pas toucher à la nourriture. Ne pas manger la nourriture. N'offrir rien d'autre que les plateaux prévus. »

La liste des règles était longue ; toutefois, elle les connaissait toutes, même celles concernant la préparation pour la nuit – le string, la nudité, l'épilation, les talons, le masque. La liste contenait également quelques indications dans le but de la rassurer, par exemple la promesse que personne ne lui ferait de proposition indécente. En fait, aucun des invités

n'était autorisé à lui adresser la parole. Plus la nuit avançait et plus Alicia gagnait en confiance.

Au dernier service, Alicia se pencha pour s'emparer du plateau, mais un des bouchons se délogea de son oreille, puis roula rapidement sur le sol et termina sa course sous l'énorme réfrigérateur industriel.

— Oh non !

En panique, elle se précipita sur le sol pour essayer de le récupérer, le froid du plancher lui cinglant l'extrémité des seins ; cependant, elle en était incapable, même en allongeant le bras.

« Oh non ! Merde ! Merde ! Merde ! Qu'est-ce que je vais faire ? »

Y avait-il d'autres bouchons quelque part dans le restaurant ? Avait-elle le temps de chercher ? Affolée, elle jeta un coup d'œil à l'horloge sur le mur. Découvrant qu'il ne lui restait qu'environ 10 secondes pour émerger des cuisines afin de respecter l'horaire, son cœur ne fit qu'un bond dans sa poitrine. Allaient-ils réellement s'en rendre compte si elle effectuait ce dernier service avec une minute ou deux de retard ? Allaient-ils réellement s'en rendre compte si elle effectuait ce dernier service avec un seul bouchon ? Jusqu'ici, personne ne lui avait prêté la moindre attention. C'était un risque à prendre.

Se redressant d'un bond, elle épousseta la poussière récoltée sur le sol, puis s'empara du plateau et se dirigea vers la salle, le cœur battant la chamade. Ce dernier service exigea de sa part des efforts titanesques afin de faire abstraction des bruits et des conversations autour d'elle. Afficher un calme olympien malgré l'anxiété qui lui déchirait les entrailles relevait de l'exploit. Elle avait constamment l'impression de marcher sur des œufs. Chaque fois qu'un convive allongeait le bras pour s'emparer d'un mets sur son plateau, elle anticipait avec effroi une salve de réprimandes qui, heureusement, ne vint jamais.

— Déjà le dernier service ? s'exclama une invitée à l'intention de son interlocuteur. Comme c'est dommage...

« Surtout, n'écoute pas », se sermonna Alicia.

— ... qu'à appeler ma secrétaire demain matin, dit un autre invité. Elle trouvera un trou dans mon agenda, et on pourra voir ensemble comment faire tomber cette accusation de viol. Je suis certain...

« Alicia, tu n'as pas entendu ça... »

— ... agréable. Cette fois-ci, je suis vraiment surpris par la qualité des

viandes fournies par Ferkel, déclara un autre invité.

« Non, n'écoute pas, Alicia. »

— Trois hommes en même temps, c'est vraiment le pied, révéla une invitée à une autre. Un dans chaque trou. Je n'ai jamais connu d'orgasme aussi intense.

« Merde, Alicia, ferme tes oreilles ! Tu vas devenir folle ! »

— ..., alors j'ai dit à Ferkel qu'à partir de maintenant, j'exigeais de la viande fraîche pour toutes nos réunions. Je lui ai fait comprendre qu'au montant que nous lui versions, sa maudite viande congelée était inacceptable.

— Je suis d'accord avec toi. Mais en même temps, avoue que c'est plus facile pour lui de se fournir directement à partir de la m...

« Non, Alicia, tu n'as rien entendu. »

— Depuis que ma femme a accouché des jumeaux, elle ne veut plus rien savoir du sexe. Mais j'ai trouvé une solution. Chaque mardi après-midi, je quitte le bureau plus tôt et je me rends chez ma maîtresse. Tu sais comment les rousses peuvent avoir un tempérament fougueux ? Eh bien, laisse-moi te dire que celle-là dépasse tout ce que j'ai connu. Elle me fait des choses, *man*... ! Tu ne pourrais même pas y croire ! L'autre jour ...

« Enfin ! J'ai terminé ! Vite, Alicia, sors de là avant que quelqu'un remarque le bouchon manquant. »

Alicia rapporta le plateau en cuisines, puis s'empressa de s'enfermer dans le local réservé aux employés. Bouleversée, la respiration haletante, elle se débarrassa de ses souliers qui commençaient à la faire atrocement souffrir. Elle retira le masque, puis dénoua son chignon et secoua la tête pour que ses cheveux reprennent leur position naturelle. À nouveau, elle croisa son reflet dans le miroir, en s'y attardant longuement.

La blondinette qui la fixait effrontément semblait différente, mais non pas physiquement : le changement était plus subtil. Son regard avait perdu son éclat de naïveté, ses lèvres peintes en rouge semblaient s'étirer dans un rictus suffisant, la jeune femme prude s'était effacée pour laisser la place à une version plus volontaire.

« Ce n'était pas si mal, après tout. »

Elle se rhabilla lentement tout en passant en revue l'heure qui venait de s'écouler, mais surtout, elle se remémora les discussions qu'elle n'était pas censée avoir entendues. « Quel genre de club est-ce donc ? Qu'ont-ils en

commun ? À quoi servent ces réunions ? » Elle savait qu'elle n'aurait jamais de réponses, d'autant plus qu'elle se devait de respecter le secret, tel que spécifié dans les règles.

Elle sortit de la pièce avec son sac à dos contenant ses affaires, surprise par le silence qui régnait désormais. Elle se rendit en cuisines, croyant y retrouver Majjal ; cependant, celui-ci brillait par son absence. Intriguée, elle se dirigea vers la salle à manger pour vérifier. Lorsqu'elle franchit le seuil, elle vit le restaurateur serrant la main d'un des invités qui portait encore son masque. Sinon, la pièce était déserte.

Elle sursauta silencieusement en apercevant les deux hommes puis, par réflexe, elle recula d'un pas et s'adossa derrière le mur afin de s'y cacher. Sa respiration reprit aussitôt un rythme saccadé, son cœur tambourinait dans sa poitrine désormais vêtue, elle sentait son estomac se nouer. Avait-elle fait une erreur en revenant dans la pièce ? Elle avait l'impression que les deux hommes n'avaient pas eu le temps de la voir, mais en était-elle réellement certaine ? Tout s'était passé si vite...

Elle entendit claquer la porte avant, puis des bruits de pas qui s'approchaient calmement dans sa direction. Elle crut ne discerner qu'une seule personne ; alors elle tenta sa chance et émergea de sa cachette.

— Ah ! Alicia ! Tu n'es pas encore partie ! Et puis ? As-tu apprécié ton expérience ?

Majjal était désormais seul. S'il l'avait vue arriver quelques secondes plus tôt, il faisait celui qui n'avait rien remarqué.

— J'ai été décontenancée les premières minutes, mais une fois la surprise passée, je crois que je me suis bien acclimatée.

— Tant mieux. Je viens de discuter avec le président du club avant son départ. Il dit être satisfait de tes services et voudrait que tu reviennes à leurs prochaines réunions. Est-ce que ça t'intéresse ?

Alicia acquiesça sans hésiter.

— Parfait ! Oh ! Pendant que j'y pense...

Il plongea la main dans la poche de son pantalon et en extirpa une énorme liasse de billets bruns. Il en compta plusieurs et les tendit à Alicia.

— Tel que convenu, voici ta rémunération pour la soirée. Le président m'a autorisé à te verser un petit extra. Il dit qu'il a un faible pour les blondes.

Alicia s'empara avidement des billets. Il y avait longtemps qu'elle n'avait

pas eu une telle somme entre les mains... ni même dans son compte en banque !

— Il dit que tu pourrais gagner de généreux pourboires supplémentaires si tu acceptais de lui rendre certains petits services lors des prochaines réunions.

— Comme quoi ? demanda-t-elle, soudainement nerveuse.

— Je n'en ai aucune idée. Je ne suis que le chef cuisinier, je ne suis pas autorisé à assister à leurs réunions. C'est pourquoi je quitte au début pour ne revenir qu'à la fin. Il n'y a que toi qui sais exactement ce qui s'est passé ce soir.

— Bien..., hésita-t-elle. Je vais y réfléchir.

« Ça va dépendre surtout de la vitesse à laquelle tout cet argent va disparaître », conclut-elle.

Chapitre 7

Arrivé au parc urbain, Peter constate qu'il n'est pas le seul à avoir eu l'idée de profiter de la belle température. Un peu partout sur les zones gazonnées sont installés des gens pour pique-niquer, pour bronzer ou simplement relaxer. Il aperçoit également, dispersées çà et là, plusieurs filles allongées à plat ventre sur une couverture, dépourvues de leur haut de maillot. Certaines feuillettent des revues, d'autres ont le nez plongé dans leur livre — d'ailleurs, en marchant près d'une magnifique rousse, il découvre qu'elle est totalement captivée par sa lecture du dernier tome de la série *fantasy* L'Ordre des moines-guerriers Ahkena — certaines écoutent simplement de la musique tandis que d'autres semblent endormies. Il remarque également un attroupement d'hommes dans la jeune vingtaine, torse nu, fiers d'exposer leurs abdominaux glabres, jouant au frisbee malgré la chaleur.

Les quelques rares tables en bois étant occupées, Peter pénètre dans la petite forêt à proximité, cherchant un endroit ombragé et paisible. Il finit par dénicher l'emplacement parfait, au pied d'un grand chêne en retrait du petit sentier, où il s'installe à même le sol. Puis il déballe son sandwich et mord dedans à pleines dents. Ironiquement, il considère ce sous-marin issu d'une chaîne de restauration rapide comme hautement plus gastronomique que la merde servie par Majjal.

Une fois son repas englouti, il ferme les paupières et s'adosse à l'arbre. Il se laisse bercer par la douce brise chatouillant son crâne rasé, tout en appréciant la symphonie sylvestre ainsi que l'ombre bienveillante de la canopée. La nature a toujours eu cet effet apaisant sur lui, et il regrette de ne pouvoir en profiter plus souvent. Pourtant, ce n'est pas la verdure qui manque à Vancouver ; c'est plutôt son travail qui l'empêche de prendre le temps d'en profiter. « Vraiment ? » pense-t-il aussitôt, doutant lui-même de cette fausse excuse.

Sa quiétude est bouleversée peu à peu par d'étranges sons que lui apporte sporadiquement la brise. Aux oreilles de Peter, ça ressemble à des

couinements ou à des grognements que pousserait un animal. Ou bien est-ce plutôt des rires qu'il entend ? À moins que ce ne soient des sanglots ? Son imagination s'emballe malgré lui, comme s'il était incapable de la mettre en veille quelques instants. Il finit par ouvrir les yeux, agacé que ce moment de calme ait été rompu par quelque chose d'aussi anodin, puis se lève et suit le sentier.

Traversant le parc urbain en sens inverse, il sent son téléphone vibrer. Il s'en empare, constatant qu'il vient de recevoir un texto d'une certaine *Mistress Juliet*. Il comprend alors qu'il s'agit de l'étrange voisine de sa sœur. En plus de s'être ajoutée dans les contacts de Peter plus tôt, elle a même eu le temps de prendre en note son numéro. Il active l'application de clavardage tout en continuant de marcher et s'esclaffe en voyant la moue exagérée sur la photo de profil de l'excentrique rousse.

« Peter ? Té où ? »

« Passé Chez Majjal. PK ? »

« Suis retournée à l'appart d'Alicia, té pas là. Tu veux dîner avec moi ? »

« *Sorry. It's done.* »

Peter voit s'afficher sur l'écran une suite d'émoticônes aux yeux écarquillés.

« STP ne me dis pas que tu as mangé la merde de Majjal ? »

« Il m'a offert une boîte à emporter, j'ai pas aimé les boulettes *sweet & sour*, m'en suis débarrassé. Suis arrêté chez Subway. »

« OUF ! »

« LOL ! PK OUF ? »

« Y'a des rumeurs. Les boulettes ne seraient pas composées de bœuf ou de porc. »

« C'est du chat ? »

« Non. De la chair humaine. »

« LOL »

« C'est pas des *jokes* ! J'y croyais pas non plus, jusqu'à ce qu'Alicia me confie ses craintes. »

« Comment elle a pu savoir ? »

« Le fournisseur de Majjal est Viandes Serigala. Alicia y a fait un stage. Elle a peut-être vu qqc. »

« *OK. Gotta go. Talk 2U later.* »

Peter ouvre son application *Facebook* et accède au profil d'Alicia, cherchant à vérifier les propos de Juliette, dont la personnalité exubérante

l'incite à la prudence. « Les *attention whore* ont souvent tendance à mentir pour se rendre intéressantes. » Toutefois, il doit donner raison à Juliette ; le profil de sa sœur mentionne qu'elle a travaillé pendant quelques semaines chez Viandes Serigala. Mû par la curiosité, Peter explore la page *Facebook* de l'entreprise ainsi que leur site Internet et découvre que l'usine est située à Lévis. « Lévis ? » s'étonne-t-il. « Pourquoi aller travailler aussi loin ? » Hormis ce détail, rien de particulier n'attire son attention, l'usine de transformation de viande ayant l'air assez banale. « Justement, Alicia est décédée à Lévis, se souvient-il, même si elle n'y travaillait plus à ce moment. Et si Juliette avait raison ? Et si Alicia était tombée par hasard sur des informations compromettantes, un terrible secret qui lie les deux entreprises, au point qu'on veuille se débarrasser d'elle, puis maquiller son meurtre en overdose ? »

Ayant enfin l'impression de tenir une piste, Peter range son téléphone dans sa poche et accélère le pas, remontant la rue en sens inverse jusqu'à son véhicule. En chemin, il recroise le SDF à qui il a donné la nourriture chinoise. Celui-ci se tient en position fœtale, gémissant, grelottant malgré la chaleur et ses lourds habits crasseux. Des flaques de vomissure souillent son plancher de carton ainsi qu'une partie de sa longue barbe en broussaille. « Je le savais, pense aussitôt Peter. Il a préféré échanger son repas contre une bouteille d'alcool de mauvaise qualité, et ça l'a rendu malade. Espèce d'ivrogne. »

Penser à l'alcool lui fait prendre conscience qu'il a le gosier sec sous ce soleil de plomb. Croisant un dépanneur sur sa route, il n'a pas besoin de réfléchir bien longtemps avant de s'y arrêter pour s'acheter une boisson froide. La climatisation de l'établissement moderne l'accueille de sa bienveillante fraîcheur, l'invitant du coup à s'y engouffrer davantage. Peter se rend sans hésitation vers les réfrigérateurs, s'empare d'une bouteille d'eau ainsi que d'une canette de *Red Bull*, puis se dirige vers la caisse enregistreuse.

Un client termine sa transaction et quitte le commerce, puis c'est au tour de la personne âgée juste avant Peter. « Il est certainement célibataire », pense-t-il en remarquant son horrible bermuda taché, ses sandales, ainsi que ses bas bruns enfilés jusqu'aux genoux, « car sa femme ne l'aurait sûrement pas laissé partir de la maison vêtu ainsi ». Le vieil homme chauve dépose sur le comptoir sa caisse de bières à température de la pièce — six

Molson tablette, aurait dit le père de Peter — puis examine avec avidité le présentoir de loteries.

— Je vais prendre une poule aux œufs d'or, déclare-t-il au caissier de sa voix chevrotante, pis une roue de fortune, pis un gagnant à vie, pis un d'même à 1 \$, pis... en as-tu des nouveaux ?

Le commis, un adolescent boutonneux ayant seulement hâte que son quart de travail finisse pour aller rejoindre ses amis, répond au vieillard sans trop démontrer d'enthousiasme. Il en pointe quelques-uns tout en marmonnant qu'il n'est pas trop au courant des nouveautés.

— Non, celui-là, y'é sorti l'mois passé, s'empote le client, indigné que le caissier soit incapable de lui répondre adéquatement. J'veux juste acheter des nouveaux parce qu'au début, y sont plus payants !

« *Shit* ! C'est une conspiration, ou quoi ? Aujourd'hui, je passe mon temps à attendre après des crisses de ti-vieux qui n'arrivent pas à se décider.

»

Peter soupire d'exaspération tout en s'efforçant de garder son calme. Il balaye le local du regard, essayant de se changer les idées, puis aperçoit le présentoir à revues. Il distingue plusieurs magazines inconnus, semblant ne contenir qu'un ramassis de potins puérils, déçu de ne voir aucune revue pornographique dans le lot, tout le contraire de ses années d'adolescent. « Les tentacules d'Internet s'insinuent dans toutes les sphères de la société », conclut-il.

— Bon... j'veis en prendre un d'même, pis un d'même, pis un d'même, dit finalement le vieillard en pointant ses choix. NON ! Ne prends pas le premier dans la pile, c'est malchanceux, prends le troisième de chaque.

— D'accord, monsieur, répond nonchalamment l'adolescent en soupirant, tout en exécutant les ordres énoncés.

Celui-ci pianote ensuite sur sa caisse enregistreuse pour faire payer le client.

— Asteure, tu vas valider mes Lotto 6/49 pis mes Banco ; je pense que j'ai gagné un p'tit montant.

Fuck ! s'écrie mentalement Peter, arrivant difficilement à contenir son impatience. S'il n'avait pas aussi soif, il abandonnerait ses articles et repartirait sur-le-champ.

— Non, monsieur, répond le commis qui finissait de vérifier le tout à l'aide de la valideuse. Aucun de vos billets n'est gagnant.

— Comment ça ? s'emporte violemment le client. J'ai vérifié mes combinaisons dans le journal ce matin ; y'en a un qui est gagnant, je l'sais.

— Vous avez probablement pris le mauvais journal ; ça devait être celui d'hier.

— Es-tu en train de dire que je suis rendu trop sénile pour vérifier mes billets ?

— Non, Monsieur, c'est pas ça que j'ai dit. Je dis juste que vous vous êtes sûrement trompé.

— Non, c'est toi qui t'es trompé. Recommence. T'as mal pitonné sur ta machine.

— Bon, d'accord, abdique le commis, déjà las de s'obstiner avec ce client récalcitrant.

À bout de nerfs, Peter contourne la personne âgée, met ses articles sur le comptoir et s'adresse au commis.

— *Listen, pal*, j'en ai plein le cul d'attendre après *Mister Magoo*. Je prends une bouteille d'eau pis un *Red Bull*, je te laisse 10 piasses. Je le sais que c'est trop, mais tu garderas le change. Salut.

Peter, abattant brutalement du plat de la main le billet de 10 dollars sur le comptoir devant un caissier ahuri qui ne sait pas trop comment réagir face à autant d'exaspération, tourne les talons avec ses achats.

— Té pas obligé de t'énarver, l'jeune ! lui lance le vieil homme avec acrimonie.

— *Shut up, old fart* ! marmonne Peter en franchissant le seuil de l'établissement.

Happé par un mur de chaleur à sa sortie, il regrette presque la climatisation du commerce. Sans plus attendre, il débouche sa bouteille d'eau et en boit la moitié d'une traite. Il avale le reste par petites gorgées tout en marchant jusqu'à sa voiture. Rendu dans sa BMW, il démarre la climatisation, puis programme le GPS en lui fournissant l'adresse de Viandes Serigala. Pendant que l'appareil acquiert le signal satellite, il ouvre sa canette de *Red Bull* avant de s'engager dans la circulation. Quand le GPS lui indique enfin le chemin le plus rapide pour se rendre à Lévis, il se trouve déjà sur le tablier du pont Pierre-Laporte.

L'appareil le guide ensuite sur les différents chemins, le menant jusqu'aux bureaux de Viandes Serigala en bordure des voies rapides. Plusieurs voitures occupent le stationnement ceinturant le grand édifice à la

devanture moderne et accueillante. Visiblement, l'usine vieille de plusieurs dizaines d'années a été rénovée et rajeunie afin de correspondre aux standards du XXI^e siècle, ainsi qu'aux nouvelles tendances en matière de design industriel. Peter gare sa voiture dans l'espace de stationnement dédié aux visiteurs, puis entre dans le bureau des ventes.

Le style épuré ainsi que l'éclairage naturel rendent justice aux talents du décorateur, ayant su donner à la pièce un look à la fois branché et professionnel. À son arrivée, Peter est accueilli par une jeune réceptionniste élégante et tout en sourire. Avec ses longs cheveux bruns, son tailleur austère ainsi que ses lunettes, il estime qu'elle ressemble davantage à une bibliothécaire sexy. Aussitôt, il se rappelle qu'il n'a toujours pas rappelé Laurence.

Peter se présente, puis explique la raison de sa visite.

— On m'a informé que ma sœur Alicia Wolf aurait travaillé ici pendant quelque temps, et je cherche à confirmer le tout.

— J'ai été engagée il y a peu de temps, explique la réceptionniste ; alors il y a de bonnes chances pour que ça se soit passé avant mon embauche. Et puis, de toute façon, je ne connais pas encore tous ceux qui travaillent pour l'entreprise. Laissez-moi consulter le registre des employés, son nom y figure peut-être encore.

La jeune femme consulte l'ordinateur pendant un moment.

— Je suis désolée, dit-elle d'un air navré, je ne trouve rien dans le système informatique. Souhaiteriez-vous rencontrer Ferkel, le propriétaire ? Il est ici aujourd'hui et pourra vous renseigner mieux que moi.

— Oui, c'est une bonne idée.

— Il est occupé pour le moment, mais il devrait être disponible sous peu. Je vais l'aviser de votre présence. Entre-temps, je vous invite à patienter dans notre coin détente, juste là-bas.

La réceptionniste pointe vers une section de la pièce où sont disposés des fauteuils modernes, accompagnés d'une table basse avec quelques revues.

— Voudriez-vous un verre de thé glacé, en attendant ?

— Non, merci, ça ira.

Peter sourcille en entendant sa proposition, puisqu'habituellement on offre du café ou de l'eau, mais il ne s'en formalise pas. Il s'installe sur un des fauteuils, le trouvant assez confortable, puis s'empare d'une revue. Il

commence à peine à la feuilleter quand une voix masculine l'interpelle.

— Monsieur Wolf ? Je suis Ferkel, le propriétaire. Comment allez-vous ?

Peter lève les yeux du magazine et découvre un homme mince d'une cinquantaine d'années dégageant une arrogance n'ayant d'égal que son costume italien hors de prix. Celui-ci lui tend une main chaleureuse tout en affichant un sourire suffisant sur son visage imberbe.

— Je vais bien, dit Peter en répondant à sa poignée de main. Merci de me recevoir à l'improviste.

— Passons dans mon bureau, nous serons plus à l'aise.

Ferkel entraîne Peter dans un étroit couloir jusqu'à une lourde porte se distinguant des autres par son caractère luxueux, si bien que Peter aurait deviné qu'il s'agissait de son bureau sans même avoir eu à le suivre. Ferkel referme la porte derrière eux et invite Peter à prendre un siège.

— Voudriez-vous un verre de thé glacé avant de commencer ?

— Non, merci.

« Mais c'est quoi cette obsession pour le thé glacé, ici ? » critique mentalement Peter.

— Monsieur Wolf..., commence Ferkel en s'asseyant derrière son bureau.

— Peter, le corrige-t-il.

— Peter, j'ai cru comprendre que vous étiez le frère d'Alicia ? Je ne savais pas qu'elle avait un frère.

— Vous avez connu Alicia ? Est-ce qu'elle a effectivement travaillé ici ?

— Tout à fait. Pas assez longtemps, malheureusement.

— Et que faisait-elle pour vous ? Vous m'excuserez, mais je comprends difficilement le lien entre ses études en littérature et la nature de vos activités commerciales...

Ferkel s'esclaffe aussitôt. Peter, piqué au vif, croit déceler une pointe d'insolence dans son rire.

— Vous avez raison. À première vue, ce n'est pas une combinaison naturelle. Or, il se trouve que les étudiants en littérature sont très recherchés pour la qualité de leur français. Il y a plusieurs mois, nous avons entamé un projet de refonte de notre site Internet et nous avons besoin de quelqu'un pouvant valider nos textes. Votre sœur m'a été recommandée par une connaissance commune. Cette personne ne tarissait pas d'éloges à son égard, si bien que je l'ai engagée sans autre formalité. Étant donné que

nous avons été très satisfaits des résultats de ses premières attributions, nous en avons profité pour réviser avec elle notre certification ISO. J'ai été agréablement surpris par son sens de l'organisation ainsi que par son esprit cartésien. Je peux vous assurer qu'à la fin de son stage, elle ne se contentait plus de corriger des textes. Elle m'a fait épargner probablement trois mois d'ouvrage et, comme vous le savez, le temps c'est de l'argent. Je lui ai offert de continuer à travailler ici à la fin de son stage ; cependant, elle souhaitait auparavant terminer ses études. Ce que je respecte tout à fait, croyez-moi. J'étais prêt à attendre qu'elle obtienne son diplôme pour réitérer mon offre. L'annonce de son décès m'a bouleversé. D'ailleurs, je tiens à vous offrir mes plus sincères condoléances, Peter.

— Merci.

Puisqu'il faut quelques instants à Peter pour saisir toute l'ampleur des propos de Ferkel, celui-ci interprète ce court silence comme une autorisation à reprendre son monologue, lui qui semble tant aimer s'écouter parler avec son air pompeux.

— Elle était une femme étonnante. Épatante, même. C'est triste de voir un être humain si exceptionnel s'éteindre si tôt.

— Dites-moi donc : comment avez-vous appris l'annonce de sa mort ?

Peter arrive difficilement à comprendre de quelle manière le propriétaire d'une usine de transformation de viande à Lévis pouvait être au courant, alors que le restaurateur l'employant sur une base régulière n'en savait rien. Sauf si Majjal avait menti, comme l'estime Peter.

— Lévis est une agglomération relativement tranquille. Quand une fille est arrêtée nue sur l'autoroute 20 et qu'elle décède subitement à l'hôpital, ça ne prend pas de temps pour que la nouvelle fasse le tour de la ville.

— Justement, je me demandais : que faisait-elle à Lévis ? Car Alicia habitait à Sainte-Foy. Était-elle passée vous voir le jour de sa mort ?

— Non, je ne crois pas, répond Ferkel en fronçant les sourcils. Laissez-moi vérifier dans mon agenda. C'était quel jour, exactement ?

Peter lui communique l'information pendant que Ferkel interroge son téléphone intelligent.

— Non, elle ne figure pas dans mon agenda de cette journée ni des jours précédents, d'ailleurs..., commence-t-il. Ah ! En revanche, j'ai reçu un appel de sa part cette journée-là. Par contre, je ne me souviens pas de la teneur de notre discussion, vous m'en excuserez. Le sujet devait être banal.

— Donc, cette nuit-là, elle se trouvait à Lévis, mais elle ne vous a pas rendu visite ?

— Je crains que non. De toute façon, l'usine est fermée pendant la nuit. Même si elle était venue, elle se serait butée à des portes verrouillées. J'imagine, par vos questions, que vous tentez de vous expliquer les circonstances de sa mort ?

— En effet. Le légiste a affirmé avoir trouvé des traces d'une drogue hallucinogène dans son sang. J'imagine mal ma sœur prenant de la drogue. Ça ne cadre pas avec son tempérament.

— Vous savez, la rectitude de notre société moderne provoque souvent un déphasage dans la personnalité des gens. Le jour, quand nous sommes au travail ou à l'école, nous exposons aux autres une facette plus vertueuse, plus intègre de notre personnalité. Nous refoulons notre excentricité au profit de cette image du citoyen modèle. Mais la nuit, toute cette impulsivité réfrénée est expulsée, tel le magma d'un volcan en éruption, nous amenant à accomplir des actes que nous aurions normalement honte d'effectuer.

— Où voulez-vous en venir ?

— Qu'en réalité, nous savons bien peu de choses à propos des gens que nous croyons connaître. Peut-être qu'Alicia prenait de la drogue, même si à première vue ça ne cadre pas avec sa personnalité. Ou bien, peut-être qu'Alicia a rendu visite à une amie qui habite dans le coin pour faire la fête et que quelqu'un lui aurait offert de la drogue. Les jeunes sont souvent enclins à braver l'interdit afin de vivre de nouvelles expériences.

— Peut-être, oui, répond Peter sans trop de conviction, cherchant encore une signification à son dernier discours.

— Je sais que sa mort vous affecte, Peter. Mais ne cherchez pas d'autres explications que celles que le légiste a pu vous fournir, même si la réalité est difficile à accepter. J'ai exercé le droit en tant qu'avocat avant de devenir le propriétaire de cette usine et j'ai souvent dû traiter avec des légistes. Croyez-moi, ce sont des professionnels au service de la vérité. Ces gens-là font leur travail avec une rigueur indéfectible.

Peter, le regard dans le vague, médite un instant sur les paroles de Ferkel qui, étonnamment, ne rajoute rien après son plaidoyer en faveur de la morgue et de ses employés. Puis, il émerge enfin de ses pensées.

— Serait-ce possible de visiter l'usine ?

— Mais bien sûr ! Normalement, notre usine est interdite au public, mais je veux bien faire une exception pour vous, en hommage posthume à votre sœur. Par contre, je ne pourrai vous servir de guide, car j'ai un autre rendez-vous dans une dizaine de minutes. Je vais demander à Gaétan, notre directeur de l'usine, de s'occuper de vous.

Quelques minutes après avoir été contacté par Ferkel, Gaétan fait irruption dans le bureau du propriétaire afin d'escorter Peter jusqu'à un local où ils enfilent des combinaisons stériles.

— Nos normes d'hygiène sont très strictes, explique-t-il. Même sans les inspections du MAPAQ, nous serions aussi rigoureux puisque nous avons des clients partout sur la planète pour lesquels nous nous sommes engagés à satisfaire de hauts standards de qualité.

La visite commence. Gaétan, n'étant pas avare d'explications, raconte à son invité toutes les étapes de transformation de la viande, peu importe son origine, ainsi que chaque machine utilisée et les différents contrôles de qualité exercés.

Peter écoute d'une oreille distraite, observant méticuleusement l'immense bâtiment afin d'essayer de valider la théorie de Juliette. Toutefois, il arrive difficilement à concevoir de quelle manière une usine employant autant de gens et appliquant autant de mesures de contrôle pourrait traiter de la viande humaine à travers ses chaînes de production sans que ça se sache. Et puis, où trouveraient-ils la matière première ? Ce n'est pas comme s'il y avait des abattoirs d'humains, à l'image des abattoirs de porcs.

« Je crois que Juliette possède une imagination trop fertile. »

Chapitre 8

Alicia, tout en attendant que des clients daignent entrer dans le restaurant, fixait rêveusement le marc séchant dans le fond de sa tasse. Elle se demandait si sa vessie allait se rebeller après cette absorption massive de caféine, ayant eu recours à cette boisson trop souvent au cours des dernières heures. D'ailleurs, c'était toujours le cas le lendemain des réunions de cet étrange club privé puisqu'elle rentrait tard et se levait généralement tôt.

Lors de la deuxième réunion, on avait exigé d'Alicia qu'elle s'allonge sur une table, puis on avait entièrement recouvert son corps de sushi. Évidemment, on lui avait demandé de revêtir le même « costume » qu'à la réunion précédente, incluant les bouchons d'oreilles. « Les sushis de Suzy », avait ensuite annoncé le président du club au reste de l'assemblée, sans porter attention à Alicia comme si elle n'avait été qu'un vulgaire meuble. Néanmoins, celle-ci avait pu lire sur ses lèvres. Elle avait frissonné au contact inusité du mets froid contre sa peau nue, mais s'était abstenue de tout commentaire. Les invités, s'approchant d'elle avec leurs baguettes, avaient entrepris de la dévêtir lentement de son linceul alimentaire.

Par contre, elle conservait peu de souvenirs de la troisième réunion. Elle se rappelait que le président du club lui avait fait boire du thé glacé une heure avant le début — pour l'aider à se détendre, avait-il dit —, puis elle s'était réveillée dans son lit le lendemain matin, une enveloppe remplie de billets bruns à ses côtés. Au début, elle avait paniqué, croyant qu'elle avait été droguée afin qu'on puisse abuser d'elle. Puis, peu à peu, des visions en rétrospective de la soirée avaient surgi dans son esprit, l'incitant à croire que rien de fâcheux ne lui était arrivé. Elle se rappelait, entre autres, qu'un nouveau membre du club avait subi l'initiation rituelle et qu'on avait demandé à Alicia de lui uriner dans la bouche pendant que celui-ci était allongé par terre. Le reste de la réunion, cependant, demeurait vague.

Constatant une certaine gradation dans l'étrangeté de leurs demandes, elle anticipait les prochaines réunions avec nervosité. Toutefois, elle ne

pouvait déjà plus se passer du généreux pourboire qu'elle recevait, soulagée d'avoir pu rembourser une partie du solde élevé de ses cartes de crédit. Elle en avait également profité pour renouveler une partie de sa garde-robe défraîchie et regarnir un peu son réfrigérateur.

Alicia dodelina de la tête, puis sursauta quand elle se rendit compte qu'elle était en train de cogner des clous. Elle avait assurément besoin d'un autre café. « Tant pis pour ma vessie », pensa-t-elle en franchissant le seuil des cuisines en bâillant à s'en décrocher la mâchoire.

— Encore ? s'exclama Majjal tout en massacrant une pauvre pièce de viande sur son comptoir. Si tu continues, tu vas devenir accro.

— C'est déjà trop tard, rétorqua-t-elle en se frottant les yeux embués de fatigue.

— Veux-tu rafraîchir ma mémoire ? Tes stages sont quand, déjà ?

— En théorie, c'est dans trois semaines, répondit-elle en remplissant sa tasse à ras bord, sans même prendre la peine d'ajouter du lait ou du sucre.

— Pourquoi « en théorie » ?

— Je n'ai pas encore choisi où aller parmi toutes les offres que me présentent mes professeurs d'université. Aucune ne me tente. J'ai essayé de trouver un endroit de stage par mes propres moyens, mais ce n'est pas évident de dénicher une entreprise intéressante.

— Mon fournisseur engage souvent des stagiaires. As-tu vérifié auprès d'eux ?

— Quelle compagnie est-ce ?

— Viandes Serigala, à Lévis. Toute la viande servie dans mon restaurant provient de cette usine de transformation.

— J'ai limité mon champ de recherche à Québec, seulement. Je n'avais pas pensé à regarder à Lévis.

— Je vais en glisser un mot à Ferkel, le propriétaire.

Le lendemain, Alicia recevait un appel du propriétaire de l'usine, la convoquant pour une entrevue. Elle se rendit à l'usine quelques jours plus tard — en transport en commun puisqu'elle ne possédait pas de voiture — et rencontra Ferkel, le propriétaire, qui lui expliqua les tâches à accomplir après lui avoir offert un verre de thé glacé.

Elle fut d'abord charmée par l'élégance et la prestance du quinquagénaire, puis succomba en entendant son offre de stage. Il lui offrait de travailler à domicile trois jours sur cinq puisque ses premières

attributions consisteraient à réviser et à corriger les textes destinés à leur nouveau site Internet. Par la suite, il devait renouveler sa certification ISO. Le processus engendrerait la création d'une multitude de nouveaux formulaires nécessitant une vérification avec son œil de lynx. Elle accepta sans hésiter.

Quelques jours plus tard, alors qu'elle mangeait seule son lunch dans la cuisinette de l'usine, Ferkel entra dans la pièce et s'installa à sa table avec son repas. Ils se saluèrent jovialement.

— Les corrections vont bon train, d'après ce que j'ai pu constater. Mon responsable de l'informatique m'a dit que le nouveau site Internet pourra être mis en ligne plus tôt que prévu.

— Oui, je suis satisfaite de mon rythme de travail. Ça fait du bien de travailler sur quelque chose de concret plutôt que d'analyser des textes écrits par des écrivains morts depuis plus d'un siècle.

— Tant mieux. Je suis enchanté que ton stage chez nous te plaise, déclara le propriétaire en affichant un sourire rayonnant.

— En révisant le texte à propos de l'historique de la compagnie, j'ai été surprise de lire que vous en étiez le propriétaire depuis seulement quelques années. Pourtant, la compagnie a été fondée il y a longtemps.

— En effet, c'était une compagnie familiale, auparavant.

— Et comment êtes-vous arrivé à en devenir le propriétaire, si ce n'est pas trop indiscret ?

— À l'origine, j'étais avocat.

Alicia pouffa de rire malgré elle.

— Non, ne te moque pas de moi, c'est vrai ! dit-il en s'esclaffant à son tour, charmé par la sonorité cristalline de son rire.

— Désolée, enchaîna-t-elle en essayant de réprimer son hilarité, je ne voulais pas vous manquer de respect. C'est juste que... le contraste est plutôt saisissant. Vous avez abandonné le droit pour vous occuper de porcs.

— Tu sais, les avocats aussi doivent parfois travailler avec des porcs, mais ceux-ci sont d'une tout autre nature. Je m'étais spécialisé dans le droit commercial, et c'est ce qui m'a amené à connaître monsieur Fleury, le propriétaire précédent. Originaire de Rivière-du-Loup, il venait d'une famille d'entrepreneurs. Il a eu recours à mes services concernant un litige commercial complexe qui a duré plusieurs années. À la fin, nous avons gagné notre cause, sauf que l'usine était sur le bord de la faillite, tout

comme monsieur Fleury, ayant investi tout ce qu'il possédait dans cette entreprise. De plus, comble de malheur, la partie adverse a été incapable de respecter le jugement et de nous verser nos indemnités. Étant donné que monsieur Fleury était rendu insolvable, je lui ai proposé de rembourser mes honoraires avec des parts de l'entreprise, ce qu'il a accepté. Je lui ai fait cette proposition, car je croyais réellement au potentiel de l'usine. Ensuite, j'ai investi un montant considérable afin de relancer l'entreprise et de garantir sa solvabilité. Au fil du temps, je suis devenu l'actionnaire principal et, à la mort de monsieur Fleury, j'ai racheté à sa succession les parts restantes. Je suis ainsi devenu le seul actionnaire d'une entreprise florissante faisant des affaires partout dans le monde et qui emploie des dizaines de personnes.

— Wow... c'est une belle histoire à succès. J'imagine que vous êtes fier de ce que vous avez accompli ?

— Tout à fait. Chaque matin, je me lève de bonne humeur, car j'aime ce que je fais avec l'entreprise. Dans mon cas, travailler n'est pas une corvée, c'est un plaisir. Je me sens privilégié de gagner ma vie en faisant quelque chose qui me passionne. Malheureusement, ce n'est pas le cas de tout le monde.

— Est-ce que le travail d'avocat vous manque ?

— Aucunement ! En fait, même si je ne pratique plus le droit, mes études légales m'aident grandement à accomplir mes tâches de PDG de l'usine.

Le reste du stage d'Alicia se déroula sans anicroche. Dans les dernières semaines, elle dut se rendre à l'usine pratiquement chaque jour afin de participer à l'élaboration de nouvelles normes ISO de l'entreprise. Si elle avait hâï prendre le bus chaque jour pour faire l'aller-retour, en revanche elle avait adoré cette nouvelle description de tâches qui différait grandement de ce que ses études en littérature l'amèneraient à accomplir comme métier ou profession. Tous les jours, elle avait dû s'immerger dans les processus de l'usine, examiner et approfondir chaque activité effectuée, comprendre et remettre en question chaque maillon de la chaîne de commandement, standardiser chaque étape de la production et concevoir des formulaires de conformité et d'attestation. Ce qui aurait été un travail rébarbatif pour certains avait représenté une vraie partie de plaisir pour Alicia. Avait-elle enfin trouvé sa voie ?

Presque à regret, elle avait terminé son travail à l'usine pour retourner à l'université afin de terminer ses études, ayant encore la ferme intention d'obtenir son diplôme.

Chapitre 9

Laurence, la jolie réceptionniste de la morgue, chevauche sauvagement Peter dans le luxe de sa chambre au Hilton pendant que celui-ci fixe d'un sourire béat ses énormes seins sursautant à chaque coup de bassin qu'elle prodigue.

Peter avait finalement appelé Laurence après son départ de l'usine afin de l'inviter à souper au restaurant Le Cochon Dingue, invitation qu'elle s'était empressée d'accepter. À la fin de sa journée de travail, elle était rentrée se doucher avant d'enfiler une tenue plus appropriée pour ce rendez-vous galant, puis avait attendu que Peter, paré de son beau costume, vienne la chercher dans sa BMW. Après un copieux repas bien arrosé, ils avaient filé directement à l'hôtel, s'embrassant à bouche que veux-tu avant même d'arriver à l'ascenseur, résistant à l'envie de se débarrasser de leurs vêtements trop tôt. Une fois dans la chambre, quand Laurence avait entrepris de sucer Peter, celui-ci avait été agréablement surpris de la voir engloutir son membre au complet dans sa bouche vorace. Il avait rapidement joui dans sa gorge, puis s'était allongé sur le lit pour se reposer quelques instants. Cependant, Laurence ne lui avait pas laissé le temps de reprendre son souffle. Se donnant comme mission de redonner de la vigueur à son érection, elle était montée sur lui à califourchon et le narguait d'agiles coups de bassin. Une fois son pénis revenu au garde-à-vous, elle l'avait dirigé immédiatement dans sa chatte humide sans même oser lui enfiler une capote.

Peter lui malaxe les seins pendant qu'elle se donne à lui corps et âme. Des filles, il estime en avoir *baisé* une bonne centaine au cours des cinq dernières années. Pourtant, Laurence est la première à démontrer autant de fougue et de détermination, comme si elle avait quelque chose à lui prouver, comme si elle voulait laisser une marque indélébile dans ses souvenirs.

Laurence n'est pas dupe. Elle se doute bien qu'aux yeux de Peter, elle risque de n'être qu'un *one night stand*, une conquête de plus à ajouter à sa

longue liste d'exploits sexuels. Or, ce gars-là au contraire des autres, elle n'a pas envie de le laisser filer. Elle l'a carrément dans la peau. Elle sait bien que pour convaincre Peter de la ramener avec lui à Vancouver, elle doit lui faire comprendre qu'aucune autre fille ne lui arrive à la cheville. Elle estime avoir obtenu un score parfait au repas — elle a été drôle et charmante et aguicheuse, sa coiffure était parfaite, son maquillage était parfait, ses vêtements étaient parfaits — et compte bien réitérer son exploit au lit.

Peter décide de prendre les choses en main en la faisant basculer violemment sur le côté afin de s'allonger par-dessus elle, estimant que c'est à son tour de donner des coups de bassin. Désarçonnée, Laurence lâche un petit cri aigu, mais finit par écarter davantage les jambes pour l'inviter à la posséder, une fois la surprise passée.

Il l'écrase de tout son poids et la martèle sauvagement avec son membre. Le couple est en sueur, haletant, gémissant, grognant. Peter augmente l'intensité de ses coups et, en retour, Laurence lui griffe sauvagement le dos, dessinant dans sa chair des lacerations à la hauteur de sa jouissance.

— Mords-moi, murmure-t-elle à bout de souffle.

« *Shit !* Elle aime ça *rough !* Elle va être servie ! »

Peter appuie ses dents contre son épaule et entreprend de la mordiller, puis referme la mâchoire et applique davantage de pression.

— Plus fort, encore, gémit-elle.

Il obéit et mord plus fort, puis encore plus fort. Un goût métallique se mélange à sa salive alors que ses canines transpercent la chair délicate.

— Embrasse-moi, supplie-t-elle, haletante.

« Cochonne ! Elle veut goûter à son propre sang... »

Peter s'exécute, mais il a une idée derrière la tête. Pendant qu'elle effectue des moulinets avec sa langue, il cesse ses coups de hanches, retire son pénis de sa chatte, puis le glisse sournoisement entre ses fesses. Celle-ci comprend aussitôt où il veut en venir et modifie l'angle de son bassin afin de faciliter la pénétration anale. Il appuie alors son gland gonflé de plaisir contre son orifice et applique lentement une pression suffisante afin de faire pénétrer sa bite raide dans son cul. Laurence, râlant de plaisir alors qu'il s'insère en elle, cherche son air et s'accroche aux couvertures comme si elle risquait de basculer hors du lit. Quand son anus a complètement englouti le pénis durci de Peter, celui-ci reprend ses va-et-vient.

Laurence, époumonée, pousse des gémissements aigus aux limites de l'ultrason. Le mélange de douleur et d'exaltation sexuelle la subjugue. Elle s'agrippe férocement à ses biceps musclés en enfonçant profondément ses ongles dans sa peau, puis tourne la tête et commence à lui mordre l'avant-bras. Peter, ivre de plaisir, comprend que Laurence en demande davantage. Il utilise sa main libre afin d'enserrer sa gorge délicate et applique une légère pression, cherchant à l'étrangler. Laurence le mord avec davantage de vigueur et n'affiche aucun signe de détresse.

Peter a déjà violenté des filles en les *sautant* ; toutefois, c'est la première fois que sa conquête lui rend la pareille, et il se surprend à aimer ça. Les dents de Laurence s'enfonçant dans sa chair instaurent chez lui une nouvelle sensation s'amalgamant d'une manière étrange avec le plaisir sexuel. Des éclairs de délectation l'envahissent et lui font perdre la tête.

Peter a l'impression que sa bite va exploser tellement il la sent raide, tellement l'anus de Laurence est étroit, si bien qu'il applique davantage de pression sur sa gorge. La trachée de Laurence est fortement comprimée, l'air arrive difficilement jusqu'à ses poumons, sa vision devient graduellement trouble. Elle est secouée de violents spasmes incontrôlables alors qu'un frisson s'empare de Peter et qu'il sent son sperme chaud se déverser dans le cul de Laurence. Elle cesse immédiatement de le mordre, puis écarquille les yeux et ouvre grand la bouche comme si l'air n'arrivait plus à entrer dans ses poumons. Il relâche enfin sa gorge, puis s'écroule sur elle tout en laissant ses couilles finir de se vider dans son rectum. Laurence devient aussitôt immobile : elle ne tremble plus, ne gémit plus, ne halète plus, ne cligne plus des yeux.

Pantelant, Peter émerge lentement du nirvana. Une jouissance aussi intense lui a fait perdre contact avec la réalité pendant quelques secondes. Sentant couler une rivière de sueur entre leurs corps en feu, sans compter tout le sang qu'ils ont versé à se mordre mutuellement, il se redresse lentement puis fixe sa partenaire dans les yeux. Une sourde angoisse lui déchire alors les tripes : Laurence est inanimée et ne semble même plus respirer.

« Fuck ! I think I killed her ! »

Peter quitte le nirvana assez vite. Ce n'est pas tant le fait de l'avoir tuée qui le rend si nerveux — des gens, il en a tant assassiné, et même des femmes lorsque c'était nécessaire — ; c'est plutôt le fait qu'il vient d'avoir la

meilleure *baise* de sa vie avec la fille la plus formidable qu'il ait rencontrée depuis des années et qu'il vient de perdre toutes ses chances de réitérer l'expérience.

Quand il retire enfin son pénis ramolli du cul de Laurence, celle-ci aspire bruyamment une grande goulée d'air comme si elle venait de terminer une plongée en apnée. Essoufflée et désorientée, elle cligne rapidement des paupières, puis sa conscience émerge lentement du néant alors qu'elle fixe passionnément Peter d'un regard encore alangui.

— Wow ! Je pense que j'ai tourné de l'œil... Est-ce que j'ai été dans les vapes pendant longtemps ?

Peter, soulagé que Laurence ne soit pas décédée, secoue la tête en signe de négation alors que son cœur reprend une cadence plus normale.

— C'était génial, minaude-t-elle langoureusement. J'espère qu'on pourra recommencer..., mais pas tout de suite, j'ai le cul en feu !

Ils s'esclaffent puis s'enlacent l'un contre l'autre, complètement épuisés et couverts de sueur. Peter appuie sa tête contre la généreuse poitrine de Laurence et se laisse bercer par la profonde respiration de sa partenaire, attentif aux cognements de son cœur tambourinant à l'unisson avec le sien. Aussi exténués que comblés, ils demeurent longtemps entrelacés ainsi, silencieux, savourant la proximité de l'autre. Laurence joue rêveusement avec une mèche de ses cheveux d'une main pendant que de l'autre, elle glisse sensuellement son index sur le crâne nu de Peter tout en traçant des sillons imaginaires avec la sueur perlant sur sa tête. Celui-ci en ronronne presque de plaisir.

Laurence rompt finalement leur mutisme après un temps indéterminé quand elle se rend compte de l'heure tardive.

— Eh ! murmure-t-elle. Peter ! Est-ce que tu dors ?

— Non, pourquoi ? marmonne-t-il d'une voix atone.

— Je travaille demain ; alors je dois retourner chez moi.

— Tu peux passer la nuit ici, si tu veux..., l'invite-t-il en relevant la tête et en la fixant avec un éclair de malice dans le regard. J'irai te laisser à la morgue demain matin.

— J'aimerais trop ça, pouffe-t-elle tout en soupirant de regrets. Mais je ne peux pas me présenter là-bas avec la robe que j'ai portée ce soir ; ça serait presque indécent. J'ai besoin de vêtements plus sobres — tu sais, comme ceux que je portais ce matin, le tailleur classique et la blouse —

mais, surtout, j'ai besoin d'une vraie nuit de sommeil. Si je reste, je sais bien qu'on va faire n'importe quoi sauf dormir.

— Tu es vraiment obligée de partir ?

— Ouais... ça serait mieux... Mais d'abord, je voudrais prendre une douche. Est-ce que tu m'accompagnes ?

— Avec plaisir, répond-il en se redressant.

Laurence fixe avec avidité le postérieur de Peter pendant que celui-ci se dirige lentement vers la salle de bain, puis elle remarque le petit scorpion rouge habilement tatoué sur son omoplate droite. Elle s'interroge à propos de sa signification ; cependant, les longues griffures qu'elle lui a infligées au dos attirent davantage son attention. De nombreuses coulisses de sang séché témoignent de la férocité de leurs ébats. Courbatue, elle s'extirpe prudemment du lit, ayant l'impression qu'un train lui est rentré dedans.

Peter, arrivant le premier dans l'immense salle de bain, pisse un bon coup avant d'entrer dans la douche. Il savoure pendant un moment le jet d'eau bouillante lui fouettant les pectoraux, puis se retourne. Il remarque alors la teinte écarlate qu'a prise l'eau s'écoulant dans le drain et s'esclaffe.

« C'est bien la première fois que je nettoie mon propre sang dans la douche plutôt que celui de mes victimes. *Fuck ! I should marry her !* »

Laurence franchit le seuil de la salle de bain peu de temps après. Dès qu'il l'aperçoit complètement nue à travers la porte vitrée, il ressent des papillons dans le ventre en dépit des nombreuses taches de sang qu'elle présente un peu partout sur le corps. Elle effectue le même détour que lui aux toilettes, puis entre le rejoindre.

Sous le jet d'eau, ils font disparaître tout ce sang qui macule leur peau. Ils se shampooinent, se savonnent mutuellement, se frictionnent et s'embrassent. Laurence s'applique longuement à nettoyer la verge de Peter avec minutie, si bien qu'il la gratifie d'une nouvelle érection.

— Encore ! s'étonne-t-elle avec ravissement. Tu es un vrai étalon, toi...

Déterminée à sceller son emprise sur lui de façon mémorable, elle s'agenouille et l'honore d'un dernier pompier de sa bouche gloutonne.

Ils finissent par sortir de la douche et à se sécher, puis Laurence commence à remettre ses vêtements. Quand Peter cherche à l'imiter, celle-ci le somme de s'arrêter.

— Pourquoi ? demande-t-il, amusé. Tu veux que j'aille te laisser chez toi tout nu ?

— Non, je vais prendre un taxi, c'est préférable. Tu n'es pas en état de conduire. Ton cerveau est encore embrouillé par la merveilleuse pipe que je viens de te faire.

— Tu n'as pas tort, concède-t-il en s'esclaffant.

— Et puis, une fois que nous serons rendus à mon appartement, je sais très bien que tu voudras entrer pour visiter et, une chose en entraînant une autre, tu ne partiras pas, et je ne réussirai pas à obtenir une nuit de sommeil satisfaisante. J'ai raison ?

Laurence termine de se vêtir tout en souriant de satisfaction, sachant qu'elle a raison simplement en constatant la réaction de Peter. Même si celui-ci n'avait pas d'arrière-pensées, il se connaît assez pour savoir pertinemment que ça finirait exactement ainsi. Il respecte donc la décision de Laurence et lui commande un taxi.

— Tu m'appelles demain, n'est-ce pas ? demande-t-elle en s'éloignant à regret de la chambre, après avoir échangé un langoureux baiser avec lui.

— *You bet !*

Après s'être débarrassé des draps souillés par leurs fluides, Peter ouvre le téléviseur, cherchant à meubler le silence. Allongé sur le lit, télécommande en main, il change de chaîne à plusieurs reprises, n'arrivant pas à trouver quelque chose d'intéressant à regarder. Il tombe par hasard sur le film *Le loup de Wall Street*, mettant en vedette Leonardo DiCaprio, et décide de s'y intéresser un moment. Quand le générique s'affiche, il referme le téléviseur et s'empare de son téléphone intelligent afin d'écouter un peu de musique. Les guitares endiablées du groupe métal Megadeth annihilent le silence de la chambre, et Peter reconnaît aussitôt l'une de ses chansons préférées de ce groupe mythique.

One look in her lusting eyes

Savage fear in you will rise

Teeth of terror sinking in

The bite of the she-wolf

— Tu as bien raison, Dave⁵.

Puis, le regard de Peter s'attarde sur les boîtes de déménagement qu'il a achetées dans une quincaillerie à sa sortie de l'usine, plus particulièrement celle dans laquelle il a rangé des choses ayant appartenu à Alicia.

Après son départ de Viandes Serigala, Peter est allé acheter des boîtes

en carton et des sacs-poubelle, puis s'est rendu à l'appartement d'Alicia afin d'y faire un peu de ménage. Ce n'était pas tant la menace du propriétaire de le faire lui-même et de refiler la facture à Peter qui l'a incité à agir ainsi, c'était plutôt le désir de faire le tri dans les affaires de sa sœur afin de dénicher des indices ou de conserver quelques souvenirs d'elle et de leur mère.

Du coup, au lieu de vider les tiroirs de linge directement dans le sac, Peter a inspecté pratiquement chaque morceau de vêtement comme s'il se prenait pour un enquêteur du service médico-légal. Dans le tiroir à sous-vêtements, il a été surpris de découvrir de la lingerie fine ainsi qu'un soutien-gorge blanc et rouge dont chaque bonnet représentait une Poké ball⁶. Pourtant, il ne se souvenait pas qu'Alicia ait mentionné un quelconque petit ami lors de leurs nombreuses conversations. « Sauf si elle avait décidé de tenir secret cet aspect de sa vie personnelle... », a-t-il pensé. Dans le lot, il a également trouvé un soutien-gorge en cuir appartenant de toute évidence à Juliette puisque les bonnets étaient réellement trop grands pour épouser les formes plus modestes d'Alicia. Il n'avait pas compris pour quelle raison ce sous-vêtement se trouvait dans ce tiroir ; toutefois, il ne s'y est pas attardé, et la lingerie est allée rejoindre ses semblables dans le sac.

L'inspection du bordel au fond de la penderie — car il y avait plus de vêtements sur le sol que suspendus sur des supports — s'est révélée aussi intrigante. Peter a d'abord trouvé une bouteille de champagne bon marché pas encore ouverte, le genre de prix que font tirer les discothèques pour inciter les filles à se trémousser davantage, qu'il a enfouie dans le sac-poubelle.

Aussi, il a mis la main sur un fouet en cuir et des menottes en acier inoxydable recouvertes de peluche rose. Était-ce des accessoires ayant fait partie d'un costume d'Halloween ? Peter imaginait mal sa sœur se déguisant en dominatrice, elle qui avait dit lors d'une de leurs discussions virtuelles qu'elle accordait une grande importance au regard critique des autres. Il se préparait à jeter également ces deux objets, mais il s'est retenu en se remémorant son rendez-vous avec Laurence. Des visions obscènes ont aussitôt envahi son esprit, l'incitant à mettre les objets dans la boîte de déménagement afin de les conserver.

Il s'est ensuite attardé à une boîte à chaussures, espérant y dénicher des photos ou des souvenirs. À l'intérieur, il a trouvé une paire de souliers noirs

à talons hauts, un string de la même couleur, un petit sachet en plastique transparent contenant des bouchons pour oreilles, ainsi qu'un loup. « Est-ce des objets qui appartiennent à Alicia ou à Juliette ? » s'est-il demandé. Au fond de la boîte, il a trouvé des bandes de photos tirées d'une cabine photographique. Cet article quasi anachronique à l'ère du téléphone intelligent et de l'égoportrait montrait Alicia et Juliette exécutant des mimiques parfois adorables, parfois loufoques, parfois aguichantes. Est-ce qu'il y avait un lien entre les photos et le contenu de la boîte ? Peter n'a trouvé aucun indice en ce sens ; néanmoins, il a décidé de conserver les photos.

La majorité du contenu de la chambre s'est retrouvé dans les sacs-poubelle, tout comme les objets de la salle de bain : shampoing pour filles, savons parfumés, maquillage, lotions hydratantes, médicaments, pratiquement tout s'est ramassé dans le conteneur à déchets à l'extérieur du bâtiment.

Quand son téléphone intelligent a émis une alarme, lui rappelant son rendez-vous galant, Peter a abandonné ses fouilles. Il s'est emparé de l'ordinateur portable d'Alicia ainsi que de son téléphone intelligent, les a placés dans la seule boîte contenant les affaires à conserver de sa sœur, puis est retourné à sa chambre afin de se raser et de prendre une douche. Il a ensuite enfilé un costume chic pour séduire Laurence, puis est allé la chercher à son domicile à bord de sa BMW.

Maintenant seul dans sa chambre depuis le départ de Laurence, alors qu'il se remémore les événements des dernières heures, Peter estime que la soirée s'est déroulée mieux que prévu. Même dans ses fantasmes les plus fous, il n'aurait pu imaginer toutes les choses incroyables que Laurence sait faire avec sa bouche.

Peter ouvre la boîte et en extirpe l'ordinateur portable d'Alicia, puis démarre l'appareil en s'installant sur le lit. Étant donné que sa première inspection s'était faite rapidement, il désire effectuer un examen plus approfondi, s'attardant minutieusement aux sous-répertoires contenant les documents personnels d'Alicia avant de conclure que son contenu ne lui est d'aucune utilité. Il trouve plusieurs fichiers en lien avec ses études ainsi que toutes les recherches qu'elle a pu faire pour se documenter. Il ouvre un document au hasard, le parcourt rapidement, lit quelques pages en diagonale, puis le referme avant de passer à un autre. Il trouve également

des listes de toutes sortes, des relevés bancaires et des factures électroniques. C'est un vrai capharnaüm, à l'image de son placard à vêtements ; néanmoins, il ne se laisse pas décourager et continue ses fouilles.

Peter est soudainement saisi d'une intuition : et s'il y avait des documents cachés ? Il s'empresse d'activer cette option et, aussitôt, une panoplie de nouveaux sous-répertoires font leur apparition. Encouragé par cette découverte, il reprend ses recherches jusqu'à ce qu'un dossier au nom étrange attire son attention. Ce n'est qu'un amalgame incompréhensible de lettres, de chiffres et de symboles, et c'est justement le contraste avec le nom des autres dossiers qui le fait ressortir du lot. Peter l'ouvre aussitôt.

Il accède alors à une nouvelle arborescence de sous-répertoires aux noms aussi inusités que le précédent. Si leur nom avait un sens pour Alicia, leur signification échappe totalement à Peter. Dérouté, il ouvre le premier document qu'il trouve et commence à le lire.

Le texte raconte, sous la forme d'un journal intime, l'histoire d'une fille travaillant dans un restaurant pour payer ses études et qui se fait offrir l'opportunité de devenir hôtesse pour un club privé assez particulier en échange d'une rémunération plus qu'intéressante. La fille accepte sans trop savoir ce qui l'attend. Le reste du journal relate les nombreuses exigences du club obligeant celle-ci à sortir de sa zone de confort à chacune de leurs réunions mensuelles. Pourtant, elle persiste, même si elle sent une progression dans le caractère inusité des demandes qui lui sont adressées. Elle pourrait décider d'arrêter à tout moment ; or, elle constate les changements – pour ne pas dire l'évolution – que ces expériences ont sur sa personnalité et ses valeurs, sans pouvoir affirmer si cette transformation est positive ou négative.

La lecture du document rend Peter perplexe. Est-ce un extrait du journal intime de sa sœur ? L'histoire est-elle véridique ou un simple fantasme ? Peut-être est-ce seulement une histoire fictive rédigée dans le cadre de l'un de ses nombreux cours de littérature ? Peter a envie de croire que le texte n'est qu'une fiction ; cependant, le journal mentionnait les souliers à talons hauts, le string noir, les bouchons pour oreilles et le loup, qui correspondent exactement aux articles trouvés dans la penderie d'Alicia. Ont-ils simplement servi d'inspiration pour la composition de l'histoire ?

Peter passe à un autre document rédigé sous la même forme. Dans ce texte-ci, la fille raconte l'histoire d'un homme qui subtilise des cadavres à la morgue grâce à ses contacts et qui les fait livrer à son usine afin de les transformer en mets raffinés destinés à une clientèle élitiste. La fille, se prenant pour un Sherlock Holmes des temps modernes, tente d'amasser des indices incriminants afin de transmettre le tout aux autorités compétentes lorsqu'elle jugera le moment opportun.

Encore une fois, Peter réussit à établir un certain parallèle avec les expériences vécues par sa sœur. Par contre, les nombreuses exagérations du récit l'incitent à croire qu'il s'agit d'une fiction. Néanmoins, un doute s'immisce dans son esprit. Il se souvient de cette discussion avec Juliette, la plantureuse rousse, qui parlait de chair humaine servie Chez Majjal. Et si Juliette avait confondu la fiction avec la réalité ? Ou peut-être qu'elle le menait carrément en bateau avec cette histoire ?

Peter referme le document. Une fenêtre intempestive s'ouvre aussitôt, mettant en vedette une jolie jeune femme sous la douche. Dans le haut de la fenêtre, un horrible bandeau publicitaire annonce le nom du site Internet — un nom de domaine véhiculant un cliché propre au monde pornographique. Exaspéré, il ferme la fenêtre, déclenchant l'ouverture de deux autres de ses semblables au contenu aussi provocateur. Quand il ferme la suivante, une multitude de fenêtres font leur apparition. Il sait qu'il devrait installer des logiciels pour se débarrasser de ces nuisances, mais n'ayant pas la patience de s'en occuper maintenant, il décide simplement de fermer l'ordinateur et de le replacer dans la boîte. Frustré, il décide plutôt de fouiller dans le téléphone intelligent d'Alicia. Toutefois, un examen attentif du contenu de l'appareil ne lui révèle que très peu de choses qu'il ne sait déjà.

C'est la fatigue qui a finalement raison de sa détermination. Déçu, il remet l'appareil dans la boîte et ferme les lumières. À défaut de se blottir dans les bras de Laurence, il s'endort plutôt dans ceux de Morphée.

...

Le lendemain matin, au moment où Laurence sort du complexe d'habitation où elle demeure afin de se rendre à l'abribus, elle est accueillie par deux coups de klaxon qui la font sursauter. Son cœur ne fait qu'un

bond dans sa poitrine. Quand il se remet à tambouriner à un rythme normal, elle découvre une BMW garée devant sa porte avec, à son bord, un Peter tout sourire lui faisant signe d'approcher.

— Idiot ! le gronde-t-elle sans méchanceté quand elle arrive à sa vitre d'auto baissée. J'ai failli faire une crise cardiaque.

— Je voulais attirer ton attention.

— On peut dire que c'est réussi ! Seigneur ! Et puis, d'abord, qu'est-ce que tu fais devant ma porte ? Je n'ai pas le temps de m'amuser, aujourd'hui, je dois aller bosser.

Peter place son index devant sa bouche pour l'inviter à se taire, tout en augmentant le volume de la radio pour qu'elle entende correctement les propos des animateurs.

« Et on va rejoindre Martin, pour les nouvelles de la circulation... », annonce l'animateur.

« Oui, Charles, on vient de me signaler un incendie sur le boulevard Hamel, ce qui complique grandement le trafic matinal dans ce coin-là. On me dit que ce serait la morgue qui serait la proie des flammes et que les pompiers seraient justement en chemin pour aller éteindre le brasier. C'est donc un secteur à éviter jusqu'à nouvel ordre. »

« Vous avez dit la morgue, Martin ? C'est plutôt ironique, non ? Les pompiers vont essayer de sauver des gens qui sont déjà morts ! Est-ce une crémation qui a mal tourné parce qu'un fonctionnaire se serait endormi sur la job ? Ha ! Ha ! Ha ! »

« ... euh... ça, l'histoire ne le dit pas, Charles... », termine le chroniqueur de circulation, visiblement inconfortable en raison de la mauvaise plaisanterie.

— Est-ce que ça veut dire que tu es en congé forcé aujourd'hui ? demande candidement Peter d'un sourire radieux en diminuant le volume de la radio.

Le visage de Laurence, par contre, exprime un mélange de surprise et de terreur alors qu'elle demeure figée de stupeur sur le trottoir. Elle sursaute de nouveau lorsque le téléphone dans son sac à main sonne. Émergeant enfin de sa torpeur, elle se dépêche de s'en emparer puis s'empresse de répondre quand elle voit le nom affiché.

— Allô ? fait-elle d'une voix chevrotante. Oui... Oui, je vais bien, j'étais en train de partir pour le travail ; je me suis levée un peu en retard ce

matin... Oui, je viens d'entendre ça, à la radio... Oui, c'est terrible... Donc, personne de l'équipe ne manque à l'appel ? ... O.K.... D'accord, je comprends... Tu me tiens au courant ? O.K., bye.

Elle range lentement son téléphone, réfléchissant encore à la conversation qu'elle vient d'avoir.

— J'ai les jambes flageolantes, déclare-t-elle, je crois que j'ai besoin de m'asseoir deux minutes.

Peter déverrouille la portière, invitant Laurence à prendre place du côté passager. Celle-ci s'exécute.

— C'était mon supérieur, explique-t-elle à Peter d'une voix blanche. Lui aussi, il vient d'apprendre la nouvelle à propos de l'incendie et il était un peu en panique parce que normalement, à cette heure-ci, je suis déjà rendue au bureau. Je suis toujours la première arrivée. Il dit qu'on ne connaît pas encore le nombre de victimes, mais le gardien de sécurité qui surveille l'immeuble pendant la nuit reste introuvable. La police pense qu'il est peut-être responsable du brasier, sauf s'ils retrouvent son corps plus tard dans les décombres.

— Est-ce que ton patron connaît l'ampleur des dégâts ?

— Le sinistre toucherait principalement l'immeuble où je travaille. Les autres bâtiments seraient intacts.

— Étant donné que la réception est en train de brûler, tu ne peux pas travailler, n'est-ce pas ?

— C'est ça. Mon patron est en train d'organiser une cellule de crise pour gérer la situation et voir s'il faut déplacer les dépouilles ailleurs. À court terme, je n'ai pas de rôle à jouer dans ce processus.

— Donc, tu es libre pour la journée ? demande Peter.

Laurence acquiesce en hochant lentement la tête, perdue dans ses réflexions.

— Qu'est-ce que tu as envie de faire de ta journée de congé ? C'est toi qui décides.

— Attends une minute ! s'exclame-t-elle soudain en fusillant Peter du regard, tout en reprenant subitement ses esprits. Comment as-tu su à propos de l'incendie ?

— À la radio, comme toi, répond-il le plus innocemment du monde en évitant l'œil inquisiteur de Laurence.

— Non, non, non ! Comment as-tu fait pour le savoir aussi tôt ? Si je

calcule le temps que tu l'apprennes, peu importe comment, et que tu comprennes que je ne pourrai pas travailler aujourd'hui, et le temps que tu quittes le Hilton et que tu te rendes jusqu'ici... tout ça, avant que je parte pour le travail... il y a quelque chose qui ne colle pas...

— J'étais déjà en voiture dans le coin quand j'ai appris la nouvelle à la radio. J'étais... Je... euh... je venais me chercher un café chez Tim Hortons.

— Si loin du Hilton ? Pourquoi précisément dans mon quartier ? Tu sais, il y a probablement une bonne dizaine de Tim Hortons plus près de ton hôtel. Et puis, il est où ton café ? Je ne vois pas de gobelet dans ta voiture.

Peter hausse nonchalamment les épaules, se moquant bien d'avoir l'air crédible ou non. À ses yeux, seul le résultat compte, même s'il craint légèrement la réaction de Laurence. De toute façon, il voit bien que celle-ci vient de découvrir le pot aux roses, sa moue suspicieuse venant tout juste de se transformer en une mine d'ahurissement. Elle écarquille les yeux, son visage exprimant un ravissement qui n'a d'égal que celui d'un enfant le matin de Noël.

— C'est toi ?? C'est toi qui es responsable de ça ? C'est toi qui as mis le feu au bâtiment cette nuit dans le but de me libérer de mon travail afin de pouvoir passer plus de temps avec moi ?

— Je ne répondrai qu'en présence de mon avocat, plaisante-t-il en lui présentant un sourire diabolique.

Sans crier gare, Laurence plaque son corps contre celui de Peter, elle enlace ses bras autour de son cou et couvre son visage de baisers. Leurs bouches s'unissent et leurs langues tourbillonnent dans un baiser passionnel.

— Tu es trop chou ! s'exclame ensuite Laurence, essoufflée et émue, après avoir mis fin à leur étreinte. C'est la première fois qu'un mec fait quelque chose d'aussi déjanté pour me prouver à quel point il tient à moi.

— Ma p'tite Laurence, marmonne-t-il d'une voix machiavélique juste assez fort pour qu'elle l'entende et tout en la fixant intensément dans les yeux, tu n'as pas idée à quel point je peux agir de façon excessive. Parfois même pire.

Laurence réagit en lui offrant un large sourire de ravissement tout en se mordillant la lèvre inférieure. Elle qui a toujours été excitée par les *bad boys*, elle estime qu'elle vient de gagner le gros lot.

— Je veux aller à Valcartier ! s'exclame-t-elle avec fébrilité.

— Quoi ?

— Tu m’as demandé ce que j’avais envie de faire ; je veux aller au Village Vacances Valcartier⁷. Il fait déjà chaud, et la journée s’annonce ensoleillée ; alors je veux en profiter avec toi. J’ai hâte d’aller dans la piscine à vagues !

— Euh... c’est que ... je n’ai pas de maillot...

— Pff ! C’est pas grave, on n’a qu’à t’en acheter un. Viens ! ordonne-t-elle en sortant prestement de la voiture et en s’emparant de la clé de son appartement dans sa bourse. Je vais enfiler mon maillot. Tu vas m’aider à choisir lequel.

Peter sort à son tour de la BMW pour la suivre. De toute évidence, en la voyant excitée comme une pucelle simplement à l’idée de passer la journée au soleil avec lui, il juge que Laurence s’est déjà remise du choc de l’incendie. D’autres filles auraient pu s’offusquer de l’illégalité de ce geste désaxé, ou même être terrifiées à l’idée de fréquenter un pyromane, mais pas elle. Il décide donc de la tester au fil de la journée.

Il commencerait par lui poser subtilement des questions, du genre : « Si je te disais que dans le cadre de mon travail, je dois parfois brusquer des mauvais clients, car ils ont beaucoup de retard dans leurs paiements, est-ce que ça t’offusquerait ? »

Ensuite, selon ses réponses et ses réactions, il déciderait s’il joue franc jeu ou non avec elle. Et si jamais ça tourne mal et qu’elle menace de le dénoncer aux autorités policières ? Il ferait comme d’habitude et s’arrangerait pour faire le nécessaire. D’ailleurs, ce ne serait pas la première fois qu’il aurait à égorger une fille trop nuisible. « Sauf qu’avec Laurence, ça serait un beau gâchis, car cette poulette-là, en plus de posséder un corps de rêve, semble aussi perverse et tordue que moi. »

Dans l’appartement, il résiste à la tentation de sauter sur Laurence et de la *baiser* sauvagement pendant que celle-ci essaye devant lui, sans aucune pudeur, tous les maillots de bain qu’elle possède afin de trouver celui qui sera au goût de Peter. Ensuite, elle enfouit dans un sac fleuri le matériel nécessaire pour leur journée — serviettes de plage, crème solaire, lunettes de soleil, bouteilles d’eau, etc. —, et ils partent, sans oublier de faire un détour au centre commercial afin d’acheter un maillot pour Peter.

Leur journée à Valcartier se déroule comme dans un rêve. La température est parfaite, l’eau est agréable, l’achalandage est raisonnable et les files d’attente aux glissades d’eau sont courtes. Peter se rend compte que

Laurence n'est pas seulement un joli pétard ; il découvre également son côté athlétique même si sa fine musculature ne le laisse pas deviner au premier regard. En plus de profiter des installations, ils passent la journée à discuter et à apprendre à se connaître. Peter découvre qu'à l'adolescence, Laurence n'était pas une enfant de chœur non plus. Toutefois, des événements tragiques l'ont obligée à s'assagrir afin « d'intégrer la société », comme lui répétait souvent sa mère. Cependant, elle garde l'impression qu'au plus profond de son âme elle restera toujours une marginale. Certains jours, elle a l'impression de « jouer » à la bonne fille comme si elle interprétait un rôle, comme si elle se déguisait en personne « normale ». Elle ne le sait pas, mais ses paroles sont comme de la musique aux oreilles de Peter.

À la fermeture du parc, sur le chemin du retour, ils font un arrêt à l'appartement de Laurence où elle s'empare de quelques vêtements pour plus tard qu'elle range à la hâte dans un sac de voyage, puis ils passent chez Ashton pour s'acheter une énorme poutine qu'ils partagent dans la chambre au Hilton. Repus, ils s'allongent l'un en face de l'autre sur le lit. Peter décide alors de passer aux aveux, estimant qu'elle saura encaisser la vérité. Il lui détaille en quoi consiste réellement son travail la plupart du temps : tuer des gens. Il ne lui raconte pas tout, mais en explique assez pour qu'elle comprenne dans quoi elle s'embarque si elle décide de le suivre jusqu'à Vancouver, tout en essayant de déchiffrer son langage corporel pour voir s'il est en train de l'effrayer. Or, elle demeure stoïque tout au long du monologue de Peter.

— Est-ce que tu as un *gun* ? demande-t-elle candidement quand celui-ci finit par se taire.

Déstabilisé par la question, il fronce les sourcils. Puis il acquiesce en hochant la tête.

— Je peux le voir ? l'implore-t-elle de ses grands yeux pétillants.

— Il n'est pas ici, je n'ai pas voulu l'apporter à cause des mesures de sécurité dans les aéroports.

— Dommage, dit-elle en affichant une moue de déception. Est-ce que tu voudras me montrer comment m'en servir, quand on sera rendus à Vancouver ?

— Et qu'est-ce qui te fait croire que j'ai envie de te ramener dans mes bagages ? la taquine-t-il.

Avant de répondre, Laurence monte à califourchon sur Peter et retire le haut de son maillot tout en le fixant d'un sourire carnassier.

— C'est simple : on vient à peine de faire connaissance et, déjà, tu es incapable de te passer de moi. Hein ? Avoue ! Avoue, sinon je te torture jusqu'à ce que tu le fasses !

La discussion laisse place à une bataille de chatouilles, une lutte amicale où aucun des deux antagonistes hilares n'arrive à prendre le dessus sur l'autre. Toutefois, leurs corps pratiquement nus frottant l'un contre l'autre enflamment ces esprits déjà libidineux, si bien que la joute se transforme vite en ébats sexuels. S'enchaînent alors une succession de caresses endiablées ainsi que de baisers fougueux. Les amoureux s'empressent de retirer le morceau de tissu qui entrave leur sexe gorgé de plaisir afin d'offrir à leurs corps ardents ce qu'ils réclament. Ils font l'amour à répétition — jusqu'au bord de l'épuisement et même au-delà —, la passion leur procurant une énergie hors du commun.

Beaucoup plus tard, après avoir *baisé* comme des animaux et pris une bonne douche, Peter est avachi dans un fauteuil et examine sereinement Laurence dans la pénombre, dormant à poings fermés, nue sur le lit. La pauvre est complètement exténuée au contraire de Peter, envahi d'une énergie renouvelée. Il se sent invincible, plus que jamais. Est-ce Québec qui lui fait cet effet-là ? Est-ce Laurence ? Est-ce l'amour ? Peu importe. Il a hâte de retourner à Vancouver pour arracher des langues et trancher des gorges. Sa soif de violence et de torture ne s'est pas amenuisée avec l'arrivée de Laurence dans sa vie, au contraire.

Dans son sommeil, Laurence lâche un soupir et se retourne sur le ventre, exposant ainsi son postérieur bien rebondi à la vue de Peter. « Elle a un cul d'actrice porno », pense-t-il alors qu'un sourire de satisfaction se dessine sur ses lèvres. « Parlant de porno, tant qu'à souffrir d'insomnie, je devrais travailler sur l'ordinateur d'Alicia. »

Il récupère l'appareil dans la boîte et le met en marche. À l'ouverture du navigateur Internet, au lieu de la page habituelle, Peter est accueilli par un site pornographique de type caméra cachée. Il s'apprête à saisir l'adresse d'un site de téléchargement de logiciels antivirus quand un détail attire son attention. La fille qui se douche dans la vidéo jouant en boucle sur la page d'accueil est une plantureuse rousse arborant de nombreux piercings, plus particulièrement dans le dos.

« Juliette ? Est-ce que c'est vraiment elle ? Juliette serait actrice porno ? »

Mû par la curiosité, Peter explore le site en cliquant sur différents liens. Étonnamment, il semble en mesure de consulter toutes les pages du site alors qu'un abonnement est habituellement exigé pour avoir accès à du contenu aussi explicite. Il découvre ainsi une multitude de vidéos mettant en vedette Juliette, chez elle, dans des scènes de la vie de tous les jours, dont plusieurs très intimes. « J'ai toujours cru ce genre de vidéos *stagé*. Est-ce qu'elle a volontairement participé à ces vidéos ? Ou est-ce qu'il y a réellement des caméras cachées chez elle ? »

Le cerveau de Peter fonctionne à toute vitesse. Il émet des hypothèses, crée des liens entre ses dernières découvertes et arrive à certaines conclusions : s'il y a des caméras cachées dans l'appartement de Juliette, il risque de trouver des vidéos d'Alicia également sur le site puisqu'elle passait beaucoup de temps chez son amie. Peter s'empresse d'explorer les autres sections du site, et il lui faut peu de temps pour en trouver. Il trouve même des vidéos d'Alicia dans SON appartement à elle.

« Shit ! Ça laisse croire que tout le bâtiment est truffé de caméras cachées. »

Il s'accroche à cette unique hypothèse, incapable de concevoir qu'Alicia ait pu consentir de son plein gré à ce genre d'activités. La plupart des vidéos qu'il trouve de sa sœur sont anodines ; cependant, il tombe sur une vidéo où l'on voit Alicia et Juliette complètement nues dans la douche et se livrant à des attouchements sexuels.

Fuck ! What is this shit ?

Il est insulté de voir sa sœur nue caressant une autre fille. Mais, surtout, il est furieux que le tout ait été filmé et diffusé sur Internet sans qu'elle le sache ! Sa petite sœur ! Sa petite sœur morte ! Il serre le poing alors que des envies de meurtre l'envahissent. « Quand j'aurai trouvé le trou d'cul qui a orchestré ça, je jure qu'il va payer ! Je vais le pendre par les couilles, lui arracher la peau avec un couteau rouillé et verser de l'eau de javel sur ses plaies ! » Peter voit rouge, son sang bouillie dans ses veines. Il transpire à grosses gouttes, et sa respiration se fait haletante.

Néanmoins, il arrive graduellement à reprendre son calme. Puis, une idée saugrenue s'insinue dans son esprit : est-ce que Juliette est complice ? Est-ce qu'elle est au courant à propos des caméras ? « Non, impossible. Aucune fille sensée n'accepterait de se laisser filmer 24 heures sur 24 et de

révéler au monde entier son intimité. » Il estime que Juliette est une victime comme sa sœur, mais décide quand même de s'en assurer en téléchargeant certaines vidéos sur son téléphone.

5. En référence à Dave Mustaine, le chanteur du groupe Megadeth

6. En référence à Pokémon.

7. Complexe récréotouristique en banlieue de Québec.

8. Restaurant emblématique de Québec, réputé pour ses différentes variantes de poutine.

Chapitre 10

—
Alicia ! Regarde cette brassière de couleur saumon ! C'est en plein ton genre, tu devrais l'acheter.

— Juliette ! se lamenta Alicia qui ne partageait nullement l'enthousiasme de son amie. Je croyais qu'on était venue magasiner des sous-vêtements pour TOI.

— Je sais bien, mais j'ai beau fouiller, je ne trouve rien qui soit à mon goût ET à ma taille. Et puis, tu sais, ça ferait du bien si tu renouvelais un peu ta garde-robe maintenant que tu en as les moyens.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu pourrais abandonner tes bobettes au logo de Batman pour les remplacer par quelque chose de... disons... plus dans ce style-là, expliqua-t-elle en plaquant une culotte brésilienne sous le nez de son amie blonde.

— Pourquoi je voudrais porter quelque chose d'aussi inconfortable alors que je n'ai pas de chum à séduire ?

— Non ! Tu ne comprends pas ! Le but n'est pas de charmer un homme avec de la lingerie, mais de te séduire, toi ! En portant ça, tu vas te sentir différente, plus sexy, plus désirable, plus audacieuse. Tu découvriras que la confiance en soi est drôlement plus attirante que le *sex appeal*.

— Je n'ai pas envie d'être plus audacieuse, bouda-t-elle. Je me trouve juste assez audacieuse à mon goût.

— Arrête tes jérémiades, la gronda Juliette sur un ton de plaisanterie. Oh ! Regarde ça ! Tu dois absolument l'essayer, ordonna Juliette, émerveillée, en pointant un autre modèle de soutien-gorge.

— Tu me suggères de jeter mes bobettes de superhéros, mais tu veux que j'achète une brassière avec un motif de *Poké ball* sur chaque bonnet. Suis-je la seule à trouver ça contradictoire ?

— Mais c'est en plein ta taille, s'irrita-t-elle en entendant ses protestations. Tu l'essaies, je ne te laisse pas le choix.

Juliette s'empara du sous-vêtement d'une main et, de l'autre, elle agrippa le poignet d'Alicia afin de la traîner contre son gré dans une cabine d'essayage. À l'intérieur, la tornade rousse commença à déboutonner la blouse d'Alicia.

— Hé ! protesta-t-elle en claquant sur les mains de son amie. Ça va ! Je suis encore capable de me déshabiller, espèce de vicieuse.

Alicia avait toujours trouvé inconfortable de se dévêtir en compagnie de quelqu'un, même si cette personne était son amie. En s'attaquant au bouton suivant, elle sentit son estomac se nouer faiblement — un peu comme lors du striptease qu'elle avait fait à son dernier copain — et se serait esclaffée si Juliette ne l'avait pas fixé avec insistance. Ses mains tremblotèrent subtilement, son inconfort s'amplifia à chaque bouton qu'elle libérait. Elle retira sa blouse en se sentant devenir écarlate, puis ressentit une vague de chaleur lui monter au visage quand elle dégrafa son soutien-gorge. Juliette, fixant sa menue poitrine d'un regard captivé, lui tendit aussitôt le sous-vêtement.

— Elle est superbe ! s'exclama la rousse, ravie, quand Alicia termina d'ajuster les bonnets. Elle est parfaite ! Avec ça, tu vas pouvoir partir à la chasse aux mecs, certaine d'attraper toutes les proies que tu désires.

— *Attrapez-les tous*, se moqua Alicia en chantant une partie du générique de la série télévisé Pokémon.

— Attends ! Ne bouge pas ! Je crois que j'ai vu la blouse idéale pour l'accompagner. Je reviens !

Elle quitta la cabine en coup de vent, sans laisser le temps à Alicia de se couvrir face aux potentiels regards indiscrets, pour revenir presque immédiatement avec une blouse noire diaphane.

— Tu es sérieuse ? Merde, c'est carrément transparent. Si je porte ça, tout le monde va voir ma brassière !

— Justement, c'est ça le but. Si je portais une brassière aussi *cool* et qui m'allait comme un gant, je voudrais la montrer au monde entier sans me faire arrêter pour grossière indécence. D'où la blouse. Allez ! Enfile-la !

Alicia obéit sans rechigner, car lorsque Juliette avait une idée précise derrière la tête, il était inutile de s'obstiner avec elle. Elle finissait toujours par avoir le dernier mot.

— J'ai l'impression d'être à moitié nue, marmonna-t-elle en s'examinant dans le miroir avec la blouse.

— Mets ça, et ce sera effectivement le cas, ajouta fièrement Juliette en exhibant une mini-jupe noire ainsi que la fameuse culotte brésilienne qu'elle lui avait montrée plus tôt.

Juliette avait apporté ces vêtements dans la cabine en même temps que la blouse, mais les avait dissimulés derrière son dos pour garder la surprise. À voir le visage troublé d'Alicia, l'effet était réussi.

— Je veux bien enfiler la mini-jupe, mais il n'est pas question que je mette la petite culotte avant de l'avoir lavée, répliqua-t-elle en plissant le nez de dégoût.

— J'accepte, à la condition que tu me promettes de l'acheter.

— *Deal !*

Alicia retira son jeans, provoquant l'hilarité de Juliette en découvrant les bobettes aux motifs de Spiderman. Puis elle revêtit la mini-jupe.

— Voilà. Satisfaite ?

— Très. Tu es adorable. Si j'étais un gars, je serais hypnotisé par ton incroyable beauté.

— Ta gueule ! ricana Alicia.

— Viens ! ordonna Juliette en ramassant les affaires de son amie et en l'attirant hors de la cabine. On va au resto !

— Quoi ? Es-tu folle ? Je ne vais pas sortir du magasin habillée comme ça ! Et puis, je dois retirer les vêtements pour les payer.

— Mais non, pas besoin, tu vas voir.

Juliette traîna son amie de force jusqu'à la caisse enregistreuse où les attendait la caissière, une vieille dame revêche.

— Juliette ! s'exclama celle-ci d'un ton réprobateur. Combien de fois t'ai-je dit que tu ne peux pas te présenter à la caisse enregistreuse avec les vêtements sur le dos ? Tu dois les retirer avant de sortir de la cabine si tu veux les payer.

— Désolée, madame Giroux, mais on est pressée. On a rendez-vous avec des beaux mâles en rut, et Alicia n'avait plus rien de décent à se mettre, déclara Juliette sur un ton faussement candide pendant que la dame scannait les articles.

La caissière cessa de maugréer et annonça le coût total des achats. Alicia, tellement embarrassée qu'elle se sentait rougir jusqu'à la racine des cheveux, présenta sa carte de crédit sans oser lui adresser un regard. Elle

avait l'impression d'avoir fait un mauvais coup et de se faire gronder dans le bureau de la directrice de l'école. Juliette poussa l'effronterie jusqu'à s'emparer elle-même d'un sac en plastique afin d'y insérer la culotte brésilienne ainsi que les affaires personnelles d'Alicia. La transaction achevée, elles quittèrent en vitesse le magasin pendant que madame Giroux avertissait Juliette que c'était la dernière fois qu'elle tolérât ce genre de comportement de sa part.

— Fais pas attention, conseilla Juliette à l'intention de son amie, la vieille *bitch* dit ça chaque fois.

— Vous avez l'air de bien vous connaître...

— J'ai une idée ! s'exclama la rousse en ignorant la remarque d'Alicia. Tant qu'à être aux Galeries Charlesbourg, on devrait aller souper au Buffet des Continents !

— Quoi ? Mais, l'autre jour, tu m'as dit que tu ne voulais plus jamais y retourner, que c'était un restaurant de p'tits vieux. Tu as même appelé ça le Buffet des Incontinents.

— Je sais, j'ai changé d'idée. À mon avis, c'est l'endroit parfait pour essayer ton nouveau look. Si les hommes te reluquent avec un filet de bave qui coule à la commissure des lèvres et que les femmes te fixent avec jalousie en espérant que tu vas te brûler avec la soupe Won-ton, on pourra dire : mission accomplie.

Malgré les vêtements qu'elle avait sur le dos, Alicia avait l'impression d'être moins vêtue que lors des réunions mensuelles du club. « Qu'est-ce que les gens vont penser de moi ? Et si je croisais quelqu'un que je connais ? »

Alicia hésita longuement, ayant réellement envie d'aller à ce restaurant — d'ailleurs, son estomac criait famine —, mais pas habillée de la sorte. Puis, devant la vive insistance de son amie, elle finit par abdiquer. « Je vais lui donner satisfaction et, ensuite, elle va me laisser tranquille avec ses projets de fous ! »

Elle était déjà rouge comme une tomate avant même d'entrer dans le restaurant ; toutefois, elle découvrit que personne ne faisait de cas de sa tenue, hormis quelques clients — tous des hommes — qui la dévisageaient avec convoitise. Elle parvint à les ignorer, si bien que son malaise s'estompa graduellement, et elle put apprécier son repas.

Après leur départ, en flânant dans le centre commercial, elles passèrent

devant une cabine photographique. Évidemment, l'appareil enflamma l'imagination de Juliette, mais cette fois-ci la rousse excentrique n'eut aucune difficulté à convaincre sa blonde amie d'embarquer dans ses folies.

Elles terminèrent la soirée chez Juliette, en écoutant de la musique, à boire de la *Smirnoff Ice* bleue et à changer la couleur du vernis sur leurs ongles. Quelques heures plus tard, mais surtout après plusieurs consommations, Alicia titubait jusqu'à son appartement afin de se mettre au lit.

À son réveil le lendemain, alors que l'astre diurne était déjà haut dans le ciel, elle eut l'impression d'avoir une enclume dans la tête et qu'un vilain diabolotin s'amusa à frapper dessus avec une barre de fer. Elle parvint à se lever, puis se rendit d'un pas chancelant dans la salle de bain afin de prendre un analgésique. Les yeux à peine ouverts, elle ouvrit la pharmacie et allongea le bras ; cependant, sa main rencontra du vide. Elle s'efforça à écarquiller les paupières pour y voir plus clair et se rendit compte que le pot d'analgésiques ne se trouvait pas à l'endroit habituel. Elle s'étonna de le découvrir sur la tablette inférieure, mais ne s'en formalisa pas. Elle s'empressa donc d'avalier les cachets afin de chasser cette vilaine migraine menaçant d'empirer, puis retourna au lit. Quelques heures plus tard, elle se réveilla encore un peu nauséuse, mais se sentait assez en forme pour se lever.

Pendant qu'elle urinait, une envie urgente de café l'envahit, son corps réclamant sa dose quotidienne. En entrant dans la cuisine, elle retrouva la bouilloire sur la table plutôt que sur le comptoir. Elle s'en étonna, n'ayant pas l'habitude de la ranger à cet endroit. Est-ce qu'elle commençait à avoir des pertes de mémoire ? Est-ce que Juliette s'en était servie pendant son absence ?

C'était trop de mystères pour un lendemain de veille aux yeux d'Alicia. Elle remplit la bouilloire, la brancha, puis versa un peu de café instantané dans sa tasse préférée sans quitter des yeux l'écran de son téléphone, curieuse de voir ce qu'il y avait de nouveau sur la planète Internet. Quand la bouilloire commença à siffler, elle versa l'eau dans sa tasse, puis s'installa sur le divan afin de siroter son breuvage, le nez encore collé sur l'écran.

Après que sa tasse fut vidée depuis longtemps, elle fila dans sa chambre pour s'habiller. « Je ne peux quand même pas rester en sous-vêtements toute la journée. » Elle retira le soutien-gorge Pokémon pour le remplacer

par un modèle plus confortable, changea de bobettes, puis enfila un short en jeans ainsi qu'une camisole.

Elle s'apprêtait à ressortir de la pièce quand un détail attira son attention : un des cadres sur le mur était légèrement incliné. Accordant une grande importance à l'arrangement des éléments décoratifs sur ses murs, elle utilisait souvent un niveau à bulle acheté en quincaillerie, s'assurant ainsi que les cadres étaient parfaitement installés. Elle l'avait peut-être déplacé par mégarde la veille en titubant jusqu'à son lit, sauf que cette irrégularité de trop éveilla ses soupçons. « Le cadre, la bouilloire, le pot de comprimés... Ce n'est pas la première fois que j'ai l'impression que des objets sont déplacés pendant mon absence. Ça ne peut pas être de simples distractions, ça en fait trop. » Était-ce Juliette qui tentait de lui jouer un mauvais tour, étant la seule à posséder la clé de son appartement ? Il n'y avait qu'une façon de le découvrir.

Alicia claqua la porte de son appartement et marcha d'un pas décidé jusqu'à celui de Juliette. Elle tourna la poignée, qui refusa de coopérer à sa grande surprise. Elle la déverrouilla à l'aide de la clé remise par son amie, entra et inspecta l'appartement en l'appelant à voix haute. Les bouteilles vides de la veille traînaient encore dans la cuisine, et les draps étaient toujours en désordre dans la chambre. Toutefois, aucune trace de la plantureuse rousse. « Elle n'est sûrement pas partie bien loin, pensa Alicia, puisqu'elle a laissé son téléphone ici. »

En sortant de l'appartement, elle s'étonna de voir la porte d'en face s'ouvrir, croyant ce logement inoccupé. Sa surprise se changea en ébahissement lorsqu'elle vit Juliette en émerger, toute vêtue de cuir. Celle-ci hoqueta d'ahurissement en apercevant son amie. Elles restèrent figées ainsi l'une en face de l'autre, s'observant pendant d'interminables secondes jusqu'à ce qu'Alicia commence à pouffer de rire et que Juliette l'imité.

— C'est quoi ce déguisement ? Tu vas à un bal costumé ?

— Tu me connais. Avec moi, c'est l'Halloween tous les jours, répliqua Juliette sur le même ton hilare.

— Quel genre de mauvais coup es-tu en train de préparer dans cet appartement inoccupé ?

Alicia, incapable d'apercevoir l'intérieur par l'entrebâillement, poussa la porte tellement vite que Juliette n'eut pas le temps de réagir. De toute façon, même si elle avait su à l'avance les intentions de son amie, Juliette ne

l'aurait pas empêchée.

Alicia fit irruption dans la pièce et se figea sur le seuil, les yeux écarquillés, abasourdie par ce qu'elle y découvrit. Juliette l'invita à pénétrer plus profondément en lui poussant dans le dos et referma la porte derrière elles.

— *Holy shit !* s'exclama Alicia. On dirait... on dirait...

L'immense loft n'avait pas été meublé de façon classique. Dans un coin reposait une croix en bois recouverte de cuir et munie de menottes, adjacente à un carcan et un pilori. Près de là, une étagère grillagée fixée au mur présentait différents modèles de fouets, de martinets, de cravaches et de menottes. Alicia était incapable de nommer de nombreux accessoires en cuir ou en métal, mais elle se doutait bien qu'ils avaient été fabriqués dans le simple but d'infliger des souffrances. À l'autre extrémité de la pièce se trouvait un immense lit à baldaquin pourvu de sangles, capable de faire cauchemarder n'importe quelle princesse de Disney. Le plafond comportait de nombreuses poulies munies de chaînes ou de cordes permettant de suspendre quelqu'un de manière créative à l'aide de différents harnais. Une étagère en verre installée contre un mur mettait en valeur quelques modèles de souliers à talons atrocement hauts, ainsi que des marottes sur lesquelles on avait fixé des cagoules en cuir. Elle découvrit aussi dans un coin une minuscule cage en fer qui, de toute évidence, n'était pas destinée à la race canine.

Des rideaux rouges masquaient les fenêtres dans le but de tamiser l'éclairage naturel. On pouvait deviner que les nombreux cierges disséminés dans l'appartement venaient d'être éteints grâce à la fumée qui s'en échappait encore, rendant l'atmosphère de la pièce plus lugubre. Alicia en frissonna d'inconfort alors qu'elle finissait de balayer la pièce du regard.

— On dirait un donjon BDSM ! réussit-elle enfin à articuler, tout en adressant un regard d'incompréhension à son amie.

« Est-elle une cliente de cet endroit ? » se demanda-t-elle aussitôt, sachant que son amie aimait amalgamer la douleur avec le plaisir.

— Bienvenue dans mon donjon, déclara calmement Juliette en ouvrant les bras et en pivotant sur elle-même.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « mon donjon » ? Es-tu en train de me dire que cet endroit t'appartient ?

— *Mistress Juliet*, pour te servir, répondit simplement la rousse d'un

sourire sincère.

— Comment... comment..., balbutia Alicia sans arriver à formuler de questions cohérentes.

— Tu croyais vraiment que la minuscule allocation versée par mon père suffisait à tout payer ? Je flambe cet argent-là en moins d'une semaine ! Quand j'ai compris que je pouvais facilement monnayer mes charmes, j'ai décidé de joindre l'utile à l'agréable. Certains de mes partenaires sexuels réguliers aimaient que je les brutalise pendant l'acte ; j'ai donc décidé de passer au niveau supérieur. Je suis devenue maîtresse BDSM, j'ai ouvert cet endroit, j'ai fait un peu de publicité sur le *darkweb* et, depuis ce temps, les affaires roulent rondement.

— Et ça rapporte assez pour te permettre de payer deux loyers ?

— Oui, de toute façon je n'ai pas le choix. Je ne souhaite pas recevoir mes clients dans l'autre appartement ; je préfère isoler cet aspect-ci de ma vie privée. Je tiens à conserver mon petit jardin secret, plaisanta-t-elle.

— Juliette, tu es tellement dévergondée que ton jardin n'a plus rien de secret, se moqua Alicia qui émergeait peu à peu de son ébahissement. Si je comprends bien, tu as du sexe avec des étrangers en échange d'argent. Donc, tu fais la pute ?

— Grand dieu, non ! Je ne *baise* pas avec ces gens. Je les gifle, je les frappe, je les attache, je les brutalise, je les flagelle, je les torture, je les fais souffrir, je les humilie, et ils en redemandent. Ce sont mes esclaves, et je suis leur maîtresse. Je prends plaisir à le faire et, en plus, je suis rémunérée pour ça. Ça n'a plus aucun rapport avec le sexe. Mes vrais partenaires sexuels ne connaissent pas l'existence de mon donjon.

Pendant que Juliette relatait les différents traitements qu'elle faisait subir à ses clients, Alicia déambulait lentement dans la pièce tout en l'examinant. Quand elle s'attardait sur un objet en particulier, Juliette se faisait un devoir de lui expliquer comment elle s'en servait. Graduellement, l'inconfort d'Alicia s'évapora au même rythme que sa curiosité qui s'enflammait.

— Où trouves-tu le temps pour... faire ça ?

— Souviens-toi, j'ai un horaire allégé, à l'université. Et puis, grâce à l'argent que je gagne ici, je ne suis pas obligée de perdre mon temps à faire la serveuse dans un restaurant chinois minable, comme une certaine blondinette que je connais.

— Et tu avais l'intention de m'en parler quand ? demanda Alicia, sans manifester le moindre reproche, tout en vérifiant la dangerosité des pointes d'une roulette Wartenberg du bout de son index.

— Bientôt, j' imagine. Je cherchais à épargner ton petit cœur chaste, ironisa-t-elle. J'essaie de t'intégrer graduellement dans mon monde dépravé en y allant un coup de reins à la fois.

— Tu crois que je n'ai pas les nerfs assez solides pour entendre tes histoires lubriques et tordues ?

— Si tu m'avais posé la question quelques mois plus tôt, j'aurais dit oui. Mais aujourd'hui, je crois que tu es prête. Grâce à mes bons soins, tu as beaucoup progressé sur les voies de la débauche, ma petite *Padawan* !

Les deux filles s'esclaffèrent joyeusement.

— Parle-moi de la cage, exigea Alicia. Tu enfermes vraiment tes clients là-dedans ?

— Un seul client. Dès qu'il entre, il se déshabille à la hâte, et je lui attache son collier autour du cou. Il devient alors mon toutou le temps d'une séance. Je le guide dans la pièce à l'aide de sa laisse, et il doit m'obéir au doigt et à l'œil sans prononcer la moindre parole.

— C'est lui qui pousse ces jappements que j'entends, des fois !

— Exact.

— Je croyais devenir folle, je me demandais d'où ils pouvaient provenir, car je sais que les animaux sont interdits dans le bloc. Et c'est tout ce que tu lui fais faire ?

— Parfois, il est désobéissant et se comporte en mauvais toutou. Je dois donc le réprimander. Ça fait partie du processus de dressage. La dernière fois, je l'ai obligé à boire de l'eau directement dans la toilette après avoir pissé dedans.

— Quoi ? Tu l'as obligé à boire ton urine ?

— Il le méritait.

— Ouache ! frissonna Alicia de dégoût. Est-ce qu'il est revenu te voir après cette mauvaise expérience ?

— Je crois que tu ne comprends pas, Alicia. Il a réellement apprécié. Tellement, qu'il en a joui immédiatement sur le plancher de la salle de bain. Sauf qu'il n'avait pas le droit, je ne l'avais pas autorisé à jouir tout de suite. J'ai donc été obligé de le châtier de nouveau.

Alicia s'attarda ensuite à la collection de souliers à talons hauts exhibée

sur l'étagère en verre.

— Tu sais, mes clients ne viennent pas tous pour se faire torturer. Certains ont des lacunes sexuelles. Je semble être la seule à les comprendre et à pouvoir les satisfaire.

— Je croyais que tu ne *baisais* pas avec tes clients ?

— Exact. Néanmoins, je peux les faire jouir d'une façon différente. Si mes esclaves n'avaient besoin que de sexe ordinaire, ils se paieraient une pute, et le tour serait joué. Quand ils viennent me voir, c'est parce qu'ils ne peuvent jouir que d'une manière hors du commun.

— Par exemple ?

— Un de mes clients a été élevé par une belle-mère trop sévère qui lui tapait les fesses avec un gant à vaisselle en latex, provoquant chez lui de profonds traumatismes sexuels. Aujourd'hui, il ne peut jouir que si je le *crosse* avec ce gant, expliqua Juliette en exhibant l'article en question. Un autre de mes clients vient se masturber ici, en cachette, allongé sur ce lit, mais surtout il a besoin que je lui vomisse dans la bouche pour qu'il réussisse à jouir.

— Beurk ! Comment peux-tu faire ça ? demanda Alicia en affichant une moue dégoûtée.

— Oh ! C'est facile. Je me fourre deux doigts dans le fond de la gorge, et ça sort tout seul...

— C'est beau ! C'est beau ! J'ai compris ! Trop de détails.

Alicia continua d'observer les différents accessoires dans la pièce, Juliette sur ses talons.

— Je crois que je ne comprendrai jamais les hommes, soupira Alicia, soudainement mélancolique. C'est probablement pour cette raison que je suis encore célibataire.

— Tu es célibataire parce que tu es capricieuse, précisa Juliette.

— Je suis célibataire surtout parce que tous les gars avec qui je suis sortie ne pensaient qu'au sexe. Est-ce qu'ils sont réellement tous comme ça ?

— Tous, acquiesça Juliette, même s'ils le nient. Ils me font penser à Garfield¹⁰ quand il est au régime. Il regarde John et, à la place, il voit un jambon. Quand il regarde Odie, il ne voit qu'un enchevêtrement de saucisses. Il ne pense qu'à la nourriture ; son cerveau en est saturé. C'est plus fort que lui. Malgré tout, il résiste à ses pulsions et respecte son régime

— du moins au début —, même si ça le rend grognon. Sauf qu'à la longue, il devient en manque, comme un drogué, puis ses pulsions reprennent le dessus, et il perd carrément la boule. Il devient alors incontrôlable. Et l'inévitable se produit : il triche et il se gave.

— Es-tu en train d'établir une analogie entre l'insatiabilité des hommes pour le sexe et l'appétit de Garfield ? C'est un peu tiré par les cheveux.

— Ma théorie en vaut une autre. Au nombre de partenaires sexuels que j'ai eus, j'en connais un rayon sur le sujet. Ils pensent TOUS au sexe, constamment.

— Avec la *shape* que tu as, ce n'est pas étonnant, *miss* grosses boules, ricana Alicia.

— Peu importe la grosseur des seins. Quand un gars regarde une fille, il voit des seins et un cul. Pas seulement ça, mais surtout ça. Bien sûr, il remarque également son visage, son maquillage, ses bijoux, ses hanches, ses jambes, son corps, ses vêtements, la sonorité de sa voix quand elle lui parle, l'odeur de son parfum. Sauf qu'un gars qui vient de rencontrer une fille ne va pas la décrire à ses chums en parlant de ses jolies fossettes ou de son habile maquillage. Il va s'attarder aux attributs sexuels.

— Mais quand Garfield n'est pas au régime, il continue de rêver à la nourriture.

— Exact. Tout comme les hommes. Même s'ils sont en couple et satisfaits sexuellement, ils continuent de fantasmer sur ce qu'ils n'ont pas. Imagine un gars qui vient de s'acheter une belle Mustang neuve. Il en est fier, il l'adore, la lave, la chouchoute. Tout à coup, une magnifique Ferrari passe dans sa rue. Est-ce qu'il tourne la tête pour l'observer ?

— Non ?

— Faux ! Bien sûr qu'il tourne la tête, voyons ! C'est plus fort que lui ! Ça ne veut pas dire qu'il n'est plus satisfait de sa Mustang et qu'il désire la vendre pour s'acheter une Ferrari. Non ! Il est aussi amoureux de sa Mustang qu'au premier jour de son achat. Sauf qu'il est capable d'apprécier les belles choses, même s'il ne les convoite pas.

— Juliette, tu as vraiment l'esprit tordu. Tu viens de nous comparer avec des voitures. Et juste avant, c'était avec de la nourriture.

— Bravo, Alicia ! Si tu ajoutes le sexe, tu viens de nommer les trois sujets qui occupent la majorité des pensées des gars.

— Tu oublies le sport.

– Non, j’ai connu beaucoup d’hommes qui ne s’y intéressaient pas.

– Pff ! soupira Alicia. C’est ce que je disais, je ne comprends rien aux gars. Même s’ils venaient avec un manuel d’instructions, je suis certaine qu’il serait rédigé en Klingon¹¹.

Alicia continua d’explorer le donjon, puis aperçut sur une autre étagère de petits pots de toutes les couleurs.

– Elle te sert à quoi, cette peinture ? Tu tortures tes clients en leur démontrant tes mauvais talents artistiques ? railla Alicia.

– Va chier ! s’esclaffa Juliette en réaction aux moqueries de son amie. Je suis 100 fois meilleure que toi en dessin. Et puis, ce n’est pas de la peinture, c’est de la gouache qui sert à faire du *body painting*.

– Où est la torture, là-dedans ?

– Mais non, idiot, c’est juste pour s’amuser. Oh ! Je viens d’avoir une idée : on fait une compétition de dessin, pour voir qui est la meilleure.

Sans même attendre l’accord d’Alicia, Juliette actionna la fermeture éclair de son costume, se débarrassant de la section du haut afin de dénuder son torse et ses bras. Elle remit ensuite un pinceau ainsi qu’un pot de gouache à Alicia. Celle-ci, habituée aux agissements saugrenus de son amie, ne sourcilla pas en voyant la rousse exhiber fièrement ses rondeurs.

– Commence par dessiner une fleur dans mon dos, exigea-t-elle en se retournant et en déplaçant ses cheveux afin d’exposer sa peau.

Alicia obtempéra même si le cœur n’y était pas, sachant que son amie la laisserait tranquille seulement quand elle aurait eu satisfaction. Celle-ci frissonnait à chaque coup de pinceau.

– Arrête de bouger, tu me fais faire des erreurs, gronda Alicia. En plus, tes piercings ne me simplifient pas la tâche.

– Je n’y peux rien, je ressens des éclairs qui fourmillent jusqu’au bout de mes mamelons.

– Donne-moi l’autre pot, ordonna Alicia, qui démontrait enfin de l’enthousiasme au projet. Je dois changer de couleur.

Même si le dos de Juliette s’avérait un canevas difficile à travailler, Alicia s’appliqua du mieux qu’elle put afin de dessiner une belle marguerite. Quand elle fut satisfaite du résultat, elles se dirigèrent vers la salle de bain afin d’admirer le chef-d’œuvre. Alicia siffla d’admiration quand elle découvrit les nombreux miroirs sur les murs.

– Quelle salle de bain luxueuse ! Et la douche ! Mon dieu, elle est

immense ! Comment ça se fait que la salle de bain de nos appartements n'arrive pas à la cheville de celle-ci ?

— Ce loft était occupé par Varken, le proprio, avant qu'il achète sa luxueuse maison à Sillery. Il avait rénové l'appartement à son goût ; c'est pourquoi l'intérieur est si différent des autres.

— Est-ce qu'il sait que c'est toi qui le loues ?

— Bien sûr, puisqu'il se fait un devoir de récolter le paiement du loyer chaque mois.

— Est-ce qu'il sait ce que tu en fais ?

— Tu veux rire ! Ce type est franchement asocial et, en plus, il est incapable de tenir une conversation avec une fille. Il était trop content d'apprendre que je prenais l'appartement sans poser de questions. Il a peut-être des soupçons, sauf qu'il n'est jamais venu se plaindre.

Tout en placotant, Juliette examinait le chef-d'œuvre dans son dos grâce aux reflets des nombreux miroirs offrant différents angles de vue.

— Pas mal, sœurlette, avoua-t-elle. C'est à mon tour de te montrer ce que je sais faire. Retire ta camisole, je vais aller chercher la gouache et d'autres pinceaux.

— On va faire ça ici ? demanda Alicia, surprise, pendant que Juliette sortait de la pièce. Dans la salle de bain ?

— L'éclairage est meilleur, s'écria-t-elle rendue à l'autre extrémité de l'appartement. Et avec les miroirs, on va pouvoir observer l'autre travailler.

Alicia retira lentement sa camisole. Tout en examinant son reflet dans le miroir, elle eut une légère hésitation. « Est-ce que je veux vraiment faire ça ? » se demanda-t-elle. Puis, aussitôt, une voix dans sa tête la sermonna : « Cesse de te remettre constamment en question. Arrête d'avoir peur. Vis le moment présent. Amuse-toi ! Fais des folies et ouvre-toi au monde ! »

Même s'il restait encore des vestiges de « l'ancienne » Alicia, celle qui avait peur et qui avait développé des réflexes pudiques, la « nouvelle » Alicia arrivait plus aisément à imposer sa volonté et à lui faire réaliser des choses qu'elle aurait auparavant considérées comme insensées. Son hésitation disparut aussitôt, et elle retira son soutien-gorge d'un geste déterminé au moment où Juliette revenait dans la pièce.

— Je vais dessiner aussi une marguerite dans ton dos. Ainsi, ça sera plus équitable pour déterminer qui a fait le meilleur dessin.

Pendant que le pinceau de Juliette chatouillait la peau d'Alicia, celle-ci

remarqua une trace de morsure sur l'épaule de son amie rousse. Elle la questionna à ce propos.

— Non, répondit-elle, ce n'est pas un de mes esclaves qui s'est vengé. C'est arrivé quand j'ai demandé à un de mes amants de me mordre.

— Pourquoi ?

— Sa bite n'était pas assez grosse, je n'arrivais pas à jouir. J'ai besoin d'un gros format entre les cuisses pour arriver à atteindre l'orgasme.

— Et quand tu te masturbes, tu fais quoi ?

— Je prends un gros *dildo*, d'une circonférence suffisante. Mais parfois, j'ai juste besoin de me tordre les mamelons tout en frottant mon clitoris.

— On dirait que tu es incapable de prendre du plaisir sans ressentir de la douleur. Tu es vraiment un cas étrange.

— Merci, s'esclaffa Juliette.

Les filles, hilares, passèrent les heures suivantes à couvrir leur peau de gouache, parfois l'une après l'autre, parfois en même temps. Au début, elles s'appliquaient afin de créer des dessins réalistes, mais plus le temps avançait et plus le résultat devenait abstrait. Puis, quand le moindre centimètre de peau exposé fut couvert, elles se dévêtirent complètement afin de continuer sur le reste de leur corps.

Alicia avait rarement eu autant de plaisir. Elle, qui d'ordinaire devait reconnaître un but dans tout ce qu'elle accomplissait, se retrouvait à effectuer une tâche totalement inutile et à en retirer une immense satisfaction. La complicité développée avec son amie rousse prenait désormais tout son sens puisqu'elle ne ressentait aucune gêne à se retrouver complètement nue avec elle et à effectuer cette activité loufoque. Aucun homme n'avait réussi à mettre Alicia totalement à l'aise, ayant toujours ressenti un certain inconfort à exhiber son corps qu'elle jugeait imparfait. D'ailleurs, elle avait souvent refusé la caresse des hommes à certains endroits qu'elle estimait trop privés. En revanche, l'amitié sincère ainsi que l'intimité qu'elle partageait désormais avec Juliette avaient eu un effet bénéfique sur ses inhibitions. Elle laissait le pinceau de Juliette atteindre des endroits de son anatomie auxquels aucun homme n'avait eu accès et se surprit à en retirer un certain plaisir. Elle eut même l'audace de rendre la pareille à Juliette, l'émoustillant davantage qu'elle l'aurait cru.

Quand tous les pots furent vides et que leur corps ne fut plus qu'un gribouillage indescriptible, elles entrèrent ensemble dans l'immense cabine

de douche. L'eau chaude leur cingla la peau. Elles se savonnèrent mutuellement avec passion, longuement, utilisant parfois un gant de crin afin de se débarrasser des taches trop tenaces. Les sens en ébullition, elles frictionnaient et caressaient toutes les parties de leur corps en feu, même aux endroits intimes. Chacune pétrissait les seins de l'autre, chacune prenait plaisir à titiller l'autre, chacune désirait l'autre. Puis, ce qui devait arriver arriva. Juliette s'empara des lèvres d'Alicia et plongea sa langue dans sa bouche, entraînant son amie dans un baiser passionné qu'elle lui rendit avec allégresse. Les doigts agiles de Juliette descendirent jusqu'à la chatte humide d'Alicia qui l'imita aussitôt, puis la rousse verrouilla son regard dans celui de la blonde alors que chacune explorait l'intimité de l'autre. Elles gémissaient à l'unisson, ivres de passion, les narines dilatées, sachant qu'il était inutile de prononcer la moindre parole, leur regard lubrique exprimant la volonté effrontée de cette complicité sensuelle. Profondément excitées, il leur fallut peu de temps pour atteindre l'orgasme simultanément, leurs cris de jouissance faisant écho au chuintement du jet d'eau bouillante.

Plus tard, pendant qu'elle essayait silencieusement son corps rougi par l'eau trop chaude à l'aide d'une confortable serviette molletonnée, Alicia se surprit à ne ressentir aucun remords. « L'ancienne » Alicia aurait rougi jusqu'à la racine des cheveux après cette première expérience lesbienne et aurait probablement été incapable d'adresser la parole à Juliette à nouveau. Mais pas la « nouvelle » Alicia.

— J'ai une idée ! s'exclama normalement la rousse, comme s'il ne s'était rien produit entre elles.

— Une autre ! répliqua joyeusement Alicia, curieuse de savoir ce que son amie avait encore derrière la tête.

— On va s'offrir un tatouage commun, un tatouage identique. Quelque chose qui n'aura de signification que pour nous deux et qui scellera notre complicité pour l'éternité.

— O.K., répondit impulsivement Alicia. Mais rien de trop gros, d'accord ?

— Bien sûr. Il faudra que ce soit discret pour que ça reste intime, réfléchit-elle à voix haute. Qu'est-ce que tu penses du poignet droit ?

— Un petit cœur ? suggéra-t-elle tout en acquiesçant de la tête.

— Pourquoi pas une patte de chat ?

— Parce qu'on est deux chattes en chaleur ? gloussa Alicia.

— Alicia ! s'écria Juliette en feignant de s'emporter, les yeux exagérément écarquillés dans une fausse aversion. Comme tu as l'esprit mal tourné ! Je me demande bien qui te met de telles idées dans la tête.

Les deux filles s'esclaffèrent d'une complicité exquise.

— Allons-y maintenant, avant que je ne change d'idée, déclara Alicia en remettant ses vêtements.

Juliette, quant à elle, sortit complètement nue du donjon en emportant son costume en cuir et franchit la courte distance la séparant de chez elle, Alicia sur ses talons. Dans sa garde-robe, elle choisit des vêtements qui s'agençaient à ceux de son amie : soutien-gorge de même couleur, camisole de style semblable — quoique plus moulante et plus décolletée —, petite culotte de même couleur, mais sans motifs de superhéros, ainsi qu'une paire de shorts en jeans beaucoup trop ajustée, révélant vulgairement la naissance de ses pommes de fesse. Alicia approuva les choix vestimentaires de son amie d'un pouce en l'air. Le seul écart que Juliette se permit fut pour ses pieds : elle chaussa des souliers à talons hauts qui mettaient en valeur le galbe de ses mollets, tandis qu'Alicia avait revêtu ses éternelles espadrilles de sport, préférant ainsi le confort à l'élégance.

Elles se rendirent chez le tatoueur habituel de Juliette qui fut en mesure d'accommoder immédiatement ces clientes inattendues. Les filles firent aisément leur choix dans le catalogue de l'artiste, puis celui-ci se mit à l'œuvre en commençant par Alicia. Ressentant une certaine fébrilité avant de s'installer sur la chaise, son excitation se changea en légère inquiétude quand le tatoueur approcha son appareil du poignet de la blonde. La douleur de l'aiguille fut supportable ; néanmoins, Alicia fut soulagée quand ce fut au tour de Juliette, ayant déjà passé par là une bonne dizaine de fois auparavant. Elles ressortirent de la boutique, manifestant bruyamment leur ravissement à la vue du tatouage identique en tous points sur leur poignet droit.

— Allons manger, suggéra Alicia. Je meurs de faim.

— Tu lis dans mes pensées, sœurlette.

D'un commun accord, elles se dirigèrent vers le Subway le plus près, bras dessus bras dessous. À l'intérieur, les têtes se tournaient sur leur passage, leur grande allégresse ainsi que leurs visages radieux contrastant avec l'humeur austère des autres clients. Elles mangèrent à l'extérieur afin de profiter des chauds rayons du soleil déclinant rapidement.

Repues, elles déambulèrent gaiement dans les rues de Sainte-Foy sans jamais quitter les artères achalandées, ressentant inconsciemment le besoin de démontrer au monde entier le lien particulier qui les unissait désormais, cette complicité quasi sororale qu'elles partageaient jalousement et que personne n'arriverait à leur enlever. Gonflée à bloc, Alicia faisait preuve d'un nouvel aplomb qui la grisait au point de l'inciter à se comporter de façon plus intrépide que d'ordinaire.

Elles s'arrêtèrent enfin dans un bar possédant des tables de billard afin d'y jouer quelques parties et de boire un pichet de bière. L'achalandage créait une ambiance festive sans pour autant nuire à leur liberté de mouvement. Même si Juliette maniait la queue de billard mieux qu'Alicia, celle-ci se défendait raisonnablement. Cependant, elle fut incapable de remporter ne serait-ce qu'une seule partie. Au moins, se consola-t-elle, elle avait du plaisir, et la bière froide descendait délicieusement dans son gosier.

Des hommes, les observant depuis un moment avec une convoitise concupiscente, osèrent les aborder. Elles les ignorèrent, ne répondant à leurs questions que par monosyllabes. Tous les soupirants finirent par se désister, frustrés de ce rejet inhabituel et jaloux de leur complicité exclusive frisant l'effronterie.

Plus les heures passaient et plus le bar se remplissait, si bien qu'elles délaissèrent le billard afin d'accaparer une table pendant qu'il en restait quelques-unes de disponibles. Elles discutèrent, elles s'esclaffèrent, elles burent, elles eurent du plaisir. Puis un chansonnier s'installa avec ses instruments sur la petite scène prévue à cet effet, située juste devant la table des filles. Celles-ci suivirent avec intérêt sa prestation, comme la majorité des clients du bar.

Dans un élan de folie, les effets de l'alcool aidant, Alicia se leva à la fin d'une chanson et s'informa auprès du chansonnier s'il prenait les demandes spéciales. Celui-ci, hypnotisé par l'incroyable beauté sous ses yeux, fut incapable de refuser alors qu'il était d'ordinaire réticent à acquiescer à ce genre de requêtes.

— Ça dépend si je la connais, ajouta-t-il.

— Je veux *I lost my baby*, de Jean Leloup.

— Je la fais à une condition : si tu la chantes avec moi.

— D'accord.

« Quoi ? » fit une petite voix dans la tête d'Alicia. « Viens-tu vraiment

d'accepter de chanter avec un étranger dans un bar bondé d'inconnus ? »

Cette petite voix fut aussitôt réduite au silence par une autre, plus téméraire, la félicitant pour son initiative.

Le chansonnier prépara un deuxième micro pour la blonde s'installant à ses côtés, puis le duo entama sa prestation au grand plaisir des clients, mais surtout sous les yeux d'une rousse aussi ébahie que fière. « Le petit papillon vient de sortir de son cocon et il prend enfin son envol », pensa-t-elle dans un élan de poésie.

À la fin de la chanson, une salve d'applaudissements félicita le duo pour cette magnifique interprétation. Quand Alicia, les joues encore écarlates, posa ses fesses sur son siège, un serveur arriva à leur table avec une bouteille de champagne.

— Le patron tenait à vous féliciter pour votre prestation, expliqua-t-il. Un des clients vous a filmés pendant que vous chantiez, et la vidéo est déjà en train de devenir virale. Ça lui fait une belle visibilité ; alors il voulait vous offrir un petit quelque chose pour vous remercier.

Pendant que le serveur repartait, Alicia interrogeait Juliette du regard pour savoir si elle avait quelque chose à voir avec la vidéo.

— Ne me regarde pas comme ça, soeurette, je n'y ai même pas pensé tellement tu m'as prise au dépourvu.

Le même serveur revint les voir quelques minutes plus tard avec un pichet de bière.

— Nous n'avons rien commandé d'autre, indiqua Juliette.

— C'est de la part de Julien, le chansonnier.

Les filles tournèrent leur regard vers Julien, qui les salua de son verre plein afin de porter un toast. De toute évidence, il avait aussi apprécié les talents vocaux de la blonde. Elles vidèrent le pichet pendant que le chansonnier continuait son spectacle, puis elles décidèrent qu'il était temps de rentrer. Plusieurs clients saluèrent et félicitèrent Alicia pendant qu'elle se frayait un chemin jusqu'à la sortie, avec Juliette sur ses talons rapportant la bouteille de champagne.

Une grosse lune orangée les raccompagna sur le chemin du retour. La démarche erratique d'Alicia ainsi que son élocution pâteuse trahissaient son état d'ébriété avancée au contraire de Juliette, supportant mieux l'alcool. Celle-ci, aidant Alicia de son mieux en la tenant par les épaules, accéléra légèrement le pas.

– Je me fais peut-être des idées, expliqua-t-elle, mais je pense qu'on est suivies.

– Ça doit être un de mes admirateurs du bar, bafouilla Alicia.

– Et si c'était un violeur ?

– Dans ce cas, Zorro, tu nous défendras à l'aide de ton martinet, répondit-elle en essayant d'imiter le claquement du fouet avec sa bouche.

Les filles rirent de bon cœur. Quand elles furent rendues à leur immeuble, elles pénétrèrent dans le bâtiment sans même prendre la peine de vérifier si elles étaient effectivement suivies, soulagées d'être enfin en sécurité. Alicia, trop saoule et trop fatiguée, titubait davantage à chaque pas, si bien que Juliette la supporta jusqu'à son appartement. Puis elle l'aida à se dévêtir et à se mettre au lit, car la blonde ne tenait pratiquement plus debout.

Alicia tomba dans les bras de Morphée dès que sa tête se posa sur l'oreiller. Juliette s'étendit à son tour mais sans se dévêtir, s'installant face à son amie, puis elle caressa affectueusement ses longs cheveux blonds si doux et soyeux. Juliette, le cœur tambourinant d'un amour plus que sororal, observa fièrement, longuement, passionnément le visage paisible de son amie. Puis elle déposa un doux baiser sur ses lèvres avant de sortir de la chambre.

Elle déambula un instant dans le minuscule appartement d'Alicia, le connaissant par cœur pour y avoir passé presque autant de temps que dans le sien. Pourtant, la sensation lui sembla différente cette fois-ci, puisqu'avec Alicia dormant à poings fermés, le comportement de Juliette s'apparentait à du voyeurisme. Elle était libre de fouiller partout, sans retenue, sans gêne et de mettre le nez dans les affaires de la blonde sans impunité. Même si les deux filles ne devaient avoir aucun secret l'une pour l'autre, Juliette se doutait bien que son amie avait gardé certains mystères, elle-même ayant attendu avant de mettre Alicia dans la confidence sur certains aspects de sa vie.

En dépit de leur grande complicité, Juliette avait développé une soif insatiable à propos d'Alicia. Elle voulait tout connaître d'elle : son passé, ses souvenirs, ses pensées, ses sentiments, ses aspirations, ses ambitions, ses désirs. Étant incapable d'avoir un accès direct au cerveau d'Alicia, Juliette avait dû se rabattre sur une autre solution : fouiller dans son intimité, dans tous les sens du terme. Et le meilleur endroit pour continuer ses recherches,

jugea-t-elle, était dans son ordinateur.

• • •

Tard le lendemain, Alicia se réveilla encore nauséuse et confuse. Maudissant la boisson comme chaque lendemain de veille, elle réussit tout de même à prendre un comprimé contre la nausée et à s'emparer d'une bouteille de *Gatorade* sans vomir ses tripes. Puis elle retourna s'allonger sur son lit le temps que l'univers tout entier cesse de tourner, prenant régulièrement quelques gorgées du breuvage pour se réhydrater.

Commençant enfin à se sentir mieux et à avoir les idées plus claires, elle se rendit compte qu'elle avait dormi toute nue. Pourtant, ce n'était pas dans ses habitudes. Puis, les souvenirs de la journée précédente lui revinrent en mémoire, l'engouffrant dans un maelström d'émotions contradictoires.

Son audace de la veille fondait comme neige au soleil, n'arrivant pas à croire qu'elle avait chanté devant des dizaines d'inconnus, un exploit qu'elle n'était pas prête à réitérer de sitôt. Puis son attention se porta à son poignet droit, plus précisément sur son tatouage. Elle sourit, toujours satisfaite de sa décision, même si la patte de chat lui rappelait l'inconfortable expérience vécue dans la douche avec Juliette.

Elle était incapable d'identifier les émotions qui la taraudaient. Était-ce de la honte ? Était-ce du remords ? Était-ce de la culpabilité ? Les sentiments éprouvés envers Juliette étaient forts et sincères ; cependant, elle ne s'était jamais considérée comme lesbienne. Était-elle bisexuelle ? Avait-ce été également la première expérience lesbienne de Juliette ?

Pendant sa douche avec Juliette, Alicia avait agi sur un coup de tête. Elle s'était simplement laissé guider par la passion et avait obéi aux ordres de son corps brûlant de désir. Cherchant à considérer l'événement comme une simple expérience, un léger trouble naquit en elle en constatant qu'elle y avait pris du plaisir et qu'une partie d'elle désirait revivre cette passion enflammée. Est-ce qu'un homme saurait désormais l'allumer de la même manière ?

Elle n'avait pas le choix. Elle savait qu'elle aurait à aborder le sujet avec Juliette. Elle devait savoir si, pour elle également, ça n'avait été qu'un écart de conduite. Est-ce que Juliette ressentait la même confusion qu'elle ? Elle craignait sa réaction, ne désirant pas perdre son amitié pour une simple

expérience. Est-ce que Juliette considérait que c'était devenu sérieux entre elles et qu'elles formaient dorénavant un couple ? Tellement d'interrogations, tellement d'incertitudes, si peu de réponses. Que de tourments pour seulement quelques minutes de plaisir !

« Avant de discuter avec Juliette et de vérifier avec elle ses sentiments à mon égard, je dois d'abord démêler mes propres émotions et tirer ça au clair. Moi-même, je ne suis pas certaine de savoir ce que je désire. »

Inconfortable de se promener nue dans son propre appartement même en étant seule, Alicia enfila un soutien-gorge ainsi que des bobettes au motif d'Iron Man. Elle se rendit dans la cuisine — lentement afin de ne pas ranimer sa nausée — et se prépara du café. La vue de la bouteille de champagne sur la table, juste à côté de son ordinateur portable, raviva des souvenirs qu'elle cherchait à occulter pour le moment. Elle aurait amplement le temps plus tard pour se torturer les méninges, pourvu que Juliette ne vienne pas la rejoindre auparavant.

D'abord, son organisme exigeait sa dose de caféine. Elle but le reste de la bouteille de *Gatorade* en attendant que la bouilloire daigne bien réchauffer son eau, puis s'installa derrière l'ordinateur pour consulter calmement ses messages sur *Facebook*, appréciant le breuvage chaud qu'elle sirota.

Elle se servit une deuxième tasse de café quand la première fut terminée et délaissa *Facebook* afin de regarder des vidéos de chats sur *YouTube*. Rire lui fit du bien, autant que le breuvage chaud, surtout que ces distractions lui permettaient inconsciemment de temporiser.

Mais après avoir cliqué sur un lien qui devait mener à une autre vidéo de minets en folie, Alicia vit une dizaine de fenêtres intempestives s'ouvrir en cascade sous ses yeux, présentant des vidéos de type *spycam*. Surprise que son ordinateur soit infecté par un logiciel malveillant puisqu'elle faisait habituellement preuve de prudence sur Internet, elle commença à refermer les fenêtres indésirables lorsqu'un détail attira son attention : l'une des vidéos, provenant du site pornographique *College coeds in heat*, mettait en vedette une flamboyante rousse à la poitrine généreuse.

« Mon Dieu ! Cette fille-là ressemble à Juliette comme deux gouttes d'eau. Hé ! Attends un peu... Est-ce que c'est réellement elle dans cette vidéo ? Non... c'est impossible ! »

Encore sous le choc, refusant de croire ce qu'elle avait sous les yeux,

elle tenta d'afficher la vidéo en format plein écran. La résolution étant trop mauvaise pour déterminer hors de tout doute qu'il s'agissait bien de son amie, elle fit donc quelque chose d'irrationnel, une chose qu'elle n'avait jamais faite : elle cliqua sur le lien afin d'accéder au site pornographique.

Ignorant sur la page d'accueil les images de femmes dénudées aux énormes seins affalées dans des positions suggestives, elle explora les différents menus du site afin de retrouver la fille rousse de la vidéo. Évidemment, une recherche effectuée sous le nom de Juliette ne présenta aucun résultat. Toutefois, avec une bonne dose de patience, elle trouva une section du site concernant une certaine Rebecca ressemblant à Juliette à s'y méprendre. Cependant, l'échantillon de photos et de vidéos était de trop mauvaise qualité pour trancher hors de tout doute.

— Je n'aurais jamais cru qu'un jour je m'abonnerais à un site pornographique, se désola-t-elle en sortant sa carte de crédit de sa bourse, le site exigeant une inscription payante afin de consulter le matériel en haute résolution.

Son inscription complétée en optant pour l'abonnement le moins cher, elle put explorer le site à sa guise et confirmer qu'il s'agissait bel et bien de Juliette.

Alicia demeura immobile, stupéfaite pendant de longues minutes, les yeux rivés sur son écran alors que des vidéos de Juliette jouaient en boucle. Les premières séquences présentaient son amie chez elle vaquant à des occupations ordinaires : elle faisait son lavage, rangeait son épicerie, étudiait et faisait ses devoirs. Elle déduisait, d'après l'angle de la caméra, que les images n'avaient pas été tournées par une personne, mais par un appareil caché situé en hauteur. Puis, les scènes devinrent un peu plus intimes. On voyait Juliette nue s'habillant le matin, ou on la voyait se dévêtant avant d'entrer dans la douche, puis elle en ressortait et se séchait avec une serviette avant de remettre des sous-vêtements.

Alicia, paralysée, regardait défiler les séquences vidéo, ayant l'impression qu'une boule d'angoisse se formait au creux de son ventre. C'était Juliette ! C'était l'appartement de Juliette ! C'était l'intimité de Juliette ! Puis, un constat traversa son esprit tel un éclair : elle avait passé beaucoup de temps chez son amie. Est-ce qu'il y avait des images d'elle également ? Elle aurait voulu explorer le site afin de vérifier, sauf que son corps refusait toujours de lui obéir.

Alicia constata que les vidéos devenaient plus salaces lorsqu'elle vit Juliette faisant une pipe à un homme dans sa chambre. « Probablement un de ses amants », jugea Alicia en voyant le même gars pistonnant sauvagement la rousse par derrière. La séquence suivante mettait en vedette un énorme godemichet dont Juliette se servait afin de se procurer du plaisir solitaire.

Enfin, Alicia eut la force de vaincre sa paralysie. Elle réussit à allonger le bras et à s'emparer de la souris de sa main tremblotante, sauf qu'elle cliqua sur le mauvais bouton. Au lieu de fermer la fenêtre, elle activa la section suivante du site.

Avec horreur, Alicia vit défiler devant ses yeux des photos et des vidéos de Juliette martyrisant ses esclaves dans son donjon. Elle se rendit compte que son amie lui avait dressé un portrait plus naïf que les sévices réellement vécus. Répugnée, elle sentit un goût de bile remonter dans sa gorge, puis referma brusquement le capot de l'ordinateur, incapable d'en encaisser davantage. Elle dut prendre de grandes goulées d'air afin de retrouver la maîtrise d'elle-même, ressentant la panique l'envahir.

Juliette savait-elle que son appartement et son donjon étaient truffés de caméras cachées ? Savait-elle que le moindre détail de sa vie privée se retrouvait sur Internet ? Savait-elle que tout le monde avait accès à son intimité ? Savait-elle qu'elle alimentait les fantasmes de tous les voyeurs du Web ?

Alicia espérait sincèrement que ça avait été fait sans l'accord de Juliette, car sinon, ça signifiait que celle-ci aurait sciemment invité Alicia chez elle en sachant que leurs rencontres seraient filmées à son insu. Cet acte aurait rendu la rousse complice d'une ignominie, et ça, Alicia n'osait le concevoir.

Elle passa mentalement en revue les choses qu'elle faisait habituellement chez Juliette afin de déterminer s'il y avait une possibilité que des vidéos compromettantes d'elle puissent se retrouver aussi sur le site. Elle ne trouva rien de prime abord, puis se souvint de la journée précédente. « Oh non ! gémit-elle. Et s'il y avait également des caméras dans la salle de bain du donjon ? Et s'il y en avait aussi qui filmaient l'intérieur de la douche ? »

Alicia hyperventila, terrifiée à l'idée que ses expériences sexuelles puissent être visionnées par tout le monde. « Et si des gens que je connais tombaient là-dessus ? »

« Et s'il y avait des caméras aussi dans MON appartement ? »

En panique, elle se leva d'un bond puis fouilla partout à la recherche de caméras dissimulées ou d'un indice quelconque révélant leur présence. Cependant, elle ne trouva rien.

« Ça ne signifie pas qu'il n'y en a pas », conclut-elle épuisée et en nage, après plusieurs dizaines de minutes de recherches.

Si elle avait eu une once de courage, elle aurait rouvert son ordinateur pour fouiller sur le site Internet afin de vérifier s'il elle y était également mise en vedette ; cependant, elle se savait incapable d'y remettre le nez tellement elle était écoeurée.

« Quel être abject et immoral a pu dissimuler des caméras, capter ces vidéos, puis les publier sur ce site porno ? »

Se torturant les méninges afin d'essayer de comprendre les raisons motivant un tel acte de dépravation, elle capta un bruit familier derrière sa porte, semblant provenir du couloir. Elle comprit que c'était Varken, le propriétaire, puisqu'il venait régulièrement dans l'immeuble, armé de sa bruyante boîte à outils afin de réparer ceci ou d'installer cela. Elle eut soudainement une révélation : c'était lui. C'était Varken ! Elle était certaine qu'il était coupable, car étant le propriétaire des lieux, il avait accès partout. C'était facile pour lui d'entrer chez les gens pendant leur absence, d'installer d'autres caméras et de fouiller dans leurs affaires personnelles.

Animée d'une soudaine rage jamais ressentie, elle serra les poings, puis partit en trombe afin d'invectiver Varken et de l'obliger à avouer ses crimes.

9. Terme qui désigne un apprenti Jedi dans l'univers Star Wars.

10. Garfield le chat, personnage de BD créé par Jim Davis.

11. Langue fictive de l'univers de fiction de Star Trek.

Chapitre 11

*B*_{am ! Bam ! Bam !}

Peter, énervé, tambourine contre la porte de l'appartement de Juliette. Sa mauvaise nuit de sommeil, aussi courte que mouvementée, l'a rendu irascible et impatient dès son réveil. Même la présence de Laurence, nue dans ses draps, a été insuffisante pour le rendre de meilleure humeur. Puisque celle-ci dormait encore comme un loir quand il a quitté la chambre très tôt le matin, il lui a laissé un message sur la table de chevet, l'informant d'affaires dont il devait s'occuper et qu'il serait de retour avant le dîner. Il désirait interroger Juliette avant son départ pour l'université, mais, de toute évidence, il est arrivé trop tard puisqu'il a beau cogner à sa porte, personne ne répond.

Apercevant du coin de l'œil la porte de l'appartement d'Alicia, il se remémore les images qui ont été filmées à l'insu de sa sœur. Et s'il essayait de trouver les caméras dissimulées ?

Sans grande surprise, il retrouve le logis dans le même état. Il déambule dans le petit appartement, fouillant un peu partout sans y mettre trop de conviction, sachant d'avance qu'il ne parviendra pas à les retrouver. « De nos jours, se justifie-t-il, la technologie a tellement évolué qu'il est désormais possible de cacher une caméra aussi grosse qu'un grain de riz. Si on ne sait pas où regarder ou si on ne possède pas de détecteur efficace, il est pratiquement impossible de retrouver l'une de ces merveilles de la miniaturisation. » Jugeant qu'il perd son temps, il décide de retourner dans les bras de Laurence, quitte à repasser plus tard pour voir si Juliette est revenue de ses cours.

Marchant vers la sortie, il remarque le bac de recyclage plein de circulaires et constate qu'il a oublié de le vider lors de sa dernière visite. « Bof, pense-t-il, comme si c'était mon problème. »

Toutefois, son regard est attiré par la circulaire de l'entreprise Piscine Trévi se trouvant sur le dessus de la pile, menaçant de s'échapper du bac. Il remarque plus particulièrement les gribouillages au stylo bleu effectués sur

le papier glacé. Il s'en empare par curiosité, ne comprenant pas pourquoi sa sœur se serait intéressée à ce genre de publicité. « *College coeds in heat* », litt-il, accompagné d'une suite de chiffres et de lettres ne faisant pas de sens.

« Je connais ce site porno. C'est de là que viennent les vidéos que j'ai vues hier soir, sur l'ordinateur d'Alicia. »

Peter comprend que sa sœur s'y est inscrite et a noté son code d'accès sur le premier bout de papier qu'elle a trouvé. Mais surtout, il comprend que c'est grâce à cet abonnement qu'il a eu accès au site complet et qu'il a pu découvrir toutes les vidéos compromettantes.

« Je me demande comment elle a fait pour savoir à propos du site, mais, surtout, ce qu'elle y a découvert exactement. »

Les réflexions de Peter sont interrompues par un brouhaha émanant du couloir. S'approchant du judas afin d'observer la scène, il arrive à déduire l'identité de l'une des deux personnes responsables de cette agitation malgré la piètre qualité de la lentille. Mû par la curiosité, il ouvre la porte afin de déterminer ce qui met Juliette dans tous ses états.

Engoncée dans son costume de dominatrice, la rousse se tient sur le seuil de son donjon et pique de son talon aiguille les fesses d'un homme en costume veston-cravate se sauvant à quatre pattes en gémissant.

— VA CHIER, SALE PORC ! hurle-t-elle tout en continuant d'asséner des coups de pied. Tu as perdu le privilège d'être mon esclave ! Je te bannis de mon donjon À VIE !

Rendu hors de portée de sa maîtresse, l'esclave se redresse et s'enfuit au pas de course en se massant le postérieur. Peter s'empresse alors d'aller rejoindre Juliette qui n'a pas remarqué qu'elle a eu un spectateur. Arrivé derrière elle, il l'empoigne par les épaules, la retourne prestement et la plaque brusquement contre le chambranle. Juliette, sursautant de surprise par cette attaque rapide, écarquille les yeux de frayeur. Malgré la structure du cadre de porte s'enfonçant douloureusement dans son dos, sa crainte se change en excitation quand elle constate l'identité de son agresseur.

— *Hello Peter*, minaude-t-elle. Tu as changé d'idée ? Tu as décidé de venir jouer avec moi ?

Fixant furieusement la rousse dans les yeux, Peter aperçoit du coin de l'œil l'intérieur du donjon et comprend aussitôt de quoi il en retourne. Il agrippe alors Juliette par la gorge — pas suffisamment pour bloquer sa respiration, mais juste assez pour lui faire comprendre qu'il ne rigole pas.

Alors qu'elle attend la suite avec anticipation, un éclair de panique concupiscente traverse le regard de la rousse émoustillée qui ne cherche pas à se défendre.

— J'ai des questions, et tu ferais mieux d'avoir de bonnes réponses à me fournir, sinon tu vas réellement apprendre la signification du verbe « souffrir ». Compris ?

Juliette acquiesce d'un lent hochement de tête, se mordillant sensuellement la lèvre inférieure, excitée sexuellement par ces menaces.

— Es-tu au courant à propos des caméras cachées ici ?

Juliette ferme les paupières un instant, comme si elle avait besoin d'y réfléchir. « Quel genre de mensonges va-t-elle me servir encore ? » pense alors Peter. Puis elle ouvre les yeux et se confesse.

— Varken, le propriétaire de l'immeuble d'appartements, ne m'a pas posé de questions lorsque je lui ai demandé de louer ce loft, surtout que je conservais mon appartement actuel. Quelques semaines plus tard, pendant que j'aménageais mon donjon, j'ai trouvé par hasard une caméra miniature dissimulée dans le lustre du plafond. J'ai tout de suite compris que c'était lui qui l'avait installée. Quand je l'ai ensuite confronté, il a dit qu'il savait désormais à propos de mon donjon et qu'il tolérerait mes activités tant que je laisserais les caméras en place.

— Tu n'as pas pensé aller faire une plainte à la police ?

— Tu es stupide, ou quoi ? Si je le dénonce, je me trahis par la même occasion ! Je n'ai pas envie d'aller en prison et de perdre mon donjon ! Je n'ai pas le choix, il me tient par les couilles. Soit j'accepte de me laisser filmer, soit j'abandonne tout. Il n'y a pas d'autres solutions. Et puis, d'ailleurs, comment as-tu su à propos des caméras ?

— À cause du site *College coeds in heat*. J'imagine que c'est lui qui publie les vidéos ?

Juliette n'a pas bronché en entendant le nom du site, révélant du coup à Peter qu'elle est au courant.

— Ça fait partie de notre accord. Je me fais *du cash* sur le dos de mes esclaves, et lui, il se fait du fric en revendant les vidéos à un site pornographique. En échange, je ne paie aucun loyer, ni pour mon donjon ni pour mon appartement.

— Et ça ne te dérange pas ? Ça ne te fait rien de savoir que des étrangers t'épient 24 heures sur 24, qu'ils t'observent quand tu manges,

quand tu dors, quand tu étudies ?

— Hein ? Quoi ? Non, Peter, tu ne comprends pas. Les caméras sont toutes situées dans mon donjon. Ce sont seulement les sévices contre mes esclaves qui sont filmés.

Peter relâche son emprise et s'empare de son téléphone, puis montre à Juliette les vidéos téléchargées la veille en commençant par celles où on la voit chez elle. Juliette, horrifiée, écarquille davantage les yeux au fur et à mesure que les images défilent sur l'appareil. Il enchaîne avec celles d'Alicia et termine avec la scène de la douche. Juliette hoquète alors d'effroi avant de plaquer ses mains sur sa bouche, réprimant un hurlement. Elle laisse échapper une larme qui roule lentement sur sa joue.

— Ah ! Le salaud ! s'écrie-t-elle d'une voix tremblotante. L'enfant de chienne ! Comment a-t-il osé me faire ça ? Il n'avait pas le droit, il... *Fuck !* Je me suis fait avoir. Il m'a carrément baisée ! Maudit que je suis conne !

D'autres larmes commencent à poindre, qu'elle chasse en papillonnant des cils.

— Tu as trouvé toutes ces vidéos sur le même site ? demande-t-elle, encore visiblement secouée.

— Oui. Est-ce qu'Alicia savait que tu es une dominatrice ?

— Je lui ai même fait visiter mon donjon, acquiesce-t-elle. Mais je n'ai pas cru nécessaire de lui mentionner la présence des caméras. Est-ce que... est-ce qu'Alicia était au courant ?

— C'est ce que j'essaie de démystifier, mais je pense que oui, car c'est grâce à son abonnement au site que j'ai pu tout découvrir. Elle ne t'en avait pas parlé ?

— Non ! J'étais sa meilleure amie ; pourquoi n'est-elle pas venue se confier à moi ? À moins qu'elle me croyait l'unique responsable de tout ça ? Oh non ! s'écrie-t-elle soudainement en écarquillant les yeux d'horreur. Elle a dû m'en vouloir à mort !

— Non, à mon avis, Alicia avait déduit que le coupable était votre proprio. C'est logique. Il a l'air bizarre, pour ne pas dire louche, et il a accès à tous les appartements afin d'installer ses maudites caméras.

— Il y aurait des caméras cachées aussi dans l'appartement d'Alicia ? Et elle aurait décidé de le confronter, seule, plutôt que de venir m'en parler pour savoir si j'étais au courant ?

— C'est ce que je vais tenter de déterminer. As-tu l'adresse de Varken ?

Je veux lui parler dans le blanc des yeux et lui faire savoir ce que je pense de ses crisses de caméras.

— Tu n'as qu'à revenir cet après-midi ; il vient au bloc pratiquement chaque jour.

— Non, je veux aller le voir chez lui.

Juliette s'empare alors du téléphone de Peter, puis pianote dessus avec agilité tout en reniflant.

— Voilà, j'ai inscrit son adresse dans tes contacts, l'informe-t-elle en lui remettant l'appareil et en essuyant ses narines rougies du revers de la main. Tu... Qu'as-tu l'intention de lui dire ? Jure-moi que tu vas lui casser la gueule, le supplie-t-elle de ses grands yeux verts encore embués de larmes.

— Non. J'ai l'intention de faire pire.

Sans fournir davantage d'explications, Peter abandonne Juliette et sort du bâtiment. Il se dirige vers sa BMW d'une allure déterminée, sa mauvaise humeur s'étant changée en un courroux circulant dans ses veines, telle la lave s'écoulant du volcan en éruption. Il accueille avec ravissement cette émotion familière qui, chaque fois, décuple ses sens, amplifie sa colère et le transforme en prédateur. La soif du sang s'éveille en lui alors qu'il sent son pouls s'accélérer. Il programme le GPS de la voiture en inscrivant les coordonnées fournies par la rousse, puis insère le CD qu'il écoute chaque fois qu'il sent son agressivité exploser : l'album « *Reign in blood* » du groupe métal Slayer. Dès que la guitare électrique entame les premières notes endiablées de la chanson *Angel of death*, Peter monte le volume au maximum, puis démarre sa voiture sur les chapeaux de roue afin de se diriger vers les quartiers cossus de Sillery.

S'engageant dans la rue où habite Varken, il coupe le son de la musique afin de mieux se concentrer, puis avance lentement vers la demeure. N'ayant croisé aucune autre voiture, il peut observer les alentours à sa guise sans être gêné par la circulation, tournant la tête dans tous les sens afin de prendre ses repères. Il examine le quartier, les maisons, les entrées, les clôtures. Il constate une grande distance entre chacune des résidences, contribuant à la discrétion qu'il recherche tant, satisfait de découvrir que tous les terrains sont ceinturés d'une haute verdure. Il ralentit en passant devant la demeure de Varken, une habitation de riche qui transpire le snobisme ; toutefois il ne s'arrête pas. Il avance jusqu'à la prochaine rue perpendiculaire puis gare son véhicule un peu plus loin. Il fera le reste du

trajet à pied.

Il marche à un rythme posé, sans empressement, cherchant à ne pas éveiller les soupçons d'éventuels résidents l'observant par une fenêtre. Il s'efforce d'avoir l'air d'un simple passant, un marcheur ordinaire, un gars normal partant du point A et se rendant calmement au point B. Pourtant, s'il ne se retenait pas, il avancerait plus rapidement, étant gonflé à bloc. Il est un prédateur partant à la chasse. Il est l'ange de la mort. Il n'a pas d'arme sur lui et n'en a cure : ses poings sont des armes fatales.

Arrivé devant la résidence de Varken, il ne se dirige pas vers la porte, mais contourne plutôt la maison. Il s'arrête à la première fenêtre qu'il rencontre, tout en demeurant à l'abri des regards indiscrets, puis examine l'intérieur de la maison quelques instants. N'apercevant personne dans l'immense salon richement décoré, il quitte son poste d'observation, se rendant discrètement à la prochaine fenêtre donnant sur le sous-sol, heureux de constater qu'elle ne possède ni rideaux ni stores.

Il remarque aussitôt du mouvement à l'intérieur d'une pièce ressemblant à un atelier de bricolage où sont rangés divers instruments tranchants ainsi que de nombreux outils électriques. Une longue table en acier inoxydable trône au centre, sur laquelle copule un couple nu. La femme aux longs cheveux blonds est étendue sur le dos, immobile, pendant que l'homme monté sur elle s'époumone entre ses jambes en multipliant les brutaux coups de bassin.

Peter ne cherche pas à réprimer le sourire sadique s'affichant sur son visage à l'idée qu'il dérangera le couple dans ses ébats. Il espère surtout que l'homme soit effectivement Varken, n'arrivant pas à distinguer son visage, estimant que Juliette serait bien capable de lui fournir une adresse erronée.

Il se redresse et se dirige vers l'arrière de la maison, où il trouve une véranda ouverte dont l'élégance est à l'image du reste de la résidence. Il gravit l'escalier en bois, évitant prudemment que les marches craquent et révèlent sa présence, puis il observe à travers la vitre de la porte patio la luxueuse salle à manger inoccupée. Agrippant la poignée de la porte, Peter n'est guère surpris que celle-ci s'ouvre sans offrir de résistance.

« Les gens sont tellement insouciantes », ricane-t-il en franchissant le seuil, étant entré par effraction à de maintes reprises de la même manière.

La maison, plongée dans le silence matinal, laisserait croire qu'elle est inoccupée si Peter n'avait pas vu les occupants plus tôt. À pas feutrés, il

explore lentement l'étage — encore cette habitude de prendre ses repères quand il est en mission —, puis trouve l'escalier menant à l'étage inférieur. Au sous-sol, il devine facilement où se trouve l'atelier, par sa position, malgré la porte close. Il la défonce d'un puissant coup de talon, celle-ci s'ouvrant alors brusquement dans un grand fracas faisant sursauter les occupants.

Ou plutôt, constate Peter découvrant maintenant l'intérieur de la pièce, le vacarme fait sursauter l'homme qui, en panique, se retire de sa partenaire et se retourne. L'homme nu debout devant lui, constate Peter, est réellement Varken. Toutefois, la femme attire davantage son attention puisque, étrangement, celle-ci n'a toujours pas bronché en réaction à l'intrusion. Elle demeure allongée, immobile, les jambes bien ouvertes, exposant sans gêne sa nudité à un parfait inconnu. Peter remarque alors sa peau trop blafarde, son regard inexpressif, ses cheveux fades, ses lèvres cyanosées et ses aréoles décolorées.

« *Holy Fuck !* Est-ce que c'est un cadavre ? »

Dans le domaine de la bizarrerie et de la dégueulasserie, Peter en a croisé des vertes et des pas mures, ayant eu souvent affaire à des gens plus qu'étranges. Toutefois, sur une échelle de 1 à 10, il estime que la scène devant ses yeux vaut un bon 11. Il a déjà entendu des histoires de nécrophilie ; cependant, c'est la première fois qu'il en est un témoin direct. Ébahi, il n'ose pénétrer davantage dans la pièce.

Varken, remis de sa surprise, reconnaît Peter et commence à l'invectiver, ne cherchant pas à masquer sa nudité. Sa colère réussit à sortir Peter de sa torpeur, ses oreilles captant à retardement les propos du nécrophile bouillant de rage.

— ... entrée par effraction, gros cave, je vais appeler la police !

— Vas-y ! Ne te gêne pas pour les appeler ! Je suis sûr qu'ils vont être heureux de découvrir ce que tu faisais avec ta fiancée. Atteinte à l'intégrité d'un cadavre, ça donne combien d'années d'emprisonnement, tu penses ? Est-ce que tu as volé ce corps à la morgue, ou bien tu as assassiné toi-même cette pauvre jeune fille ?

— C'est pas de tes affaires ! hurle-t-il les yeux exorbités et le visage rougi par la colère. Je suis chez moi, tranquille, je fais ce que je veux, avec qui je veux.

— Les filles au bloc avaient raison d'avoir peur de toi. T'es un vrai

détraqué, un vrai fêlé !

— C'est les petites garces qui habitent mon bloc qui sont fêlées. Toutes des folles ! Elles s'habillent comme des putes, alors qu'en fait ce sont toutes des saintes nitouches. Pas moyen de les reluquer sans se faire traiter de pervers ! Elles font juste leur *hostie* d'agace !

— C'est pour ça que tu fourres avec des cadavres ? C'est parce que les filles mortes sont incapables de refuser tes avances ?

— J'ai déjà fréquenté des filles vivantes et je peux te dire que leur comportement est incompréhensible ! Elles t'invitent dans leur appartement pour prendre un verre, tu commences à les embrasser et à les caresser, mais ensuite elles te mettent à la porte avec comme seule excuse qu'elles ont changé d'idée. Et toi, tu rentres penaud à la maison, la queue entre les jambes. Tu te retrouves tout seul comme un con avec ton érection. Alors, oui, à mes yeux, la fille idéale est une fille morte. Je préfère leur honnêteté et leur fidélité, car avec elles il n'y a aucune déception.

— Sauf que tu continues de fantasmer sur les vraies filles, hein ? C'est plus fort que toi, elles te font encore bander. Tu continues de te demander ce que ça serait de fourrer de la chair fraîche plutôt que de la viande congelée. C'est pour ça que tu as installé des caméras partout dans ton bloc.

— Je... hésita-t-il, je ne comprends pas de quoi tu parles.

— Ça ne sert à rien de mentir. J'ai vu les vidéos d'Alicia et de Juliette sur ton site porno. Juliette m'a tout raconté. Tu es la seule personne à avoir pu cacher des caméras partout, car tu es la seule personne à avoir accès à tous les appartements. Tu es un beau crosseur !

— Ne va pas croire tout ce que Juliette peut te raconter. Cette pute est mythomane, elle s'invente des histoires et elle réussit à bernier tout le monde. C'est de sa faute si j'ai une réputation de vieux pervers auprès des autres filles.

Pendant leur discussion, Varken s'était lentement et subtilement décalé vers le mur. Se jugeant à la bonne distance, il allonge rapidement le bras et s'empare d'un marteau reposant sur l'établi, puis se jette agressivement sur Peter pour le frapper avec l'outil. Celui-ci, ayant aisément deviné les intentions de son adversaire, bloque son attaque d'une main et le frappe avec l'autre. Son poing heurte brutalement le nez de Varken qui s'étend de tout son long en laissant tomber son arme, temporairement aveuglé et

étourdi par le choc.

Peter se jette aussitôt sur son rival sans lui laisser le temps de se remettre du choc initial. Il le frappe au visage avec ses poings, le frappe au torse avec ses talons, le roue de coups sans aucune retenue. Varken, n'étant pas habitué à se battre, arrive difficilement à se défendre. Il ne peut que gémir tout en suppliant Peter de cesser de le brutaliser.

— Avoue que c'est toi qui as installé des caméras dans tous les appartements !

— Non ! gémit Varken.

Paf ! Un coup de poing au visage.

— Mauvaise réponse. Et Alicia savait à propos des caméras, n'est-ce pas ?

— Arrête ! pleurniche-t-il.

Paf ! Un autre coup de poing au visage.

— Mauvaise réponse. Alicia savait à propos du site porno où tu publies ces vidéos, n'est-ce pas ?

— Non ! répète-t-il.

Paf ! Un autre coup de poing, directement sur la mâchoire.

— Mauvaise réponse. Alicia savait que tu es l'unique responsable, n'est-ce pas ? Et elle est venue ici pour t'affronter, pour te forcer à tout avouer, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? Est-ce qu'elle t'a menacé d'aller voir la police ?

— Pitié, *stop* ! rugit-il.

Paf ! Encore un coup et, cette fois-ci, Peter a senti un craquement quand son poing a heurté les os du visage.

— Non ! Arrête de frapper, supplie Varken en pleurnichant, d'un débit rapide malgré son visage tuméfié. Je vais tout avouer !

— Parle !

— Alicia n'est jamais venue ici. Elle m'a abordé au bloc, un jour. Elle m'a pris en chasse en disant qu'elle avait tout découvert et qu'elle en parlerait à la police si je n'enlevais pas les caméras. Mais j'ai tout nié et me suis enfui. Je sais bien qu'elle ne m'a pas cru, sauf qu'elle ne m'en a jamais reparlé ensuite.

— Donc tu l'as assassinée afin qu'elle emporte ton secret dans sa tombe ?

— Non ! Ce n'est pas moi, je le jure ! Quand des policiers sont venus

me voir, j'ai eu un moment de panique, car je croyais qu'elle avait mis ses menaces à exécution. Mais ils venaient plutôt m'annoncer le décès d'Alicia et ils voulaient savoir si elle avait de la famille qu'ils pourraient contacter.

— Je ne te crois pas ! crie Peter.

— C'est la vérité !

— Je ne te crois pas ! hurle Peter avant de le passer à tabac de nouveau.

Varken, ayant l'impression que les coups pleuvent pendant une éternité, juge qu'il est sur le point de tourner de l'œil malgré la douleur irradiant dans tout son corps. Il est trop assommé pour essayer de se défendre, ne pouvant qu'encaisser les coups tout en priant pour que Peter finisse par se lasser. Mais c'est mal connaître son tortionnaire. Quand Peter arrête enfin de le rouer de coups, Varken reste immobile sur le sol, gémissant de douleur, croyant que son calvaire touche à sa fin.

— Dans le fond, explique calmement Peter en s'éloignant de Varken, t'es comme un pédophile. T'es un *fucking* déviant.

Peter s'approche du cadavre de la fille et la projette irrespectueusement hors de la table. Son corps s'écrase mollement sur le sol malgré la rigidité cadavérique installée depuis longtemps.

— Tu savais que le taux de réadaptation d'un pédophile est inférieur à 1 % ? Et que le taux de récidive est de près de 100 % ? Mais quand on y pense sérieusement deux minutes, ça n'a rien d'étonnant. D'ailleurs, c'est pour cette raison que plusieurs psychiatres recommandent la castration chimique.

Peter agrippe Varken et l'oblige à se relever, puis l'allonge à son tour sur la table.

— Mais dans ton cas, je crois que la castration physique est plus appropriée, précise-t-il en s'emparant d'une paire de pinces sur l'établi.

Varken, la bouche pleine de sang, pousse de drôles de gargouillis en guise de protestation. C'est un mélange de hurlement, de gémissement et de sanglots. La peur lui donnant un léger regain d'énergie, il s'agite et se tortille, mais pas assez pour réussir à se sauver de son tortionnaire.

— Tu bouges trop, tu m'empêches de bien accomplir ma tâche. Attends, je vais t'attacher, je crois avoir vu des *tie wraps* quelque part...

Quand il est question de punir les gens, Peter a une imagination sans limites. C'est son talent, ce pour quoi il excelle. Certaines personnes ont des aptitudes pour diriger une équipe, d'autres ont un sens de l'organisation à

toute épreuve, d'autres sont créatifs. Peter, lui, aime trouver des manières uniques de torturer ses victimes. C'est un peu comme sa signature. Pourquoi se contenter d'une balle de pistolet comme n'importe quel truand ? C'est tellement banal !

Peter s'empare d'un sac d'attaches autobloquantes sur l'établi et s'en sert pour lier poignets et chevilles de son patient à la table. Il en passe également autour de son cou en prenant soin d'appliquer une pression suffisante sur sa trachée, bloquant partiellement sa respiration. Repérant un vieux torchon souillé, il s'en empare et l'introduit dans la bouche de sa victime. Peter s'exécute avec un calme olympien tandis que Varken proteste en marmonnant une supplication incompréhensible, incapable de se débattre ou de fuir. Désormais solidement ficelé, toute tentative d'évasion est quasi impossible.

À l'aide de sa pince, Peter fouille dans la touffe de poils hirsutes de l'entrejambe de Varken. Il s'empare délicatement d'un testicule à l'aide de l'outil, applique une pression suffisante faisant sursauter son propriétaire d'effroi, puis l'écrase d'un coup sec en employant la force nécessaire. Varken, la bouche complètement obstruée par le torchon, pousse un long hurlement étouffé, les yeux noyés de larmes. La douleur est si intense qu'il a l'impression qu'il va perdre connaissance, mais son cerveau refuse malheureusement de se déconnecter de la réalité.

— Quoi ? demande sarcastiquement Peter, sachant très bien que Varken est incapable de prononcer le moindre mot. Qu'est-ce que tu dis ? Ça fait mal ? Mais bien sûr, voyons ! C'est le but de la manœuvre.

Peter n'attend pas que sa victime ait le temps de reprendre son souffle et réserve le même sort à l'autre testicule, produisant une réaction identique. Se débarrassant de la pince négligemment, il explore la pièce à la recherche d'un instrument différent, sous les cris de Varken continuant à gémir de douleur.

— Hé ! Tu as un outil rotatif ! Petit cachotier ! J'ai toujours rêvé d'en avoir un. Ça te dérange si je l'essaye ?

Peter, interprétant le grognement de fureur de sa victime pour un « oui », branche l'outil et s'approche du crâne du propriétaire en faisant fonctionner l'appareil. Varken sent de longs frissons lui glacer l'échine en entendant le grésillement du moteur rotatif.

— J'ai une idée ! Je vais tatouer ton nom sur ton front, déclare-t-il d'un

sourire sadique.

L'outil dans une main, Peter immobilise la tête de sa victime de l'autre et passe de la menace à l'exécution. De longues giclées de sang s'échappent du crâne de Varken dès que la fraise en carbure de tungstène commence à tracer des sillons dans sa peau, provoquant chez lui de nouveaux cris.

— Voilà ! J'ai terminé ! « Nécro ». C'est bien ça, ton nom ? J'aurais voulu écrire « nécrophile », mais tu n'as pas assez de front pour ça. « Nécro », c'est presque pareil.

En déposant l'outil rotatif sur l'établi, Peter remarque la présence de liquide écarlate sur ses mains.

— Hé ! Merde ! Regarde ce que tu as fait ! J'ai plein de sang sur les mains. Je déteste me salir quand je travaille. Je vais être obligé de te punir pour ça, Varken. Ne bouge pas, je reviens.

Peter remonte à l'étage, à la recherche de la salle de bain, en se disant que, tant qu'à prendre une pause, aussi bien en profiter pour se vider la vessie.

Chapitre 12

Alicia, ouvrant sa porte, s'était attendue à tomber nez à nez avec Varken, croyant avoir entendu le cliquetis des outils s'entrechoquant dans sa boîte à outils. Figée de stupeur face au couloir désert, Alicia sent sa colère s'estomper d'un cran, sans disparaître complètement. Avait-elle eu une hallucination auditive ?

Le claquement de la cage d'escalier se refermant la fit sursauter, lui confirmant qu'elle n'avait pas rêvé. Certaine qu'il s'agissait de Varken, elle s'élança à sa poursuite avec un nouvel enthousiasme, puis s'engouffra dans la cage d'escalier en interpellant le propriétaire de l'immeuble, ses pieds nus claquant contre le métal froid des marches. Elle l'entendait qui dévalait l'escalier aussi rapidement qu'elle, percevant le bruit de ses outils s'agitant bruyamment dans leur boîte. Cependant, celui-ci s'obstinait à ignorer les appels de la blonde.

À l'extérieur, elle fut momentanément aveuglée par le soleil déclinant dans le ciel, son ivresse de la veille ayant rendu ses yeux trop sensibles à cette lumière crue. Sa vision redevenue normale, elle découvrit Varken dans le stationnement se dirigeant avec empressement vers sa vieille camionnette Ford bleue.

Alicia l'interpella de nouveau en se précipitant vers lui. Elle le bombardait de questions, l'injuria, déversa sa rage en un flot de paroles haineuses, et pourtant, le propriétaire continuait de faire la sourde oreille. Avant qu'Alicia ne l'ait rejoint, il avait eu le temps de monter dans son véhicule et de démarrer le moteur. Elle frappa énergiquement de la paume contre la fenêtre du côté conducteur, en le traitant de couard et en lui ordonnant de ne pas s'enfuir, mais Varken continua d'ignorer ses protestations en maniant la boîte de vitesse.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, lui lança-t-il alors que le véhicule commençait à avancer, sans pour autant la regarder dans les yeux. Je suis au courant de rien. Laisse-moi tranquille !

Tout en sachant qu'il ne pouvait plus l'entendre, Alicia continua à

déverser son fiel longtemps après que la camionnette eut quitté le stationnement, hurlant en sa direction comme une hystérique. Même après que le véhicule eut disparu de son champ de vision, elle demeura immobile sur le trottoir, haletante et bouillant de rage, à fixer l'horizon comme si ses yeux pouvaient lancer des missiles téléguidés.

Deux vieilles dames marchant sur le trottoir à pas de tortue passèrent aux côtés d'Alicia et, en l'apercevant, l'une marmonna à l'autre :

— Les jeunes d'aujourd'hui n'ont plus aucune pudeur. Regarde cette dévergondée ! Ce sera bien fait pour elle, si elle se fait violer. Elle l'aura bien cherché !

Les paroles revêches choquèrent Alicia autant qu'elles l'insultèrent. Elle se préparait à répliquer avec véhémence, quand elle prit conscience de sa tenue vestimentaire : elle était pratiquement nue ! Elle ne portait que son soutien-gorge et ses petites culottes. Soudainement embarrassée de se retrouver en pleine rue avec presque rien sur le dos, elle s'empessa de se réfugier chez elle, avant que quelqu'un d'autre ne remarque son exhibitionnisme involontaire, afin d'enfiler un jeans et un chemisier.

Si sa colère s'était estompée, sa détermination à tirer les choses au clair ne s'était pas tarie, au contraire. En s'installant sur son divan, elle conclut qu'elle aurait dû savoir d'avance que cette discussion avec le propriétaire n'aboutirait à rien de concret. Dès leur première rencontre, elle l'avait trouvé étrange et ressentait ce même malaise chaque fois qu'il posait les yeux sur elle. Est-ce que ça le rendait coupable ? Peut-être pas, mais ça faisait de lui un excellent suspect. Elle aurait pu pousser l'affront jusqu'à le harceler chez lui afin d'obtenir des aveux ; toutefois, elle doutait de la réussite de cette entreprise.

« Devrais-je aller voir la police ? » se demanda-t-elle. Elle écarta aussitôt cette idée du revers de la main. « Pour eux, ce ne sera qu'un pathétique cas de voyeurisme. Ils n'en auront rien à cirer. Des filles se font violer chaque jour et elles ont de la difficulté à obtenir justice. Les policiers ne feront rien pour moi tant qu'il n'y aura pas de mort. »

Elle fit les cent pas dans son salon tout en continuant à se torturer les méninges pour trouver une solution. Fatiguée de tourner en rond, elle se servit une bière et consulta une fois de plus ses messages sur Facebook. Après un certain temps, une publicité à propos d'un cabinet de conseils juridiques s'afficha, et cela lui donna une idée. Il y avait bien une personne

à qui elle pourrait demander conseil. Elle l'appela aussitôt.

— Bonjour Ferkel, c'est Alicia.

— Hé ! Alicia ! Comment vas-tu ? T'es-tu enfin décidée à venir travailler chez Viandes Serigala à temps plein ? Ha ! Ha ! Ha !

— Non, en fait, si je vous appelle, c'est parce que j'aurais besoin d'un avis juridique à propos d'un problème que je vis actuellement.

— Tu sais, Alicia, je ne pratique plus le droit depuis un bon bout de temps. Mais si tu veux, je peux te recommander à un de mes anciens confrères...

— Non ! C'est un sujet plutôt... délicat... je ne suis pas assez à l'aise de parler de ça à un étranger. Écoutez... Je ne vous demande pas de me représenter dans une cause pénale, je veux simplement savoir quelles sont mes options d'un point de vue légal.

— Euh... bon... j'imagine que c'est possible. C'est à quel sujet ?

— Je ne veux pas en parler au téléphone. Est-ce qu'on peut se voir ? Le plus tôt possible ? Genre, aujourd'hui ?

— D'accord, bien sûr, euh... Si tu veux absolument qu'on se voie aujourd'hui, tu devras passer à l'usine après 20 h. Je ne suis pas disponible avant ça.

— Pas de problème, ça me convient. Merci, Ferkel.

Mettant fin à la conversation téléphonique, elle se demanda comment elle occuperait son temps pendant les quelques heures qu'il lui restait avant le rendez-vous.

Sachant qu'il était difficile de se rendre à l'usine en autobus, elle lança l'application Uber pour réserver une voiture ; cependant, elle se ravisa en se remémorant sa dernière expérience traumatisante : le conducteur avait passé plus de temps à reluquer son décolleté dans son rétroviseur qu'à examiner la route devant lui, si bien qu'il avait failli provoquer un accident à trois reprises. Elle téléchargea donc l'application Taxi Coop, n'ayant pas encore eu l'occasion de l'essayer, préférant cette fois utiliser un vrai taxi avec un vrai conducteur. Prenant tout son temps pour se familiariser avec l'application et explorer les différentes options, elle procéda enfin à la réservation et, à la fin du processus, l'application l'informa qu'elle recevrait une alerte quand son taxi serait à proximité.

Avant de retourner à Facebook, elle décida de redonner une chance à l'application Pokémon GO, ne l'ayant pas utilisée depuis plusieurs mois.

Comme plusieurs jeunes adultes, elle s'était laissé tenter par le jeu quand il avait été disponible ; cependant, ses nombreux irritants avaient eu raison de sa patience. Elle s'était lassée de toujours rencontrer les mêmes Pokémons, de devoir faire trop souvent le tour des Pokéstops afin de regarnir son sac à dos, en plus d'en avoir assez des tricheurs qui avaient envahi toutes les arènes dans les alentours en y plaçant leurs Pokémons anormalement trop puissants. Alicia avait comme philosophie que lorsque tu t'énerves trop face à un jeu, c'est qu'il a échoué dans sa mission de te divertir. Quand la mise à jour fut téléchargée et que le jeu lui présenta son avatar, son téléphone vibra.

« Pas encore un tabarnak de Pidghey ! » s'écria-t-elle mentalement lorsque l'application lui proposa un premier Pokémon à attraper. « D'la marde ! J'abandonne ! Pis à part ça, c'est quoi leur *trip* d'avoir changé son nom pour Roucool ? Tu parles d'un *hostie* d'nom poche ! »

Elle désinstalla le jeu, puis retourna perdre son temps sur Facebook. Plus tard, de retour dans l'écran d'accueil de son téléphone, la photo affichée d'elle et de Juliette la replongea en plein dilemme. Quel genre de relation souhaitait-elle avoir désormais avec Juliette ? En retour, quel genre de relation Juliette désirait-elle ? Seraient-elles capables de demeurer amies même en ayant des opinions divergentes ? Devrait-elle aborder maintenant le sujet des caméras cachées avec Juliette, ou bien attendre les conseils de Ferkel ? Et si c'était Juliette qui avait installé ces caméras ? Alicia était-elle prête à affronter cette éventualité ?

Elle se leva, croyant être prête à aller frapper à la porte de Juliette, mais se ravisa en sentant ses genoux s'entrechoquer. « Seigneur, que je suis nerveuse ! » Même en jouant cette conversation dans sa tête, Alicia était incapable de deviner la réaction de son amie. L'anticipation était une torture qu'elle s'infligeait en réaction à sa couardise.

Elle se releva, mais retourna sur le divan, puis se releva encore avant d'abandonner de nouveau. « S'il y a des caméras cachées dans mon appartement, les spectateurs du Web doivent bien rire de moi. »

Son téléphone émit une notification sonore. C'était un texto de Juliette l'invitant à la rejoindre chez elle. Alicia fixa les mots sur son écran, hésitante. Et si elle refusait ? Voulait-elle refuser ? Juliette accepterait-elle vraiment un refus de sa part ? Non, bien sûr que non, elle arriverait rapidement à l'appartement d'Alicia, les poings sur les hanches, inquiète de

son attitude renfrognée. Et elles auraient cette fameuse discussion qui rebute tant Alicia.

« So ? » demanda Juliette par texto. « Tu arrives ? »

« O.K. »

« Aussi bien en finir », pensa Alicia, l'estomac noué par l'anxiété.

Les jambes flageolantes, Alicia se rendit jusque chez Juliette et entra sans frapper. Celle-ci patientait confortablement installée sur le sofa, une bière froide dans chaque main et un large sourire sur son visage. Pour une des rares fois de sa vie, Juliette était habillée « normalement » — si on faisait abstraction du message « *Save a virgin, fuck a redhead*¹² » inscrit sur son T-shirt — et portait un maquillage sobre la rendant davantage désirable. Alicia s'empara du breuvage en s'installant à ses côtés.

Pendant que la blonde avalait une longue gorgée de bière, Juliette entama la discussion. Elle expliqua longuement à quel point elle avait passé une excellente journée la veille et détailla les sentiments qui l'habitaient tout en se remémorant les expériences partagées. Alicia l'écouta en silence, sans l'interrompre. Quand Juliette aborda le sujet de la peinture corporelle et de la scène de la douche, Alicia commença à se tortiller nerveusement.

— Justement, Juliette, je voulais savoir... euh... on fait quoi, maintenant ? Je veux dire...

Alicia s'esclaffa d'un rire nerveux.

— ... qu'est-ce que ça représente pour toi ? Es-tu lesbienne ? Parce que moi, je ne le suis pas ... enfin... je ne croyais pas l'être jusqu'à ce que nous... nous... tu sais... ?

Ce fut au tour de Juliette de s'esclaffer.

— Du calme, sœur, tu bégayes. Il n'y a rien à décider, ma belle.

Juliette replaça délicatement une mèche rebelle derrière l'oreille d'Alicia, puis caressa affectueusement la joue de son amie en plongeant son regard attendri dans le sien, espérant atténuer la confusion qu'elle y décelait.

— Pourquoi cherches-tu constamment à catégoriser les choses ? continua-t-elle sur un ton alangui. Pourquoi toujours statuer, tout officialiser ? Je sais comment ton cerveau fonctionne, ma belle ; chaque chose à sa place, chaque place à sa chose. Tout doit avoir un but ou une fonction. Sauf que tu dois apprendre à lâcher prise et à simplement te laisser guider par tes émotions, même si ça te semble contre nature. N'aie pas peur de vivre

le moment présent !

– Mais... est-ce qu'on est... ensemble ? Je veux dire... ARGH ! Je ne sais même pas ce que je veux dire ! J'ai apprécié cette complicité que nous avons partagée hier et j'aimerais ressentir ces émotions à nouveau. En même temps, une partie de moi est terrifiée à l'idée de... de... de ne pas être au diapason avec toi et de finir par perdre ton amitié.

– Alicia... Nous sommes amies. Nous sommes les meilleures amies du monde. Une complicité unique nous unit, et rien ni personne ne pourra nous enlever ça. Nous n'avons pas à justifier nos actes, quels qu'ils soient. Tant qu'on est à l'aise là-dedans, il n'y a pas de mal à se faire du bien. C'est tout. C'est aussi simple que ça.

En guise de conclusion, Juliette fixa intensément son amie dans les yeux et la gratifia d'un sourire enjôleur. Alicia demeura immobile, incapable de réfléchir, même si sa nervosité avait baissé d'un cran. Alors qu'elle ressentait toujours des papillons au ventre, son regard abandonna les yeux fardés de la rousse, puis descendit vers ses lèvres peintes en rouge. Oserait-elle l'embrasser de nouveau ? Désirait-elle réellement goûter une fois de plus à cette bouche pulpeuse ? Devrait-elle attendre que Juliette fasse les premiers pas de nouveau ?

Constatant qu'Alicia hésitait, Juliette retira délicatement sa main de la joue de son amie et porta sa bouteille à sa bouche, lui adressant un clin d'œil coquin. Alicia décida simplement de l'imiter.

– Juliette, il faut que je te parle à propos d'autre chose...

Alicia fut interrompue par l'alarme de son téléphone l'avisant que son taxi était arrivé.

– Quoi ? s'exclama la blonde. Déjà ! Bon... écoute... je dois y aller, j'ai un rendez-vous. On reparlera de tout ça à mon retour.

Alicia partit en trombe en abandonnant sa bouteille, puis récupéra son petit sac à main chez elle avant de rejoindre la berline blanche identifiée au nom de la coopérative de transport.

En chemin, le conducteur essaya d'être agréable en bavardant, au contraire d'Alicia qui n'était pas d'humeur à entretenir la conversation. Plongée dans ses pensées, elle réfléchissait à cette dernière discussion. Alicia avait été sur le point de parler à Juliette des caméras cachées et elle ne saurait dire si elle avait été soulagée ou déçue d'avoir été interrompue par

l'alarme de son téléphone. Au moins, elle était fixée sur un point : son amie souhaitait réitérer cette expérience homosexuelle n'importe quand. Alicia avait presque honte de se l'avouer, mais elle était curieuse de découvrir les nouvelles sensations que les doigts agiles d'une autre femme pouvaient lui procurer.

Elle sursauta en entendant le conducteur du taxi lui annoncer le montant à payer. Elle était déjà arrivée à destination, ayant parcouru le chemin jusqu'à l'usine dans un état second. Alicia, émergeant de ses pensées, fouilla dans sa bourse et remarqua l'absence de son téléphone. Il n'était pas dans ses poches non plus ni sur la banquette du taxi. « Je l'ai probablement laissé tomber chez Juliette », supposa-t-elle. Elle paya la somme due, puis quitta le véhicule.

L'usine, plongée dans la noirceur, semblait inoccupée. Ferkel lui avait-il fait faux bond ? Soulagée en constatant que la porte principale était déverrouillée, elle pénétra prudemment dans la réception qui, malgré la pénombre, ne semblait pas avoir changé depuis sa dernière visite. Elle longea le couloir jusqu'au bureau de Ferkel, la seule pièce éclairée de tout le bâtiment. En s'en rapprochant, elle entendit les bribes d'une conversation. « A-t-il invité quelqu'un d'autre ? se demanda-t-elle, inquiète. Je croyais lui avoir spécifié que je voulais le rencontrer seul. »

La porte du bureau étant entrouverte, Alicia découvrit le propriétaire de l'usine en grande conversation téléphonique, ce qui apaisa ses craintes. Quand celui-ci l'aperçut dans l'embrasure, il l'invita à entrer d'un geste de la main. Alicia s'installa silencieusement dans l'un des fauteuils pour les invités en attendant que l'appel soit terminé. L'éclairage tamisé, utilisé le soir venu, créait une ambiance moins austère qu'en plein jour, contribuant à la mettre plus à l'aise.

— Désolé, Alicia, dit-il après avoir coupé la communication plusieurs minutes plus tard et en se levant. C'était un dossier tardif à régler. Écoute... j'en ai encore pour un moment, je dois vérifier quelque chose sur la chaîne de production à l'arrière, je vais faire ça le plus rapidement possible. Après ça, je suis tout à toi. En attendant, sers-toi un bon verre de thé glacé ; je l'ai fait il y a quelques instants à peine.

Remarquant depuis le départ de Ferkel qu'il régnait une chaleur inhabituelle, Alicia lorgna avec envie la carafe pleine de la boisson alléchante reposant sur le bureau. « On dirait qu'ils ont encore des

problèmes avec la climatisation », pensa-t-elle en se versant un verre de thé glacé. La boisson fraîche engendra des ondes de frissons s'amplifiant au même rythme que le liquide glissant dans sa gorge. Savourant son rafraîchissement jusqu'à la dernière goutte, elle remplit son verre à nouveau en s'obligeant à déguster celui-ci plus lentement, jusqu'au retour de Ferkel. Pour s'occuper l'esprit, elle observa longuement l'ameublement ainsi que la décoration du bureau, nullement surprise de retrouver le tout identique à sa dernière visite qui remontait à plusieurs mois déjà. Toutefois, à force de laisser ses pensées vagabonder, elle tomba dans la lune.

— Bon, je suis de retour, déclara Ferkel après une attente interminable. Merci pour ta patience. Encore désolé...

Alicia émergea de ses pensées à son retour et se leva. Il l'embrassa sur les joues puis la gratifia de son charmant sourire usuel avant d'aller s'asseoir derrière son bureau.

— Tu n'as pas à t'excuser, c'est moi qui ai insisté pour venir te voir ce soir. Je sais que tu es très occupé.

— Au téléphone, tu me disais que tu voulais des conseils juridiques à propos d'un problème ? demanda-t-il en versant du thé glacé dans le verre déjà vide d'Alicia.

— Oui. Je voudrais savoir quels sont les recours judiciaires possibles si je découvrais des caméras cachées chez moi.

Ferkel fronça les sourcils, donnant l'impression qu'il y réfléchissait sérieusement. Alicia, ressentant des bouffées de chaleur comme si elle venait d'entrer dans un sauna, avala une autre gorgée de la boisson, puis une autre. Étrangement, la fraîcheur de la boisson semblait insuffisante pour la désaltérer. Des gouttes de sueur apparurent sur ses tempes, ses joues prirent une teinte écarlate, et sa chemise devint inconfortable à cause de la moiteur de sa peau. « Il y a assurément un problème avec la climatisation », pensa-t-elle en libérant les boutons du haut de son chemisier, ne se rendant pas compte que cet acte anodin pouvait être interprété comme une tentative de séduction. Les traits sur le visage de Ferkel se détendirent.

— Ce que tu me racontes relève surtout de la légende urbaine, Alicia.

— Nous sommes au XXI^e siècle ; la technologie est assez avancée pour que ce genre d'histoire soit maintenant une réalité.

— Il faudrait quand même que tu accumules de bonnes preuves et que tu parviennes à identifier celui qui en tire profit.

— Supposons que je découvre que c'est le propriétaire de mon immeuble d'appartements et qu'il espionne également les filles des autres logements. Quelle serait la meilleure méthode pour le traduire en justice ?

Alicia avala d'une traite le reste de son thé glacé avant de remplir à nouveau son verre. Elle libéra d'autres boutons de sa chemise, au grand plaisir de Ferkel lorgnant son décolleté indécent. Alicia, n'ayant pourtant pas l'intention d'exécuter un numéro de charme, avait tellement chaud qu'elle cherchait à se rafraîchir par tous les moyens. Ferkel, quant à lui, ne semblait étrangement pas incommodé par la chaleur ambiante dans son beau costume Armani hors de prix, détail qu'Alicia ne remarqua pas.

— Crois-en mon expérience, c'est toujours difficile de trouver le coupable dans ce genre d'enquêtes. Les policiers n'ont pas les effectifs ni les compétences pour répondre adéquatement aux crimes technologiques, que ce soit le simple piratage, l'usurpation d'identité, l'hameçonnage ou la fraude à l'ivoirienne. Même les crimes de nature sexuelle, comme le leurre de mineurs, la pédophilie, l'arnaque à la webcam ou le cyberespionnage mènent rarement à des accusations. Les forces de l'ordre sont technologiquement coincées à l'âge de pierre.

— Mon propriétaire va devoir me violer pour qu'un policier daigne se pencher sur mon dossier, c'est ça que vous me dites ? s'emporta soudainement Alicia en haussant le ton. Les pervers se terrent partout, maintenant. On dirait qu'il y a de plus en plus de détraqués sexuels. C'est comme si chaque homme était un violeur en puissance qui n'attend que l'occasion d'agir. La technologie est devenue un catalyseur pour les déviants qui s'ignorent.

Ferkel, surpris par ce changement de ton, ne sourcilla pas.

— Du calme, Alicia, suggéra-t-il amicalement. Tu n'es pas obligée de t'emporter ainsi.

Elle avala le reste de son verre d'une traite, puis le déposa brutalement sur la table en acajou qui les séparait. Ferkel se fit une joie de remplir son verre à nouveau.

— C'est vrai, vous avez raison, je suis désolée, dit-elle en s'efforçant d'être plus conciliante. Je suis simplement... déçue. Naïvement, j'ai cru que vous auriez eu de bons conseils à m'offrir...

Elle but une généreuse gorgée de thé glacé, puis reprit son discours de manière plus agitée, ayant visiblement perdu son calme à nouveau.

– Dans le fond, j'aurais dû m'y attendre, cracha-t-elle sur un ton de reproche. Vous êtes un homme, vous ne pouvez pas saisir l'importance de cette injustice. Vous êtes tous les mêmes. À vos yeux, le corps de la femme n'est qu'un objet de désir dont la seule fonction est de procurer du plaisir aux hommes. Ce n'est pas tellement grave si des caméras filment la pauvre Alicia à son insu. On va pouvoir se rincer l'œil. « Hé ! Regardez ça, les gars, Alicia a des beaux p'tits plombs ! Wow ! Quel cul ! Je suis sûr qu'elle suce comme une pro ! »

Alicia avala une autre gorgée de thé avant d'essuyer la sueur qui perlait sur son front. Ferkel, continuant de l'écouter respectueusement, trouvait que son discours devenait de plus en plus incohérent.

– Et ensuite, on se demande pourquoi la principale crainte des filles sur les campus est de se faire violer. À vos yeux, nous ne sommes que des boules, des culs et des vagins. Dès qu'un homme pose les yeux sur une fille, il devient un prédateur assoiffé de sexe, il part à la chasse et traque sa proie jusqu'à obtenir satisfaction, la pénétration étant son trophée. Et si la fille n'est pas consentante ? *Who cares* ? Elles disent non juste pour sauver les apparences, pour ne pas passer pour des dévergondées. Mais, dans le fond, elles aiment ça, elles en redemandent. Pendant que les gars s'achètent des condoms, les filles magasinent les bombes de poivre de Cayenne et les sifflets anti-viol et...

Elle s'arrêta subitement, aux aguets, les yeux écartés.

– Avez-vous entendu ça ? demanda-t-elle soudainement inquiète.

– Entendu quoi ? demanda Ferkel, intrigué, fronçant les sourcils.

– On dirait... On dirait un enfant qui pleure... Non. Ça ressemble plutôt à des porcelets qui couinent.

– Euh... Non, je n'ai rien entendu... Il n'y a pas de cochon vivant dans l'usine, tu le sais. Tu as certainement rêvé ça.

– C'est ça ! s'emporta-t-elle de nouveau. Dites que je suis devenue folle, tant qu'à y être !

– Alicia, s'il te plaît, calme-toi, tu commences à m'inquiéter.

– Me calmer ? ME CALMER ? Comment voulez-vous que je demeure calme avec cette chaleur ? On se croirait dans un four ! On se croirait rendu aux portes de l'enfer ! J'en peux plus ! J'ai l'impression que le tissu de mon chemisier me déchire l'épiderme, comme si je m'étais fabriqué un manteau avec de la peau de hérisson et que je l'avais enfilé à l'envers.

Ferkel, s'efforçant de demeurer stoïque en entendant des propos aussi farfelus, savait qu'un éclat de rire de sa part allait enrager davantage Alicia. Celle-ci se leva d'un bond, se débarrassa des derniers boutons et retira sa chemise avec empressement. Déterminée, elle s'attaqua ensuite aux attaches de son soutien-gorge, libérant avec soulagement ses seins. Écarquillant les yeux d'étonnement, Ferkel examina avec convoitise sa peau laiteuse et se lécha les lèvres en découvrant la pigmentation rosée de ses aréoles ainsi que ses mamelons effrontément hérissés. Son torse était recouvert d'une multitude de gouttelettes de sueur glissant sur sa peau blafarde, et certaines convergeaient lentement dans le sillon de ses petits seins fermes. Ferkel n'arrivait pas à comprendre les motivations de son interlocutrice, estimant qu'il était préférable de garder le silence et d'apprécier le spectacle offert.

Debout, nullement gênée par sa nudité comme s'il était tout à fait naturel de se retrouver seins nus dans cette pièce, Alicia s'empara de la carafe de thé glacé et porta le récipient à sa bouche. Après avoir calé d'une traite le reste de sa boisson, essoufflée, elle fut momentanément prise de vertiges. Elle s'agrippa à la table, le temps que son malaise s'estompe, puis découvrit le regard lubrique avec lequel Ferkel la fixait, ce qui attisa davantage sa colère.

— Savez-vous quel est le problème fondamental ? continua-t-elle avec la rage au ventre. L'homme est un cancer pour la société. Il est la gangrène qui gruge le membre sain, il est à l'origine de tous les maux qui nous affligent. Je rêve du jour où les hommes auront disparu de la surface de la Terre et qu'ils ne seront plus qu'un mauvais souvenir, léguant ainsi la planète aux femmes. Quand ce jour arrivera, les femmes seront enfin libres de s'épanouir et de créer un monde meilleur. Nous pourrions marcher dans la rue à notre guise, en sécurité, sans devoir constamment nous tenir sur nos gardes. Nous ne craindrons plus de nous faire violer au prochain coin de rue ou en déambulant seule le soir dans un quartier plongé dans la pénombre. Nous n'aurons plus à craindre les sautes d'humeur d'un conjoint agressif qui nous violente sans raison.

— On dirait que tu racontes le synopsis d'une mauvaise histoire de Bernard Werber¹³, ricana Ferkel pour détendre l'atmosphère, estimant que l'agressivité d'Alicia augmentait à chaque morceau de vêtement retiré.

— Voilà encore un exemple de la domination machiste dans notre

société. L'homme se dit cultivé, et pourtant, il est incapable de nommer une seule œuvre d'une écrivaine. Comme si la littérature féminine n'était qu'un sous-genre, se limitant à des histoires de bonnes femmes rêvant de romantisme pendant qu'elles s'affairent à leurs fourneaux. « Qu'est-ce que les femmes souhaitent réellement lire, excepté des romans Harlequin et des revues superficielles qui traitent de maquillage et de souliers ? » se demandent sarcastiquement les hommes en continuant à propager la culture du viol.

Alicia s'empara à nouveau de la carafe et la porta à ses lèvres. Se rendant compte que celle-ci était désormais vide, elle la projeta rageusement contre le sol telle une ménagère en colère contre son époux revenant à la maison ivre. La carafe explosa en un millier de tessons. Ferkel en sursauta de frayeur, son excitation ayant baissé d'un cran.

— Et pourquoi est-ce qu'il fait encore aussi chaud ! hurla-t-elle en déboutonnant son pantalon.

Alicia retira complètement son jeans, exposant ainsi sa croupe au regard pervers de Ferkel. Celui-ci, fixant avec concupiscence les renflements de sa vulve à travers sa petite culotte humide de sueur, sentit son érection reprendre de la vigueur. Alicia se débarrassa de ses bobettes en le fixant d'un air féroce, presque enragé, comme si elle l'estimait responsable de sa nudité. Incapable de soutenir son regard, il détourna les yeux vers son pubis arborant un joli triangle doré.

— Regarde-moi dans les yeux ! hurla-t-elle en balayant brutalement de la main les objets reposant sur la table.

Ferkel, effrayé par une telle agressivité, sursauta et obéit. Il braqua son regard dans le sien ; toutefois, il fut incapable de le soutenir, louchant continuellement vers ses rondeurs toujours couvertes de sueur. Alicia explosa de fureur. Elle s'agrippa au bord de la table en grognant, puis banda ses muscles en serrant les dents et souleva le meuble. La lourde table bougea peu au début ; toutefois, la rage d'Alicia amplifia sa force, et le meuble bascula contre Ferkel. Celui-ci, n'ayant pas bronché au départ puisque doutant de la force de la jeune femme, comprit qu'il était trop tard quand la lourde table s'écroula sur lui. Son fauteuil à roulettes se renversa bruyamment en l'entraînant dans sa chute ; il s'écroula inconfortablement sur le sol, et la table termina sa course en l'écrasant de tout son poids. Les objets n'ayant pas été balayés plus tôt par Alicia se répandirent

chaotiquement sur le plancher dans un grand fracas.

Abasourdi, Ferkel tenta de bouger, mais son corps tout entier fut envahi par un spasme de douleur, la table écrasant ses jambes. Sa vue obstruée par le meuble, il était incapable de voir ce qu'Alicia tramait ; toutefois, il pouvait le deviner grâce à son ouïe. Celle-ci semblait s'être donné comme mission de saccager la pièce au complet. Elle projetait violemment des meubles contre le mur et vidait la bibliothèque de son contenu, les livres s'écroulant bruyamment sur le sol en faisant crisser les tessons de carafe. Grognant et hurlant pendant cet acte de destruction, Alicia proférait un flot de paroles incompréhensibles, comme si elle était désormais possédée par le diable.

Ferkel sentit son estomac se nouer par la frayeur. Qu'avait-il fait ? Quel genre de monstre avait-il créé ? Ce qui s'annonçait comme une partie de plaisir venait de tourner au cauchemar. Une once de remords commença à poindre — non pas parce qu'il regrettait ce qu'il avait fait subir à Alicia, mais plutôt parce que les réactions de la jeune blonde étaient aux antipodes de ce qu'il avait anticipé. Il craignait qu'elle profite de sa fâcheuse position pour le brutaliser aussi sauvagement que le mobilier, les réactions de la jeune femme étant devenues imprévisibles.

— Au secours ! hurla-t-il. À l'aide ! Venez m'aider, elle est devenue folle !

— Des araignées ! criait Alicia, prise d'hallucinations, en frappant les murs d'un livre. Il y a des araignées partout ! Je dois les écraser avant qu'elles m'attaquent. *Fuck you, Spiderman !*

Répondant à l'appel à l'aide, Varken et Majjal partirent en trombe de leur cachette du fond de l'usine. En franchissant le seuil du bureau, ils furent ébahis devant un tel acte de destruction, n'arrivant pas à comprendre comment une simple jeune femme si frêle et si fragile — complètement nue de surcroît — avait pu accomplir ce carnage. Alicia pivota vers eux et s'immobilisa.

— Vous ? Ici ? Non, c'est impossible ! Vous n'êtes pas réels. Je suis en train d'halluciner...

— Aidez-moi ! ordonna Ferkel, en constatant que ses comparses venaient de faire irruption dans la pièce. Je suis derrière la table !

Varken et Majjal entrèrent prudemment, craignant une réaction violente de la part d'Alicia. Puis, comprenant qu'elle se contentait de les fixer d'un

air ahuri, ils se précipitèrent pour aider Ferkel. À deux, ils arrivèrent difficilement à soulever la lourde table entravant les mouvements du propriétaire de l'usine ; toutefois, ils parvinrent à le libérer. Alicia, pantelante et désorientée, avait suivi chacun de leurs mouvements, n'arrivant plus à démêler le réel du fruit de son imagination.

Les trois hommes, côte à côte, observaient la pièce, leur attention alternant constamment entre le bordel autour d'eux et la moiteur recouvrant le corps dénudé d'Alicia. La dévastation créée par la jeune femme blonde était une arme de dissuasion efficace ayant semé un doute quant à la suite de leur plan. Normalement, ils auraient dû s'emparer d'Alicia, l'immobiliser et la ligoter, sauf qu'aucun d'eux n'osait s'approcher d'elle désormais, craignant une riposte musclée de sa part.

La vision d'Alicia se brouilla, et un autre vertige s'empara d'elle. Elle allongea le bras par réflexe, prenant appui sur la bibliothèque en acajou contre le mur, et attendit que ses étourdissements passent. Quand elle reprit son aplomb quelques secondes plus tard et que sa vision redevint claire, elle découvrit avec stupéfaction que les trois hommes avaient enfilé un masque de cochon sur leur tête. Mais pas les masques comiques qu'on porte parfois aux bals costumés. Ceux-là étaient sinistres, tout droit sortis d'un film d'horreur. Un long frisson glacé lui déchira l'échine, et son estomac se noua. Puis, dans un parfait synchronisme, ils sortirent un couteau de boucherie de derrière leur dos.

— C'est pas vrai, c'est pas vrai, balbutia-t-elle d'une voix chevrotante, cherchant à se convaincre elle-même. Je fais un cauchemar, c'est ça, c'est sûrement ça...

Un long rire démoniaque qu'elle seule pouvait entendre bourdonna à ses oreilles, lui dressant les cheveux sur la nuque. Les yeux écarquillés d'effroi, son instinct de survie l'intima de fuir, et c'est ce qu'elle fit sans plus attendre. À l'extérieur, malgré la rugosité de l'asphalte lui griffant la plante des pieds, elle courut comme une dératée en ligne droite. Sans destination précise, son seul but consistant à s'éloigner de cette usine de fous le plus possible.

Si elle avait su qu'elle avait été droguée à son insu, elle aurait compris pourquoi ses facultés cognitives ainsi que ses sens étaient altérés. En dépit de sa vision brouillée, chaque étoile brillait autant que le soleil, l'obligeant à regarder vers le bas pour ne pas être aveuglée. L'air lui semblait lourd,

ressemblant à un voile qu'elle devait transpercer à chaque pas. La faible brise nocturne écorchait son épiderme hypersensible et bourdonnait à ses oreilles comme mille essaims d'abeilles. Déshydratée, elle sentait sa bouche asséchée, et sa salive avait un goût de bile ; pourtant, elle suait comme un porc. Voulant appeler à l'aide, elle tenta de crier même en sachant que personne ne viendrait à son secours. Or, seuls quelques couinements jaillirent de sa gorge.

À sa grande surprise, elle quitta le bitume. En atteignant la zone gazonneuse, elle espérait obtenir un répit pour ses pieds, mais chaque brindille était comme une aiguille transperçant sa voûte plantaire. Pourtant, elle ne ralentit pas la cadence, trop effrayée pour s'arrêter ni même pour vérifier s'ils s'étaient lancés à sa poursuite.

Elle retrouva enfin l'asphalte après une longue course d'une durée indéterminée. À bout de souffle, épuisée et en nage, l'esprit complètement embrouillé, elle décida de suivre ce chemin à la marche. Inconsciente de son état et de sa situation géographique, Alicia ne comprit jamais qu'elle se promenait complètement nue au beau milieu de l'autoroute 20.

Évidemment, les masques de cochon ainsi que les couteaux de boucherie qu'Alicia avait vus avaient été le fruit de son imagination délirante. Après son départ précipité, Ferkel avait ordonné à ses deux comparses de se lancer à sa poursuite. Le propriétaire de l'usine s'en serait chargé lui-même s'il n'avait pas été blessé par sa table. Tout en boitillant, il se faufila à travers le bordel, soupirant de dépit après un tel revers de situation. Il repéra les petites culottes d'Alicia au motif d'Iron Man ainsi que son soutien-gorge et le reste de ses affaires. Varken et Majjal revinrent plusieurs minutes plus tard, à bout de souffle.

— Où est Alicia ? demanda Ferkel en constatant l'absence de la jeune femme.

— On n'a pas été capables de la rattraper, elle courait trop vite, expliqua Majjal. Elle a foncé à toute vitesse vers l'autoroute.

— Et vous n'avez pas pensé utiliser votre voiture pour aller la récupérer ?

— Si, répondit Varken, sauf qu'on a été obligés de faire demi-tour quand on a aperçu des gyrophares s'approchant d'elle.

— Hé, merde ! cracha Ferkel, furieux. Merde ! Merde ! Merde ! Tabarnak !

– Avec un peu de chance, osa Majjal, les policiers vont comprendre qu'elle est droguée et ils refuseront de croire ses propos incohérents.

– Au fait, enchaîna Varken, c'était quoi la drogue que tu as mise dans son thé glacé ? Tu as dit que c'était censé la rendre « chaude et docile ».

– C'était des sels de bain. Du Flakka, pour être exact. Une nouvelle drogue hallucinogène provoquant l'augmentation de la température corporelle. Le consommateur sue comme un porc et perd ses inhibitions au point de devenir exhibitionniste.

– Et le délire paranoïaque, c'est aussi dans la liste des symptômes ? demanda Majjal. Et les hallucinations ? Et la force surhumaine ? Veux-tu bien m'expliquer comment elle a fait pour soulever ta table toute seule ? Même moi j'en aurais été incapable sans l'aide de Varken.

– Je ne sais pas... Je ne comprends pas plus que vous.

– On fait quoi, maintenant ? demanda Varken.

– D'abord, expliqua Ferkel, on doit se mettre d'accord sur l'histoire qu'on va raconter à la police, car il y aura assurément une enquête. Ensuite, on va essayer de faire passer ça pour un *bad trip*.

Ferkel extirpa de la poche de son pantalon une fiole transparente contenant une poudre blanche granuleuse d'aspect cristallisé. Puis il l'inséra dans le sac à main d'Alicia.

– Ce sont ses affaires personnelles, continua Ferkel en les remettant à Majjal. Allez les dissimuler quelque part le long de l'autoroute pour faire croire qu'elle se serait déshabillée là-bas. Ensuite, on va se croiser les doigts en espérant que c'est suffisant pour bluffer les policiers.

12. Traduction : Épargnez une vierge, baisez avec une rousse.

13. Écrivain français principalement connu pour sa série La trilogie des fourmis.

Chapitre 13

Essuyant ses mains dans la salle de bain de Varken en sifflotant gaiement, Peter croit entendre une étrange sonnerie. Il se fige et devient silencieux, les sens en alerte, plus intrigué qu'inquiet. Était-ce la porte d'entrée ? La sonnerie se fait entendre de nouveau, et Peter comprend alors qu'il s'agit du téléphone de Varken. L'appareil sonne encore à quelques reprises pendant que Peter le cherche par simple curiosité, puis il entend le répondeur s'activer.

— Varken, c'est Majjal. Hier soir, j'ai engagé une nouvelle serveuse pour remplacer Alicia et, en discutant un peu avec elle, j'ai su qu'elle désirait quitter le campus et s'installer dans son propre appartement. J'ai pensé aussitôt à toi, vu que tu as maintenant un logement de libre. Tu n'as qu'à me rappeler pour me dire quand exactement tu veux qu'elle passe faire une visite. Oh ! Et si tu croises Peter, le frère d'Alicia, fais attention. J'ai eu un mauvais pressentiment quand il est venu me voir au restaurant. C'est un fauteur de trouble ; on n'aura que des problèmes avec lui. S'il devient trop curieux, on devra aviser Ferkel pour qu'il fasse le nécessaire.

— *You little bastard !* maugrée Peter en effaçant le message du répondeur.

Il s'empresse de retourner au sous-sol, où il retrouve Varken ayant réussi à libérer une de ses mains et s'activant nerveusement à détacher l'autre. Toutefois, la douleur généralisée rendant ses gestes imprécis, il éprouve également certaines difficultés à cause du sang s'écoulant de son front et embrouillant sa vision.

— Varken ! *Fucktard !* Tu achètes tes *tie wraps* au Dollarama, ou quoi ? Je t'avais ordonné de rester immobile.

Varken affiche une expression horrifiée en constatant le retour de son tortionnaire. Peter s'empare d'un rouleau de ruban adhésif gris et s'approche de la table, obligeant sa victime affaiblie à se rallonger sur le dos. Puis il immobilise son bras libre en l'attachant à la table avec le ruban. N'ayant pas l'intention de s'arrêter en si bon chemin, Peter enroule vigoureusement le ruban collant autour de chaque membre, les fixant

solidement à la table. Il ligote également son torse en passant le rouleau sous la table.

Quand il ne reste plus rien du rouleau, Varken est carrément momifié de ruban gris de la tête aux pieds, seuls ses yeux et son nez étant dégagés. Cherchant à supplier Peter de le libérer, il ne peut qu'émettre des grognements de panique et de terreur à partir de sa gorge, sa bouche étant également recouverte de ruban.

— Je sais que tu es responsable de la mort de ma sœur, déclare calmement Peter malgré la rage bouillant en lui, tout en s'emparant d'un pied de biche. Je ne connais pas exactement ton niveau d'implication ou tous les autres détails, mais je m'en crisse. Alicia est morte, et rien ne va la ramener à la vie. Je dois donc te punir pour ça.

Peter allonge le bras, prenant un bon élan, puis assène un coup de barre à clous directement sur la bouche de Varken. Les quelques épaisseurs de ruban collant étant insuffisantes pour absorber le choc, plusieurs dents du captif éclatent dans sa bouche se remplissant de sang. Celui-ci hurle, s'agite et frémit de souffrance, le ruban étouffant ses cris et l'empêchant de se tordre en réponse à la douleur. Peter réitère les coups un peu partout sur sa victime, en particulier aux endroits où il sait que des os peuvent se rompre douloureusement, le frappant avec une fureur meurtrière. Varken finit par tourner de l'œil, mais Peter continue de le marteler sauvagement.

Estimant avoir fracassé tous les os intéressants, Peter n'a pourtant pas l'impression d'avoir éteint sa soif de torture. Légèrement en sueur, il remplace son outil par une perceuse sans fil, puis s'installe près de la tête de Varken. Il perce des trous dans sa calotte crânienne en faisant exprès d'enfoncer la mèche profondément pour endommager également le cerveau. Chaque fois qu'il retire la mèche du crâne, il voit des morceaux d'os et de cervelle ressortir de la perforation.

— Varken, *buddy*, si tu survivs à ça, j'espère pour toi que tu deviendras légume. Sinon, je serai obligé de revenir pour finir le travail.

Satisfait de son œuvre, Peter quitte l'habitation en abandonnant le corps meurtri et mutilé, sans prendre la peine de vérifier ses signes vitaux, convaincu de la fatalité de son décès.

Toutefois, le désir de vengeance de Peter n'a pas disparu ; il s'est seulement amenuisé. Depuis qu'il a intercepté l'appel de Majjal sur le répondeur de Varken, il entend constamment une petite voix dans sa tête

qui l'incite à rendre visite au restaurateur puisque, visiblement, celui-ci est également impliqué.

— Ils ont comploté ensemble, ils vont mourir ensemble.

Peter conduit sa BMW dans le trafic matinal jusqu'au restaurant. Cette fois-ci, il se gare directement devant l'entrée. Sortant du véhicule, il se fait accoster par une jeune femme à peine majeure, assise en tailleur à même le trottoir, qui brandit une allumette devant elle. Maigre comme un clou, les joues creuses et les yeux exorbités, Peter juge que son dernier repas convenable doit dater depuis des lustres. Ironiquement, elle a choisi de quêter devant un restaurant. Elle est emmitouflée dans de vieilles couvertures déchirées lui servant de vêtements, et ses pieds nus dévoilent des orteils recroquevillés sur eux-mêmes, dotés d'ongles noircis ou cassés. La fille aux longs cheveux dorés grelotte de tout son être ; même les traits de son visage se crispent inlassablement, témoignant du froid dont elle souffre malgré le temps agréable.

— Vous voulez une allumette, m'sieur ? Je demande juste un p'tit 25 cents en échange...

Répugné par sa crasse, Peter plisse le nez de dégoût et l'ignore.

— M'sieur ? insiste-t-elle d'une voix suppliante. Une allumette... Juste 25 cents...

— *Get the fuck off !* lui répond-il, n'ayant pas de temps à perdre avec cette pauvre camée.

Il est en mission. Il est l'ange de la mort. Il doit venger le meurtre de sa sœur, et rien ne va l'arrêter.

Peter fait fi des heures affichées dans la vitrine, indiquant que le commerce ouvrira plus tard, et actionne la poignée qui collabore. Ça ne l'étonne guère puisqu'avec le temps, il a découvert que beaucoup de commerçants ne verrouillent pas leur porte quand ils sont à l'intérieur, comme si leur seule présence suffisait à éloigner les malfaiteurs.

À l'intérieur, seule la décoration de mauvais goût est témoin de son arrivée. Il referme silencieusement la porte et actionne prudemment la molette pour la verrouiller, puis demeure immobile, aux aguets, sachant contenir sa fébrilité galopante. Il entend de la musique en sourdine provenant des cuisines à l'arrière, trahissant la présence du propriétaire. Avançant à pas feutrés, il distingue plus clairement le son de la radio ainsi que les bruits d'une activité humaine : la porte d'un appareil claque, un

mélangeur est mis en marche, des couteaux martèlent une planche à découper, des ustensiles s'entrechoquent.

Avant de pénétrer dans la pièce, il y jette un coup d'œil discret. Il aperçoit Majjal, seul, lui tournant le dos et préparant certains mets, ainsi qu'un couteau à émincer traînant sur le plan de travail. Peter entre furtivement, s'empare du couteau sans faire de bruit, fait encore quelques pas, puis s'arrête à quelques centimètres derrière Majjal qui n'a toujours pas découvert la présence de l'intrus. Peter, agrippant fermement son arme, se demande à quel endroit il frappera d'abord. Il pourrait viser directement le crâne ou lui trancher la jugulaire, lui procurant ainsi une mort rapide. Mais Peter n'en retirerait que peu de satisfaction, préférant jouer avec ses victimes. Il se délecte de la peur qu'il décèle dans leurs yeux quand ils savent que leur fin est imminente.

Exécutant un mouvement prompt, mais précis, Peter enfonce la lame jusqu'au manche dans le flanc droit du cuisinier et recule pour observer sa réaction, pendant que la radio diffuse *Cuts like a knife* de Bryan Adams. Majjal, poussant un cri de souffrance, sursaute et laisse tomber ses ustensiles. Se tortillant de panique, il essaie de palper la région endolorie, mais il en est incapable à cause de son tour de taille imposant ainsi que de sa flexibilité inexistante. Une tache écarlate apparaît sur la tunique immaculée du chef, le couteau demeurant bien enfoncé dans les couches de graisse.

Peter s'esclaffe effrontément devant ce spectacle ridicule pendant que Majjal pivote vers lui.

— Peter ? balbutie-t-il, le souffle coupé par la douleur. Comment... ? Pourquoi... ?

Comprenant que Peter a tout découvert, la confusion que Majjal ressentait se transforme en une horreur sourde lui déchirant les tripes. Alors qu'il est envahi de vertiges, son visage devient aussi livide que son tablier, l'obligeant à s'appuyer sur la surface de travail pour ne pas s'effondrer de tout son long.

Peter s'empare aussitôt d'un autre couteau puis, profitant du fait que Majjal venait de déposer sa main sur une planche à découper en bois, il plante violemment son outil pointu dans celle-ci. La lame transperce la main de part en part, et la pointe du couteau se fiche solidement dans le bloc de bois, arrachant un autre cri de douleur au chef. Majjal, haletant et

gémissant, commence à pleurer comme un gros bébé jouflu, de grosses gouttes de sueur faisant leur apparition sur son crâne dégarni. Peter conserve le manche du couteau dans son poing, empêchant Majjal de le retirer.

— S'il te plaît, l'implore-t-il en sanglotant, ne me tue pas ! S'il te plaît !

— Raconte, ordonna Peter en le fixant d'un air féroce.

— Je ne sais pas, je suis au courant de rien !

Dès que Peter relâche le couteau, Majjal essaie désespérément de le retirer, mais celui-ci en est incapable, étant déjà trop affaibli. Peter s'empare d'un sarrau suspendu à un crochet, l'enfile, débranche un hachoir à viande électrique et le rebranche près du chef. En le mettant en marche, il s'empare de la main valide du chef et l'insère dans l'ouverture. Majjal essaie de résister, comprenant ce que Peter cherche à accomplir, mais celui-ci lui assène un violent coup de coude sur le nez. Le cuisinier, destabilisé momentanément, voit sa main pénétrer un peu plus profondément dans l'appareil et se rapprocher dangereusement des lames tranchantes tournant à toute vitesse.

— Je sais que tu sais. Je sais que tu as une part de responsabilité. Raconte-moi ce que je veux savoir.

Majjal, tout en pleurnichant, explique à Peter le pacte conclu avec Varken et Ferkel. Il détaille les astuces utilisées dans le but de berner de jolies jeunes demoiselles, exploitant ainsi leur naïveté. Son restaurant servant à recruter les victimes potentielles, il leur offre un logement à bas prix dans le bâtiment truffé de caméras cachées de Varken, puis les vidéos publiées sur le site pornographique leur rapportent un bon pactole.

— Et Ferkel ? Quel est son rôle ?

— Il fournit la drogue pour les rendre dociles. Et quand elles deviennent un problème, c'est lui qui s'arrange pour les faire disparaître. Elles entrent dans l'usine et n'en ressortent jamais... Il les recycle en...

Comprenant qu'Alicia n'a pas été la seule universitaire à tomber dans leur piège, Peter juge que Majjal est indigne de sa clémence et lui enfonce la main au fond de l'appareil. Les lames affûtées hachent et broient ses doigts grassouillants comme s'il s'agissait de vulgaires morceaux de carottes. Peter, se réjouissant des hurlements du chef qui résonnent de concert avec le vrombissement de l'appareil, ricane à la vue du sang giclant du membre meurtri. Majjal se tortille et tente de se libérer, mais la poigne solide de

Peter rend toute fuite inutile. Il ne peut qu'endurer cette cruelle torture.

Puis, l'appareil s'arrête subitement, au grand soulagement de Majjal. Intrigué, Peter appuie sur les boutons pour le redémarrer, mais le hachoir refuse obstinément d'obéir. Malgré sa qualité industrielle, l'appareil est incapable de s'attaquer avec succès aux os dans les doigts de Majjal. N'ayant d'autre choix, Peter libère la main du chef. Celui-ci, gémissant, examine de ses yeux embués de larmes le bout de chair sanguinolent.

Peter retire également le couteau qui meurtrissait l'autre main, libérant ainsi le chef qui s'écroule sur le plancher. En proie à de violents spasmes, celui-ci a des giclées de sang qui s'écoulent de ses plaies et forment une large flaque sur le sol.

— Debout, gros lard !

Peter, agrippant Majjal par le tablier, le force à se remettre debout, mais celui-ci coopère difficilement. Il est épuisé, il souffre, il pleure, il tremble. Ayant perdu beaucoup de sang, il sent qu'il va tourner de l'œil d'une seconde à l'autre. Mais Peter n'en a pas fini avec lui. Obligeant le chef à avancer de quelques pas, il lui plonge la tête dans la cuve d'huile à frire.

Étant donné que la friteuse a été mise en marche seulement depuis peu, l'huile n'est pas encore assez chaude pour imposer des dommages. Majjal se débat, essayant tant bien que mal de retenir sa respiration, mais il est rendu trop faible pour sauver sa peau. La douleur aux mains le fait hoqueter tandis que Peter lui maintient fermement la tête dans l'huile, le liquide visqueux s'infiltrant dans ses voies respiratoires. Très vite, il cesse de s'agiter. La chaleur émanant de la friteuse étant devenue insupportable, Peter relâche son emprise sur le chef qui s'écroule par terre.

— Et un Majjal frit ! À table !

Dégoûté par ses mains huileuses, il les nettoie dans la minuscule salle de bain, mais le savon de piètre qualité arrive difficilement à le débarrasser de l'odeur, l'obligeant à se frictionner les paumes plus vigoureusement. En sortant de la pièce, il entend des sirènes au loin qui semblent se rapprocher du restaurant. Plus intrigué qu'inquiet, il jette un coup d'œil par la vitrine.

— *Fuck ! My car !* s'exclame-t-il rageusement en découvrant sa voiture en feu.

Peter peut sentir la chaleur intense du brasier dont les flammes, ayant complètement envahi le véhicule, ont fait éclater les vitres et fait fondre les pneus. Stupéfait par la danse hypnotique du feu, il lui faut quelques instants

avant de comprendre qu'il s'agit d'un acte de vengeance de la part de la petite fille aux allumettes.

— *You little bitch...*, maugrée-t-il en la cherchant du regard dans la rue.

Cependant, la petite fille semble avoir déserté les lieux du crime ; seuls quelques curieux observent le spectacle de loin. En entendant de nouveau les sirènes, Peter comprend que les pompiers arrivent pour éteindre les flammes.

« Merde ! S'ils entrent dans le restaurant, ils vont vite trouver le corps de Majjal. C'est le temps de déguerpir. »

Peter se sauve par la porte arrière qui débouche sur une ruelle empestant l'urine. Retirant le sarrau et le jetant dans le conteneur à déchets, il s'éloigne du bâtiment avant l'arrivée des pompiers. Quand il rejoint enfin l'artère principale, il aperçoit au loin l'épais nuage de fumée se dégageant de son véhicule.

— *Oh, well...* soupire-t-il de dépit. Heureusement que j'avais pris des assurances.

Repérant un taxi libre à un feu rouge, Peter y monte et demande au conducteur de le ramener au Hilton. En chemin, il compose le numéro de Viandes Serigala et demande à parler à Ferkel.

— Je suis désolée, répond la réceptionniste, Ferkel sera absent pendant une bonne partie de la journée. Est-ce que je peux lui transmettre un message ?

Peter lui laisse son numéro de cellulaire et demande que Ferkel le rappelle. Mettant fin à la conversation, il remarque enfin l'heure sur l'écran et se rend compte que sa petite escapade aura duré plus longtemps que prévu.

« Laurence est probablement déjà réveillée, pense-t-il. Et elle n'a pas essayé de me contacter. J'espère qu'elle est encore dans la chambre à m'attendre. »

Étrangement, en évoquant l'idée que Laurence ait pu partir, Peter sent son estomac se nouer légèrement et doit se retenir pour ne pas s'esclaffer. « C'est bien la première fois qu'une fille me fait cet effet-là. »

Peter paye sa course et monte en vitesse à sa chambre. Il ouvre la porte, soulagé de découvrir Laurence toujours au lit, bien emmitouflée sous les couvertures. Il referme la porte doucement, se pose délicatement sur le lit et lui donne un tendre baiser sur la joue. Laurence, somnolente, lui répond

d'un sourire ensommeillé.

— Tu es déjà de retour ? marmonne-t-elle d'une voix alanguie. Beurk ! C'est toi qui empestes comme ça ? Tu arrives d'où ? D'une porcherie ?

— Ah bon ? Le chauffeur de taxi ne s'en est pas plaint...

— Comment ça un taxi ? demande-t-elle en ouvrant les yeux et en fronçant les sourcils. Tu n'étais pas parti avec ta BMW ?

— Oui, mais il y a eu un petit incident sur le chemin du retour. Rien de bien grave. Je vais devoir appeler la compagnie de location plus tard.

Peter s'amuse avec une mèche de cheveux de sa dulcinée tandis que celle-ci le fixe d'un regard espiègle, maintenant bien réveillée.

— J'avais l'intention de te faire une petite gâterie ce matin, avant d'aller déjeuner, mais pas question que je te suce tant que tu pues comme ça. En plus, tes mains empestent la friture !

— Encore ? s'exclame-t-il en portant sa main sous ses narines et en la reniflant. Je croyais m'être débarrassé de cette maudite odeur.

— Ce matin... Tu avais un contrat à terminer ?

— Non, c'était plutôt une affaire personnelle.

— Tu as tué des gens ?

— Deux.

— Ils le méritaient ?

— Absolument ! Je n'assassine pas le monde au hasard. Les gens que je bute méritent de crever. Je suis pas un psychopathe. Quel genre de monstre crois-tu que je suis ?

— Tu es mon monstre à moi, minaude-t-elle en déposant un baiser humide sur sa joue à la pilosité revêche. Va donc nous faire couler un bon bain bouillant. Je vais m'appliquer à te nettoyer en profondeur partout, partout, partout.

— À vos ordres, Madame !

— Et mets beaucoup de mousse !

Ils passent le reste de la matinée à faire l'amour, tantôt dans le bain, tantôt dans le lit. Finalement, l'estomac affamé de Laurence les rappelle à l'ordre.

— Je ne sais pas si c'est réellement nutritif, du sperme, mais en tout cas ce n'est pas assez rassasiant. J'ai tellement faim que j'en ai des crampes !

— Tu veux qu'on sorte pour manger quelque part, ou bien on se commande quelque chose au restaurant de l'hôtel ?

— Par ta faute, j'ai les jambes tellement flageolantes que je serais incapable de sortir de la chambre même si ma vie en dépendait.

Pendant que Laurence transmet leur commande au restaurant à l'aide du téléphone de la chambre, Peter découvre qu'il a reçu un texto de la part de Ferkel, l'informant qu'il est disposé à le rencontrer le soir même à l'usine à 22 h. « Parfait ! se réjouit-il en confirmant sa présence. Ça me fera trois meurtres dans la même journée. Trois, c'est mon chiffre chanceux. »

Ils enfilent un peignoir, puis s'allongent sur le lit en attendant leur repas tout en écoutant la télévision. Le chariot arrive enfin et, avant même que le serveur ait le temps de quitter la chambre, Laurence se précipite sur les plats pour s'empiffrer. Entre deux bouchées, Peter informe Laurence à propos de son rendez-vous nocturne.

— C'est aussi en lien avec ton affaire personnelle de ce matin ?

— Tu as tout compris.

— Est-ce que je peux t'accompagner ? demande-t-elle précipitamment, les yeux brillants d'espoir.

— Euh... Je ne pense pas que...

— Oh ! S'il te plaît ! S'il te plaît ! S'il te plaît ! l'implorait-elle.

Laurence écarquille les yeux et cligne des paupières, essayant d'imiter la mine attendrissante du Chat potté dans le film d'animation Shrek, mais Peter demeure imperturbable à ses supplications. Il caresse doucement sa joue en lui adressant un regard attendri, désarmant aussitôt son opiniâtreté.

— Écoute... bébé... J'aimerais sincèrement que tu m'accompagnes, sauf que ce ne serait pas raisonnable. Je travaille en terrain inconnu, ici. Les risques sont trop énormes. J'y vais à l'aveuglette, et ça m'oblige souvent à improviser. Si tu veux voir comment je tue les gens, on va faire ça chez moi, à Vancouver, sur mon terrain de chasse. Comme ça, je serai en contrôle de la situation, et ce sera moins dangereux pour toi. D'accord ?

Laurence continue de boudier, mais finit par entendre raison et par abdiquer.

— Promis ?

— Promis.

— Dans ce cas, c'est d'accord. Je te permets d'aller à ton rendez-vous ce soir. Ça va me laisser le temps de préparer une petite surprise pour t'accueillir à ton retour...

— Ha oui ! Quel genre de surprise ?

— Hé ! Faut pas que je le dise, sinon ça sera plus

une surprise.

Repus et reposés, ils enfilent des vêtements propres — le classique jeans et T-shirt pour chacun — et partent visiter le Vieux-Québec à pied. Québec est sa ville natale, et pourtant, Peter se sent comme un simple touriste tellement il en connaît si peu à son sujet. À l'heure prévue, il hèle un taxi pour se rendre à son rendez-vous pendant que Laurence part de son côté, désirant effectuer quelques emplettes afin de préparer sa surprise.

En chemin, le conducteur bombarde Peter de questions, le prenant pour un touriste. Mécontent de n'obtenir que des monosyllabes en guise de réponses, il finit par abandonner son interrogatoire et augmente le volume de la radio. L'animateur annonce la chanson « Loup y es-tu ? » pendant que les accords mélancoliques de la guitare de Michel Rivard envahissent graduellement l'habitacle, provoquant un sourire amusé chez Peter. « On est loin de Slayer, comme musique d'ambiance servant de prélude à un massacre. Tant qu'à écouter du québécois, j'aurais préféré Anonymus ou Rouge Pompier. »

Le taxi le dépose dans le stationnement de Viandes Serigala. Au moment de payer sa course, s'élevant à un montant assez important, Peter présente au conducteur le double de la somme demandée.

— Pouvez-vous effacer la *run* que vous venez de faire ?

— Euh..., hésite-t-il en écarquillant les yeux devant l'imposante liasse de billets. Je ne peux pas faire disparaître une course comme ça, comme par magie, d'autant plus que le *dispatcher* a été avisé... Mais je peux oublier que c'était vous le client.

— D'accord. Et je vous donne le triple pour continuer votre course jusqu'à l'hôtel L'Oiselière à Lévis avant de retourner à Québec.

Habitué aux demandes inusitées, le conducteur empoche les billets et s'engage sur l'autoroute en direction de Lévis, abandonnant son client dans la noirceur. Avant d'entrer dans le bâtiment, Peter prend quelques minutes pour se concentrer sur sa mission afin de se mettre dans le bon état d'esprit, n'ayant pas pu écouter ses chansons du groupe Slayer. « Tu es l'ange de la mort. Tu es ici pour venger ta sœur. Tes poings sont des armes mortelles. Nul ne peut se mettre en travers de ton chemin quand tu es investi d'une mission. *Kill'em all and let God sort'em out*¹⁴. »

En posant la main sur la poignée en métal de la porte d'entrée, Peter ressent un étrange frisson à la nuque, son sixième sens cherchant à l'avertir d'un danger imminent. « Ne tombe pas dans ce piège, tu es plus malin que ça. »

Il abandonne l'entrée principale et contourne furtivement le bâtiment. L'éclairage extérieur ayant été coupé longtemps avant son arrivée, il n'a aucune difficulté à rester dans la pénombre, aidé par le couvert nuageux. Il se dirige prudemment, à demi accroupi, vers l'arrière de l'immeuble, sachant qu'il trouvera un autre accès grâce à sa visite guidée. S'approchant de la porte, celle-ci s'ouvre dans un grincement métallique, faisant presque sursauter Peter. Il s'immobilise, aux aguets, un faisceau de lumière émergeant lentement par l'ouverture.

— Où vas-tu encore, Boris ? lance une voix grave provenant de l'intérieur du bâtiment. Le patron a dit que le pigeon allait arriver d'un instant à l'autre.

— Maurice, sacre-moi patience, maudit trou d'cul ! Je vais juste *pisser*, hurle le dénommé Boris en franchissant le seuil. Il se prend pour qui, le gros cave ? grommelle-t-il. Ma mère ?

La porte claque derrière Boris, et celui-ci se retrouve momentanément aveuglé, ses yeux n'ayant pas encore eu le temps de s'habituer à la noirceur. Il n'a pas aperçu l'intrus pendant le bref moment où la lumière filtrait par l'embrasure. Peter, quant à lui, a eu tout le loisir d'observer son adversaire russe, guère effrayé par sa carrure de lutteur.

— Merde ! J'y vois rien, bredouille Boris en s'obstinant avec son pantalon, essayant d'ouvrir sa fermeture éclair. Faudrait quand même pas que je me *pisse* dessus...

— En effet, lance Peter derrière lui.

— Quoi ? Argh !

Peter lui brise la nuque d'un geste vif, comme dans les films. Boris s'écroule mollement sur le sol, une odeur d'urine envahissant l'air peu de temps après. Peter le fouille rapidement en plissant le nez, recherchant une arme ou n'importe quoi d'autre pouvant lui être utile, sans succès.

« Bof, tant pis. De toute façon, je n'ai pas besoin d'arme. Au moins, maintenant je suis fixé. Ferkel m'attend de pied ferme avec ses hommes. »

Ouvrant la porte, Peter jette un coup d'œil dans l'entrebâillement. Les différentes machines équipant l'usine semblent désormais plus lugubres

sous l'éclairage tamisé. Estimant la voie dégagée, il pénètre en prenant soin de ne pas faire grincer les gonds, puis se faufile à l'intérieur. Le déclic produit par la porte se refermant est à peine audible comparativement au grésillement des néons. Peter fonce directement vers une grosse cuve en acier inoxydable adjacente au mur extérieur afin de s'y dissimuler.

— Boris ! Tabarnak ! Abrège ! Le patron va être furieux s'il apprend que tu n'es pas à ton poste.

Peter entend des bruits de pas s'approchant vers lui et comprend qu'il s'agit du dénommé Maurice ayant interpellé Boris quelques secondes plus tôt. Il aperçoit l'homme passer devant sa cachette, puis se diriger vers la porte en lui tournant le dos. Jugeant le moment idéal pour passer à l'action, Peter sort de sa cachette et s'avance furtivement vers Maurice pour l'attaquer.

— Maurice ! hurle une troisième voix loin derrière Peter. Est-ce que tu... Hé ! Qu'est-ce que tu fais ici, toi ?

Le dénommé Maurice, se retournant avant que Peter n'ait le temps de le frapper, écarquille les yeux de surprise en découvrant l'intrus. Il passe en mode offensif en un éclair, et une bataille éclate entre les deux hommes.

« Tant pis pour l'effet de surprise », pense alors Peter en bloquant les coups de son adversaire.

— Ça va, Garry, je gère, fanfaronne Maurice à l'intention de son comparse, entre deux coups de poing. Je vais nous débarrasser de ce minable en un rien de temps.

Maurice, ayant été engagé par Ferkel pour ses talents de pugiliste, est pourtant incapable de blesser son adversaire, celui-ci esquivant chaque attaque avec une aisance déconcertante. Peter, quant à lui, arrive à asséner quelques bons coups au visage de Maurice.

Garry s'approche d'eux, désirant prêter main-forte à Maurice. Peter, ayant remarqué sa présence dans son dos, le surveille du coin de l'œil en poursuivant son combat. Garry croit enfin déceler une ouverture dans la défense de Peter et passe à l'attaque, sans deviner qu'il vient de tomber dans un piège. Accueilli par un solide coup de pied au genou qui lui explose la rotule, le pauvre bougre s'écroule sur le sol en hurlant de douleur. Un sourire sadique s'esquisse alors sur les lèvres de Peter.

La lutte entre Maurice et Peter prend une nouvelle tournure quand Peter réussit à tenir son rival en respect à l'aide d'une clé de bras menaçant

de lui luxer l'épaule. Malgré sa position précaire, Maurice continue de se débattre, essayant de se libérer de la prise sous les encouragements de Garry. Mais d'un geste brusque, Peter applique une pression suffisante contre l'épaule de Maurice, la lui disloquant d'un coup sec. Celui-ci, lâchant un cri enragé, s'écroule sur ses genoux, ses forces l'abandonnant sous les effets de cette intense douleur. Peter abandonne le bras de Maurice et, profitant de sa mauvaise posture, lui brise la nuque de la même manière qu'avec Boris. Son corps s'affaisse mollement sur le sol.

Garry, les yeux écarquillés de frayeur en voyant Peter s'avancer vers lui avec un sourire carnassier, continue de se tortiller de douleur en tenant son genou déboîté, résistant à l'envie de supplier Peter de l'épargner.

— Mon cher Garry, commence Peter sur un ton moqueur ne disant rien qui vaille, quand j'étais gamin, j'adorais regarder la lutte de la WWF¹⁵ à la télévision. J'étais un vrai fan ! J'ai toujours voulu reproduire les prises de mes lutteurs préférés sans jamais en avoir l'occasion, mais ce soir j'ai décidé qu'il était temps d'y remédier.

Sans autre forme d'avertissement, Peter exécute un *leg drop*, l'une des prises finales du lutteur Hulk Hogan pendant ses années de gloire. En tombant sur le sol, la jambe de Peter percute violemment le visage de Garry, l'assommant momentanément, puis il se relève.

— C'était comment ? demande sarcastiquement Peter, ignorant les lamentations de sa victime. Pas terrible, hein ? Je me demande comment Hulk Hogan pouvait bien anéantir ses adversaires avec une prise aussi nulle. On voit bien que la lutte, c'est arrangé.

Peter enchaîne avec quelques *elbow drop* directement sur la cage thoracique, chaque coup de coude savamment exécuté arrachant un cri de douleur à Garry.

— Le *elbow drop*, c'est un classique. Tous les lutteurs l'exécutent. *Damn*, ça serait tellement génial de sauter de la troisième corde et de planter mon coude dans ton sternum. Ne bouge pas ! J'ai une idée !

S'emparant des jambes de Garry, Peter exécute une Prise en Quatre. L'homme de main de Ferkel hurle de douleur, la pression exercée sur ses genoux étant trop intense.

— Tu connais Greg « The Hammer » Valentine ? demande Peter, haussant le ton pour couvrir les cris de Garry. Il avait une telle manière d'exécuter le *figure-four leglock* ! C'était flamboyant ! J'espère l'avoir bien

imité. Même si la lutte est arrangée, on voit bien que cette prise-là fait vraiment mal, hein ?

Garry, ne partageant pas son enthousiasme, grogne, gémit et se tortille de douleur en guise de réponse. Satisfait de sa prestation, Peter abandonne rapidement la prise. Même s'il s'amuse comme un petit fou, il ne doit pas oublier le but premier de sa présence.

— Et pour finir, un autre classique : le marteau-pilon. Koko B. Ware était le dieu du *Piledriver*. Il en a même fait une chanson ! Tu savais que cette prise avait été bannie de la WWF parce que jugée trop dangereuse si mal exécutée ? C'est fou, non ?

Il s'empare de son adversaire et installe son corps dans la bonne position, malgré son poids. La tête fermement coincée entre les genoux de Peter, Garry gesticule pour se libérer en dépit de la douleur qui le meurtrit et lui embrouille l'esprit. Cependant, il est déjà trop tard. Peter fléchit les genoux, terminant ainsi l'exécution du marteau-pilon. Le crâne de Garry produit un étrange craquement en heurtant solidement le sol de ciment, son cou s'inclinant dans un angle inhabituel. Peter libère le corps immobile de son adversaire, qui s'écroule mollement sur le plancher. Garry ne halète plus, ne se lamente plus, ne se tortille plus.

— Tu vois, Garry ? C'est ce que je disais... trop dangereux.

Peter secoue ensuite ses vêtements, cherchant à en retirer la poussière récoltée sur le plancher, et essuie les gouttelettes de sueur perlant sur son front.

Bam !

Une barre de métal s'abat sauvagement derrière son crâne. Une vive souffrance irradie aussitôt jusqu'à sa nuque, le choc lui faisant voir 36 chandelles. Grimaçant de douleur, il arrive néanmoins à demeurer sur ses deux pieds et se retourne en palpant la zone endolorie. Cependant, un autre coup asséné derrière la cuisse le déséquilibre. Il chute sur le sol et roule sur le dos, découvrant ainsi l'identité de son agresseur : Ferkel.

Le visage déformé par la rage, Ferkel continue d'abattre son arme en visant de nouveau la tête de Peter. Celui-ci, dorénavant en mesure de parer les coups avec ses avant-bras, sent son cubitus vibrer douloureusement chaque fois que la barre de métal le frappe. Au moins, il parvient à protéger sa tête.

— Crisse de chien sale ! hurle Ferkel, ivre de colère. Mêlé-toi pas de mes

affaires ! Je vais te tuer !

Entre deux attaques de son assaillant, Peter parvient à rouler sur le côté et à lui asséner un coup de pied au mollet, le déstabilisant suffisamment. Cette courte hésitation donne à Peter l'occasion de s'emparer de la barre de métal et de riposter. Ferkel, comprenant qu'il vient de perdre l'avantage, déguerpit comme un lièvre, sa couardise reprenant automatiquement le dessus.

En se redressant sur les genoux, Peter est envahi de vertiges, et sa vue s'embrouille. Il attend que ses malaises s'estompent, puis se remet debout en faisant abstraction de la migraine qui le taraude.

Armé de la barre de métal, il se lance à la poursuite de Ferkel en joggant, sachant qu'un rythme plus rapide amplifierait son mal de crâne. Il ne l'aperçoit plus, mais il sait dans quelle direction il a filé, jugeant que l'homme d'affaires n'a pas quitté l'usine. Atteignant l'extrémité du bâtiment sans l'avoir repéré, il fait demi-tour et inspecte plus attentivement les lieux en se faufilant entre les différents appareils.

Il passe devant une échelle en acier inoxydable, donnant accès à un réseau de passerelles en hauteur servant à inspecter les équipements, et décide d'y grimper. Il espère y découvrir une meilleure vue d'ensemble de l'usine. En agrippant les barreaux, il constate que ses paumes humides de sueur glissent, l'obligeant à abandonner la barre de métal et à redoubler de prudence pendant l'ascension.

Là-haut, le grésillement des néons semble plus assourdissant, même si le plafond de l'usine demeure encore hors de portée. Il avance sur le plancher en grillage, un tintement métallique retentissant chaque fois qu'il dépose le pied, et s'approche d'une haute structure cylindrique ressemblant à un large silo. Il s'accoude à la balustrade puis observe l'usine en contrebas. Ses vertiges semblent vouloir reprendre de plus belle, comme si ses yeux étaient incapables de s'adapter à la différence de point de vue. Ou bien, pense-t-il, le coup reçu sur la tête commence à affecter ses sens plus qu'il voudrait le croire. Craignant de perdre l'équilibre sous le coup d'un étourdissement, il s'agrippe solidement à la balustrade de métal, le temps que le malaise s'estompe.

Ferkel, qui s'était dissimulé sur le toit du silo quelques minutes plus tôt, s'élance du haut de son perchoir, saisissant cette occasion inespérée de faire basculer Peter dans le vide pendant qu'il ne le voit pas. Mais, ayant de

piètres capacités athlétiques, il estime mal la distance à parcourir et frappe sa cible au mauvais endroit.

Le propriétaire de l'usine s'écroule sur la passerelle dans un fracas métallique rappelant le vacarme que faisaient les convoyeurs à rouleaux dans les marchés d'alimentation des années 1980. Peter, en réaction à cette soudaine apparition, reprend aussitôt ses esprits, l'adrénaline aidant.

Sans attendre que son assaillant se redresse, Peter passe à l'offensive en le bombardant de coups de pied ; cependant, l'étroitesse de la passerelle empêche le tueur à gages de manœuvrer à sa guise. Ferkel parvient tant bien que mal à se remettre debout malgré les coups qui pleuvent sur lui. Les deux antagonistes s'engagent alors dans un combat à mains nues avantageant nettement Peter.

Le propriétaire de l'usine recule après chaque coup reçu, tel un boxeur se retranchant dans le coin du ring. Puis son talon bute contre une section de la passerelle inégale aux autres. Il trébuche, mais se raccroche de justesse à la balustrade, évitant ainsi de s'étendre sur le dos. Peter profite de l'ouverture et lui assène le coup de la corde à linge, son gros bras tatoué le heurtant avec une grande vélocité. Ferkel bascule par-dessus la balustrade, cherchant désespérément à s'accrocher à quelque chose, mais il en est incapable. Son cri de détresse résonne à travers l'écho du vide, puis c'est le silence.

Aussi soulagé que satisfait que ce soit terminé, Peter jette un coup d'œil en bas, cherchant à savoir dans quelle position grotesque le corps de son adversaire se trouve. À sa grande surprise, il découvre qu'il ne s'est pas écrasé sur le plancher de béton, mais dans le réceptacle d'une machine aux lames aiguisées. Même à cette hauteur, il peut distinguer de nombreuses taches écarlates ayant éclaboussé sur les parois en acier inoxydable de la cuve. S'il n'a pas succombé à sa chute, juge Peter, ce sont les lames qui ont eu raison de lui.

Il redescend et s'approche de la machine ressemblant à un hachoir. À proximité, il croit entendre un gémissement provenant de l'appareil. Ferkel est-il encore en vie ? A-t-il réellement survécu à ça ?

Repérant un gros bouton vert lumineux sur le panneau de commande, il actionne la machine sans hésiter. Le vrombissement du moteur retentit dans toute l'usine. Les lames pivotent dans l'appareil, broyant et hachant toute pièce de viande qu'on lui offre, peu importe sa nature. Désormais,

Ferkel doit vaguement ressembler aux plats que Majjal sert à ses clients spéciaux.

— J'avais promis de venger ta mort, Alicia. C'est maintenant chose faite. Tu peux désormais reposer en paix, déclare-t-il solennellement en appuyant sur le gros bouton rouge voisin du vert.

L'appareil s'arrête, replongeant l'usine dans le bourdonnement familier de son éclairage. Puis, un coup de feu déchire le silence. Peter sursaute, paniqué par le bruit de la déflagration, et se retourne prestement pour en découvrir l'auteur. N'ayant pas été touché, il se demande si la balle lui était réellement destinée.

À son grand étonnement, Juliette lui fait face à moins d'une dizaine de mètres, tenant fermement dans son poing une arme à feu. Remarquant le mince filet de fumée s'échappant encore de l'extrémité du canon, il s'étonne de la voir habillée « normalement ». En effet, elle porte un pantalon de yoga Lululemon noir, une camisole blanche translucide sans soutien-gorge, ainsi que des espadrilles Nike. Son visage est ferme, sérieux et sans artifice ; elle ne porte aucun maquillage ni faux cils. Même ses longs cheveux cuivrés cascadenent naturellement sur ses épaules.

— Ne va pas croire que je t'ai raté parce que je ne sais pas viser, déclare-t-elle d'une voix forte et menaçante, en s'avançant de quelques pas. Ce n'était qu'un coup de semonce.

— Qu'est-ce... Pourquoi ? bredouille-t-il, profondément désorienté. Qu'est-ce que tu fais ici ? À quel jeu joues-tu ? demande-t-il en osant un pas dans sa direction.

— Stop ! N'avance plus, l'avertit-elle en brandissant de nouveau son pistolet. Je ne joue pas, Peter. C'est très sérieux. J'imagine actuellement une cible sur ton front, et la prochaine balle ira se loger directement au centre.

— Mais... pourquoi ? Et puis d'abord, comment as-tu su que j'étais ici, ce soir ?

Juliette s'esclaffe à gorge déployée, satisfaite de la confusion qu'elle provoque.

— Ha... les hommes ! Vous êtes tellement naïfs ! Dès que vous voyez une belle fille, vous perdez vos moyens et vous cessez d'utiliser votre cerveau. Ou plutôt, je devrais dire que vous ne réfléchissez plus qu'avec votre deuxième cerveau, celui que vous avez entre les jambes. Pour répondre à ta question, je te traque depuis notre première rencontre dans

l'appartement d'Alicia, quand j'ai installé un logiciel espion sur ton téléphone. Je voulais suivre tes déplacements. Tu t'en serais peut-être rendu compte si tu avais observé l'écran au lieu de relancer mes boules. Quand j'ai découvert que tu te rendais à l'usine à une heure si tardive, j'ai compris que tu t'étais enfin décidé à passer aux actes.

— Je... Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Oh ! Ne fais pas l'innocent ! Je sais que tu as assassiné froidement Varken et Majjal après notre rencontre de ce matin, exactement comme je l'avais prévu. Ensuite, j'ai simplement attendu que tu fasses le ménage ici aussi avant de venir te rejoindre.

L'assurance du tueur à gages commence à fondre comme neige au soleil.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « exactement comme je l'avais prévu » ?

— C'est pourtant simple, mon petit Peter. Je voulais que tu extermines ces trois porcs. C'est moi qui ai tout orchestré. Comme je l'ai mentionné plus tôt, vous autres les hommes êtes tellement prévisibles. Pour une belle fille comme moi, c'est trop facile de savoir sur quelle ficelle tirer afin de vous faire accomplir mes moindres désirs.

— J'ai tué ces trois salauds pour venger Alicia parce qu'ils sont responsables de sa mort.

— Oui, je sais.

— Je l'ai fait de mon propre chef. Personne ne m'a rien demandé. Comment oses-tu t'attribuer le mérite de mes actes ? Tu n'as rien orchestré du tout !

— Laisse-moi t'expliquer, tu vas vite comprendre. Il y a quelques semaines, Alicia et moi sommes sorties dans un bar. De retour à l'appartement, étant donné qu'Alicia était rendue trop saoule, je l'ai aidée à se déshabiller et à se mettre au lit, puis je l'ai bordée, tendrement. Même après qu'elle se fut endormie, je suis restée là, à caresser ses cheveux, à l'observer, hypnotisée par sa poitrine qui se soulevait à chaque respiration. Je pouvais presque entendre son cœur battre. C'est alors que je me suis demandé : pour qui son petit cœur bat-il ? Je me suis levée, puis quand j'ai vu son ordinateur portable sur la table de la cuisine, j'ai décidé qu'il était temps de satisfaire ma curiosité.

— Tu as osé fouiller dans son ordinateur ? s'offusque Peter.

— Alicia et moi n'avions pratiquement aucun secret l'une pour l'autre. Nous étions plus que les meilleures amies du monde, nous étions des âmes sœurs. Mon cœur brûlait d'un amour obsessionnel pour elle, j'avais besoin de savoir si ses sentiments étaient réciproques. Je savais qu'Alicia était peu attirée par les garçons..., mais elle ne m'a jamais avoué aimer les filles, même si ses actes tendaient parfois à démontrer le contraire.

— Alicia n'était pas gouine, si c'était ce que tu voulais savoir ! En tout cas, pas avant de te fréquenter. C'est toi qui l'as pervertie, salope !

— Tu es mal placé pour me juger, Peter. Et puis, d'abord, qu'est-ce que t'as contre les lesbiennes ? Mais bon, c'est pas le sujet : sais-tu ce que j'ai découvert dans les courriers électroniques d'Alicia ? Qu'elle avait un frère dont elle ne m'avait jamais parlé. La *bitch* ! Elle aurait pu me gifler que j'aurais été moins insultée. Pourquoi avoir passé ça sous silence ? Le pire, c'est quand j'ai découvert ton métier. Tueur à gages. Notre Alicia si pure et si honnête qui cachait un tel monstre dans son arbre généalogique.

— Elle ne le savait pas, auparavant. Je lui ai avoué seulement récemment.

— Je sais, j'ai lu tous vos messages. Tous. Sans exception. Quand avais-tu l'intention de lui révéler que tu appartenais au gang des « Red Scorpions » ? Les lettres « RS » tatouées sur ton poignet droit, c'est bien un symbole de ton appartenance à ce groupe, non ? Tu ne peux pas le nier.

— *You fucking whore* ! s'écrie rageusement Peter en faisant un pas dans sa direction.

— *Shut the fuck up* ! Et reste où tu es. N'oublie pas qui tient l'arme... Donc, après avoir découvert ton existence, mais surtout tes aptitudes particulières, les idées se sont bousculées dans ma tête. J'ai décidé que tu serais l'instrument de mon courroux. J'ai commencé par télécharger sur l'ordinateur d'Alicia quelques vidéos de nous à partir du site « *College coeds in heat* », dans le but qu'elle demande à son grand frère de venir punir les méchants pervers qui ont osé la filmer à son insu. Le plan, c'était qu'à ton arrivée à Québec, je m'arrangerais pour te séduire et te convaincre de faire le ménage à ma place. Sauf que j'avais pas prévu qu'Alicia irait affronter directement ces trois cochons et qu'ils la tueraient... Je regrette sa mort, sincèrement, son départ laissera un grand vide dans mon âme pour toujours ; néanmoins, j'ai atteint mon but : Varken, Majjal et Ferkel ne sont plus de ce monde. Merci, Peter. Tu as accompli ma vengeance.

— Attends... Je ne comprends pas... Pourquoi voulais-tu qu'ils meurent ? Moi, j'avais une bonne raison, je voulais que les coupables de la mort d'Alicia payent pour leur crime. Mais toi ? Quels étaient tes motifs ?

— Varken a vendu « *College coeds in heat* », ainsi qu'une dizaine d'autres sites Web, à un joueur majeur de la porno aux États-Unis, empochant du coup un gros magot. Je veux bien croire qu'il en était le propriétaire et que c'est lui qui gérait le contenu ; cependant, j'estime avoir droit à ma part du butin, étant donné que les images de mon donjon ainsi que de mon appartement représentent la section la plus payante. C'est quand même moi qui lui fournis la matière première, *shit* ! Quand je l'ai menacé de retirer les caméras s'il ne me signait pas un bon gros chèque, il m'a gentiment suggéré de ne rien tenter de tel si je tenais à la vie.

— Tel est pris qui croyait prendre, on dirait.

— *Fuck you*, Peter.

— Et Majjal ? Pourquoi voulais-tu sa mort ? Tu es tombée malade en mangeant ses boulettes aigres-douces ? ironisa-t-il.

— Non, lui, si je voulais qu'il crève, c'est par principe. Crois-le ou non, j'ai déjà travaillé comme serveuse dans sa porcherie qu'il ose appeler un restaurant. Dès la fin de mon premier quart de travail, il m'a congédiée pour incompetence. Même si j'ai détesté y travailler, je voulais le tuer par principe ; personne n'a le droit de me mettre à la porte. C'est MOI qui démissionne !

« Hostie de folle », ne put s'empêcher de penser Peter.

— Et pour Ferkel ?

— Auparavant, Viandes Serigala était une entreprise familiale. Elle appartenait à MA famille ; mon oncle en était l'actionnaire principal. Puisque mon cousin ne voulait pas reprendre le flambeau — il préférait se consacrer à sa carrière de journaliste à l'autre bout du pays —, on avait convenu que j'achèterais graduellement ses actions dès la fin de mes études universitaires et que j'hériterais du reste à sa mort. À court terme, je devais en devenir le PDG, comprends-tu ? Mais Ferkel a *scrapé* tous nos plans ! Je ne sais pas comment il a réussi son compte, mais il s'est arrangé pour obliger mon oncle à lui vendre ses actions et à modifier son testament. Une fois son méfait accompli, il s'est débarrassé de lui en maquillant son assassinat en accident. Les policiers m'ont prise pour une folle quand j'ai essayé de leur expliquer qu'en fait, c'était un meurtre. Viandes Serigala

devait être MA compagnie ; il n'avait pas le droit de me la voler. De plus, le secteur des mets fins à base de chair humaine est en pleine effervescence ; il possède un potentiel de croissance quasi illimité avec un retour sur investissement important grâce aux marchés internationaux. Sauf que Ferkel refusait d'agrandir l'usine pour augmenter la production. Un vrai *loser* !

— Et moi ? Puisque tu me pointes encore avec cette arme, j'en déduis que tu souhaites également ma mort ? Pourquoi ?

Malgré la menace, Peter demeure d'un calme olympien. Ce n'est pas comme si c'était la première fois qu'on pointait une arme chargée dans sa direction.

— Parce que je sais que tu fais partie des « Red Scorpions »... et je sais aussi que c'est quelqu'un de leur organisation qui a tué mon cousin. William Fleury, ça te dit quelque chose ? J'ai pas les moyens de savoir c'est qui le trou d'cul qui a fait ça, mais faut que quelqu'un paye.

— S'il ne remboursait pas ses dettes de drogue, rétorque Peter sans perdre son calme, il a eu ce qu'il méritait...

— Il était journaliste ! hurle-t-elle. Il ne prenait pas de drogue, il faisait un reportage sur les guerres de gang en Colombie-Britannique.

Peter a assassiné tellement de gens qu'à la longue, les visages et les noms s'embrouillent dans sa mémoire. Toutefois, certains souvenirs refont surface suite aux révélations de Juliette.

— Un journaliste ? répète-t-il en fronçant les sourcils. Un grand rouquin avec des taches de rouille sur tout le corps et un tatouage de Superman à l'épaule gauche ?

Les jambes molles, déconcertée que Peter puisse décrire son cousin avec tant de précision, Juliette acquiesce lentement.

— Alors c'était ton cousin ? Avant de mourir, il a chialé comme une tapette ! ricane Peter. Je lui ai explosé les rotules après lui avoir arraché les ongles. Il posait trop de questions, ça agaçait mon patron. Quand on joue avec le feu, faut pas s'étonner de se brûler.

Le visage de Juliette prend soudainement une teinte écarlate.

— Toi... c'est vraiment toi qui... Crisse de pourriture !

Juliette, hors de contrôle, appuie sur la gâchette. Toutefois, au même moment, le système de climatisation de l'usine démarre, produisant un grand fracas ; elle sursaute en enfonceant la détente, et la balle manque sa cible de plusieurs mètres. Vif comme l'éclair, Peter se projette en avant,

s'estimant capable de franchir la courte distance qui les sépare avant que Juliette ne fasse feu une deuxième fois.

Elle rajuste son angle de tir, mais pas assez rapidement, car Peter réussit à la plaquer brutalement. Elle chute sur le dos en se frappant la tête contre le plancher de béton, le choc lui coupant momentanément le souffle. Elle perd également son arme des mains, qui glisse quelques centimètres plus loin. Peter, profitant des quelques secondes de confusion de Juliette, se place sur elle et lui assène quelques gifles au visage. Il trouve dommage de devoir violenter une si jolie petite chose, mais étant donné qu'elle cherche à le tuer, il estime être en droit de lui servir une bonne leçon. Toujours allongé sur elle, il immobilise ensuite ses bras.

— Tu sais quoi, Juliette ? Tu as vraiment été une vilaine fille aujourd'hui. Tu mérites une punition à la hauteur de ta perversité.

Peter agrippe le col de la camisole de Juliette et la déchire d'un geste brusque, révélant ainsi sa généreuse poitrine parsemée de points de rousseurs. Elle remue et se tortille pour essayer de se libérer, mais sans succès, Peter étant trop puissant pour elle. Il la maintient au sol fermement ; elle est sous son emprise. Un éclair de panique la foudroie quand elle lit dans le regard de Peter toute la rage l'animant.

Malgré les tentatives de Juliette pour l'en empêcher, Peter s'attaque ensuite à son pantalon ainsi qu'à sa petite culotte, leur réservant le même sort que la camisole, les textiles fragiles offrant une piètre protection contre sa hargne sexuelle. Néanmoins, cette joute textile n'est qu'un préambule aux vrais sévices qu'il s'apprête à lui faire subir : la violer sur le glacial plancher de béton de l'usine.

Peter, extirpant son pénis déjà en érection de son pantalon, oblige Juliette à écarter les jambes et dirige son gland vers sa vulve touffue. Les manœuvres de la rousse pour se libérer diminuent d'intensité, comme si elle acceptait désormais son triste sort. Pénétrant enfin Juliette d'un puissant coup de reins, Peter ressent aussitôt une vive douleur aiguë qui lui déchire l'entrejambe. Alors qu'il perd momentanément la vue et l'ouïe, son visage se tord dans un horrible rictus témoignant de la souffrance intense le taraudant. Juliette s'esclaffe d'un rire sadique et moqueur, devenant presque incontrôlable.

— C'est ce que je disais, ricane-t-elle. Vous êtes tous pareils, les hommes. Tous prévisibles.

Se retirant de Juliette avec précaution, il se rend compte qu'elle avait préalablement enfilé un Rape-aXe, ce fameux condom anti-viol inventé par une femme médecin d'Afrique du Sud. Découvrant son membre ensanglanté pris au piège dans cette machine machiavélique, Peter tremble de tout son être, des frissons glacés lui déchirant l'échine. Il roule sur le côté en gémissant et s'écroule sur le dos.

Juliette se relève, calme et sereine malgré sa nudité, puis ramasse son arme à feu traînant un peu plus loin. Elle revient et la braque directement sur le crâne de son violeur. Peter cherche désespérément à invectiver Juliette, mais il en est incapable, les mots s'étranglant dans sa gorge.

— En passant, je ne m'appelle pas vraiment Juliette, déclare-t-elle en souriant. Mon vrai nom, c'est Marie-Loup.

Bang !

FIN

14. Traduction : Tue-les tous et laisse Dieu les départager.

15. World Wrestling Federation, devenue la WWE (World Wrestling Entertainment) en 2002.



À propos de l'auteur

Natif du Lac-St-Jean, Christian Boivin habite maintenant à Québec avec sa femme et ses deux enfants. Passionné par l'informatique, il se considère privilégié de pouvoir gagner sa vie dans ce domaine.

Passionné de « Donjons & Dragons » et de « livres dont vous êtes le héros » à l'adolescence, il avait entrepris à l'époque de mettre sur papier ses propres aventures dont vous êtes le héros, simplement pour le plaisir mais surtout par passion.

Vers la mi-trentaine, l'appel de l'écriture se fit sentir de nouveau et c'est finalement à l'été 2010 qu'il décida de plonger dans l'aventure en amorçant l'écriture de son premier livre.

Sa série de romans fantasy L'Ordre des moines-guerriers Ahkena a été publiée aux Éditions AdA à partir du mois d'août 2013, puis rééditée aux Éditions Pochette en 2016.

DU MÊME AUTEUR

L'ordre des moines-guerriers Ahkena

Sokar

La guilde des voleurs

L'épée Sinistre

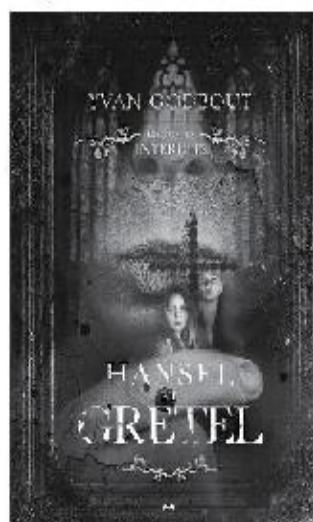
Arkahz

Aussi disponibles

LES CONTES
INTERDITS

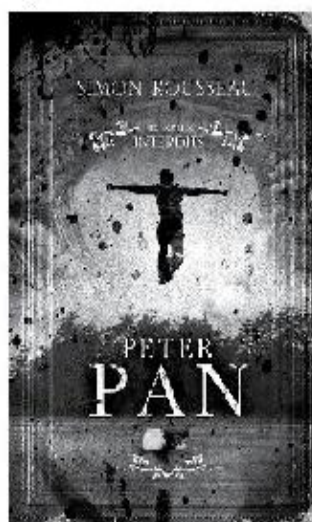
Hansel et Gretel

par Yvan Godbout



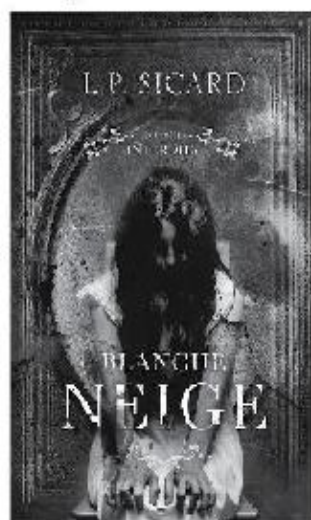
Peter Pan

par Simon Rousseau



Blanche Neige

par L.P. Sicard



Trois individus qui trempent dans le voyeurisme,
la pornographie, le cannibalisme
et la nécrophilie.

Une étudiante universitaire menant une
vie bien rangée qui se retrouve à la morgue
après avoir consommé du Flakka.

Un rueur à gages qui revient dans sa ville
natale afin de mettre sa sœur en terre et qui
découvre de troublantes vérités à son sujet.

Une rousse excentrique à la libido débridée
et dénuée de tout sens moral, capable
de pervertir les âmes les plus pures.

Une version contemporaine et vulgaire du conte
classique présentant 3 petits cochons n'ayant rien
à voir avec ceux des films d'animation. Une chose
est certaine : vous devrez retenir votre souffle.

EXCUSES INTERDITS

